ISSN 0298 3788 Allemagne 12 €, Belgique 11,90 €, Cameroun 7900 XAF, Canada 17,95 CAD, Espagne 12 €, Grèce 12 €, Italie 12 €, Luxembourg 11,90 €, Maroc 120 MAD, Portugal 12 €, Sénégal 7900 XAF, Suisse 19 CHF, DOM 11,90 €, TOM 1600 CFP

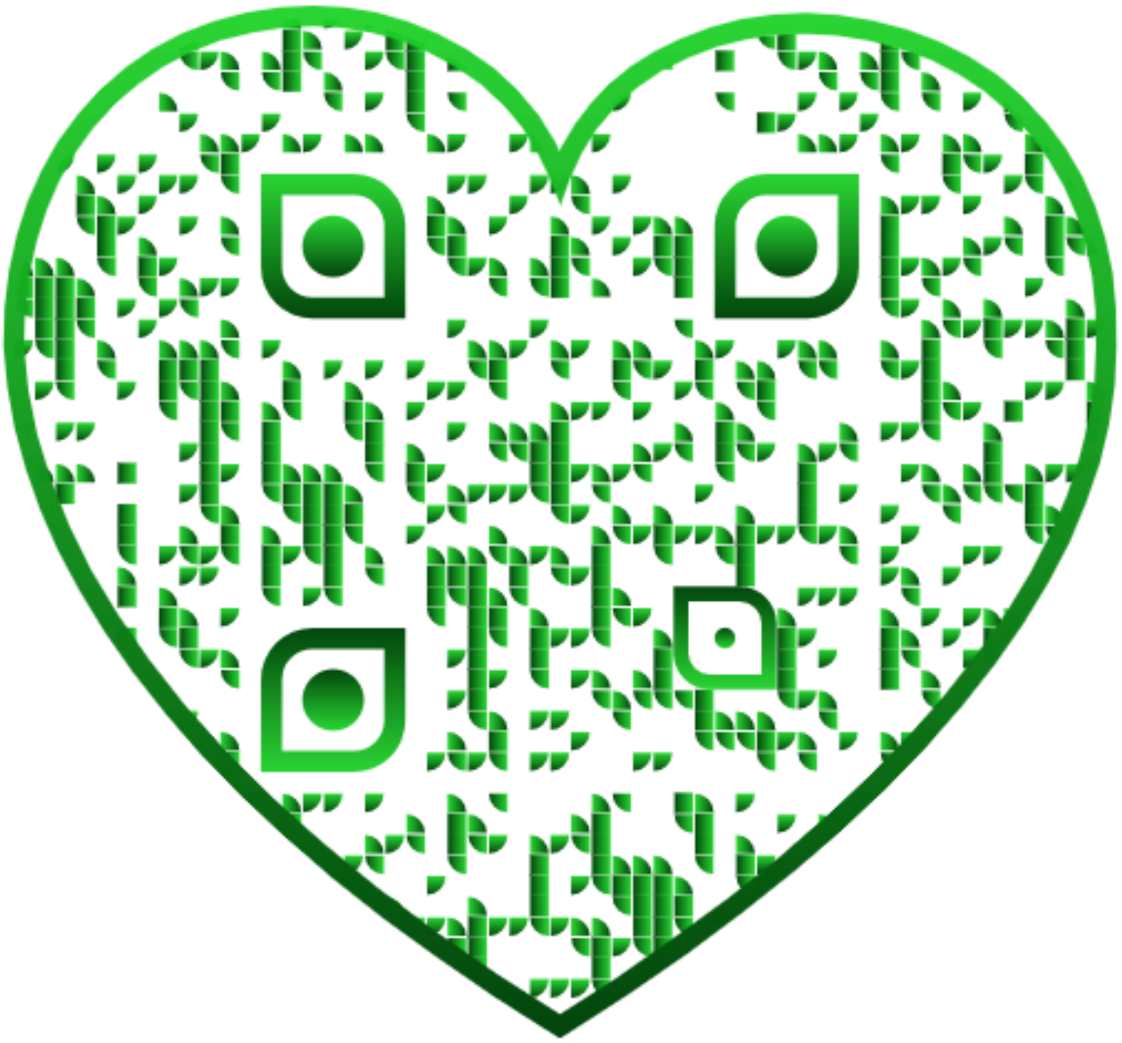
les inROCKS 2

Nick Cave

DEEZER

9,90 €

M 05915 - 60 - F : 9,90 € - RD



sundance

64e Panorama

LE PORTRAIT INTIME ET FASCINANT
D'UNE ICÔNE DE LA MUSIQUE

NICK CAVE

20 000 JOURS SUR TERRE

UN FILM DE IAIN FORSYTH & JANE POLLARD

AU CINÉMA LE 17 DÉCEMBRE

fip · CINE + CLUB · Modeik · TRANSFUGE · inRockuptibles · SDI · CARLOTTA

RETROUVEZ PLUS D'INFOS SUR
WWW.CARLOTTAVOD.COM

Nick Cave avec The Birthday Party en 1983.

En “20 000 jours sur terre” – comme le résume le titre du film qui lui est consacré –, Nick Cave a parcouru un sacré chemin depuis la petite ville de Wangaratta, au sud de l’Australie. De The Boys Next Door à The Birthday Party, des Bad Seeds à Grinderman, il n’a cessé d’inventer, au fil de ses albums, une musique tour à tour ravageuse et bouleversante. A la fois bluesman, rocker et crooner, il a cherché et trouvé son inspiration autour du monde, de Londres à Berlin, de São Paulo à Brighton, s’est entouré de muses – PJ Harvey, Kylie Minogue… – et de musiciens extraordinaires. Il a promené son regard magnétique, sa grande carcasse et sa voix tempétueuse sur les scènes du monde entier, au cours de shows incandescents. Puisant dans la littérature romantique et gothique ou dans la religion, il a écrit des chansons alliant noirceur et sensualité, mais aussi des romans violents et viscéraux, et des scénarios qui toujours font écho à ses obsessions – le bien/le mal, l’amour/la haine. Il était temps que *Les Inrockuptibles,* fidèles de longue date, retracent la carrière de cet artiste absolu. **Anne-Claire Norot/Les Inrockuptibles**

© Idols/Photoshot/Dalle

SOMMAIRE

06 **Le bon grain & l'ivraie** Nick Cave ou la parabole du bon fils
08 **Random access memories** Entretien avec Nick Cave (2014)

#1 Les chemins de la gloire

14 **Identification d'un style** Ses influences
16 **Dieux & héros** Nick Cave commente son panthéon personnel
22 **Nos années sauvages** The Boys Next Door et The Birthday Party, 1977-1982
26 **The Birthday boys** Les collaborateurs des débuts
28 **Le ciel au-dessus de Berlin** Les Bad Seeds à Berlin, 1982-1988
33 **Enfant terrible** Entretien avec Nick Cave (1988)
36 **La dynamite** Portrait de Blixa Bargeld
38 **Le fidèle destrier** Portrait de Mick Harvey
39 **Le révélateur** Portrait de Warren Ellis
40 **Good lieutenant** Entretien avec Warren Ellis (2014)
42 **Portrait de groupe avec dame** Ses collaborateurs
46 **La fièvre dans le sang** Les années brésiliennes, 1990-1996
51 **Pourquoi le Brésil ?** Rencontre en 1992 à São Paulo
54 **A cœur ouvert** Entretien avec Nick Cave (1996)
56 **King of rock'n'roll** La consécration, 1997-2014
62 **Comme au premier jour** Entretien avec Nick Cave (2008)
64 **Liberté, créativité, fraternité** Entretien avec Nick Cave (2013)
66 **L'heure de la récréation** L'aventure Grinderman

#2 Thèmes & variations

72 **Les bien-aimées** Les femmes de sa vie
76 **Ce que vivent les roses...** Entretien avec Kylie Minogue (2014)
78 **Un sang d'encre** L'écrivain
80 **L'ange & la bête** La religion
83 **Nick l'enchanteur** Le storyteller
84 **Homme de lettres** Ses influences littéraires
86 **Matière inflammable** Le live
88 **Un monde spectral** Le scénariste
90 **Des rôles sur mesure** L'acteur
91 **Partitions pour grand écran** Les B. O.
92 **Be kind, rewind** *20 000 Jours sur terre* ou une journée dans la vie de Nick Cave
94 **Nick's movie** Entretien avec les réalisateurs (2014)
98 **Jubilee Street** Une compilation des racines de sa musique par *les inRocKuptibles*

LES INROCKS 2 **NICK CAVE**

RÉDACTION Directeur de la rédaction FRÉDÉRIC BONNAUD Rédactrice en chef ANNE-CLAIRE NOROT Secrétaire de rédaction YAËL GIRARDOT Rédacteurs JD BEAUVALLET, VINCENT BRUNNER, CHRISTOPHE CONTE, STÉPHANE DESCHAMPS, GILLES DUPUY, CHRISTIAN FEVRET, SERGE KAGANSKI, NOÉMIE LECOQ, RENAUD MONFOURNY, LOUIS-JULIEN NICOLAOU, ANNE-CLAIRE NOROT, JÉRÔME PROVENÇAL, RICHARD ROBERT, JOHANNA SEBAN, CLAIRE STEVENS, EMMANUEL TELLIER **MAQUETTE** Directeur de création LAURENT BARBARAND Conception graphique MANUELLE CASTELLI Couverture MANUELLE CASTELLI **CD** Conception graphique MANUELLE CASTELLI Coordination CHARLOTTE BROCHARD Sélection ANNE-CLAIRE NOROT Mastering TRANSLAB Fabrication KDG **MERCI À** ANTENNA, CHRISTOPHE ALEXANDRE, PASCALE FRANCÈS **SERVICE PHOTO** Directrice photo MARIA BOJIKIAN Iconographes AURÉLIE DERHEE, VALÉRIE PERRAUDIN **PUBLICITÉ CULTURELLE** Directrice CÉCILE REVENU (musiques) Tél. 01.42.44.15.32, YANNICK MERTENS (cinéma, vidéo, télévision, livres) Tél. 01.42.44.16.17, BENJAMIN CACHOT (arts, scènes) Tél. 01.42.44.18.12, FRANÇOIS MOREAU (coordinateur) Tél. 01.42.44.19.91 **PUBLICITÉ COMMERCIALE** Directeur LAURENT CANTIN Tél. 01.42.44.19.94 Directrice adjointe ANNE-CÉCILE AUCOMTE Tél. 01.42.44.00.77 Directrice de clientèle ISABELLE ALBOHAIR Tél. 01.42.44.16.69 **PUBLICITÉ WEB** CHLOÉ ARON Tél. 01.42.44.19.98, LIZANNE DANAN Tél. 01.42.44.19.90, STÉPHANE BATTU (coordinateur) Tél. 01.42.44.00.13 **DÉVELOPPEMENT/NOUVEAUX MÉDIAS** Directrice FABIENNE MARTIN Directeurs adjoints BAPTISTE VADON (promotion, médias, diversification) Tél. 01.42.44.16.07, LAURENT GIRARDOT (événements, projets spéciaux) Tél. 01.42.44.16.08 Assistante LOU DURAND Tél. 01.42.44.15.68 Relations presse/relations publiques CHARLOTTE BROCHARD Tél. 01.42.44.16.09 Assistante promotion presse JULIETTE FOUASSE Tél. 01.42.44.16.68 **MARKETING/DIFFUSION** Responsable JULIE SOCKEEL Tél. 01.42.44.15.65 Chef de projet marketing direct VICTOR TRIBOUILLARD Tél. 01.42.44.00.17 Assistant marketing direct PHILIPPE LOCTEAU Tél. 01.42.44.16.62 Chargée de création NATHALIE COULON Tél. 01.42.44.00.15 **ABONNEMENT** LES INROCKUPTIBLES SERVICE ABONNEMENT Libre réponse 83378, 60647 Chantilly CEDEX Renseignements au 01.44.84.80.34 ou par mail : abolesinrocks@everial.com **STANDARD/ACCUEIL** GENEVIÈVE BENTKOWSKI-MENAIS, WALTER SCASSOLINI **FABRICATION** Chef de fabrication VIRGILE DALIER, avec GILLES COURTOIS Impression, gravure ROTO AISNE Brochage LA BROCHURE INDUSTRIELLE printed in France Conditionnement ROUTAGE BRF Distribution PRESSTALIS imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert" **INFORMATIQUE** Responsable CHRISTOPHE VANTYGHEM Assistance technique MICHAËL SAMUEL **LES ÉDITIONS INDÉPENDANTES SA** Actionnaire principal, président MATTHIEU PIGASSE Direction générale FRÉDÉRIC ROBLOT Comptabilité STÉPHANIE DOSSOU-YOVO, ÉLODIE VALET, CAROLINE VERGIAT Administrateurs MATTHIEU PIGASSE, JEAN-LUC CHOPLIN, LOUIS DREYFUS Fondateurs ARNAUD DEVERRE, CHRISTIAN FEVRET, SERGE KAGANSKI Directeur de la publication FRÉDÉRIC ROBLOT Dépôt légal 4e TRIMESTRE 2014 Les Inrocks 2 est édité par Les Editions Indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 euros RCS Paris B 428 787 188 000 21

© Les Inrockuptibles 2014, tous droits de reproduction réservés. Ce magazine est distribué avec un CD hors commerce. Les Inrockuptibles, tous droits réservés. Les Inrockuptibles, 24, rue Saint-Sabin 75011 Paris – Tél. 01.42.44.16.16, fax 01.42.44.16.00, www.lesinrocks.com

EN COUVERTURE Nick Cave, 2013 © Benni Valsson

© Thomas Rabsch/Idols/Photoshot/Dalle

Le bon grain & l'ivraie

A la croisée des maîtres du rock et du blues, du punk et de la new-wave, des *murder ballads* et de l'Ancien Testament, Nick Cave a su faire fructifier cet héritage multiple dans une œuvre à nulle autre pareille.
Par Serge Kaganski

Eternels effets du temps qui passe et dont on ne se rend pas toujours compte en direct live : Nick Cave est aujourd'hui un papy du rock, un classique, lui qui fut si longtemps un punk (que l'on croyait) éternel, notre bad boy de cœur, l'une des incarnations les plus crédibles et séduisantes de la rebellitude dépenaillée. Avec plus de trente-cinq ans de carrière, il n'est pas loin de rejoindre dans le marbre de la légende du rock ses pères électifs, les Johnny Cash, Elvis, John Lee Hooker, Hank Williams. Pas mal pour un fils de bourgeois du fin fond de l'Australie (son père est prof de littérature, sa mère est bibliothécaire), c'est-à-dire un enfant du trou du cul du monde, très éloigné de l'axe du rock Memphis-N.Y.-L.A.-Londres. Devenir une icône du rock quand on grandit à Wangaratta, Etat de Victoria, Australie, ce n'est pas gagné d'avance. Ou peut-être que si... Le rock est un art aussi ancré dans ses terroirs qu'il est devenu une *cosa mentale* universelle. Ainsi, on a vu et entendu des *bayou rockers* de San Francisco (Creedence puis Fogerty), des bluesmen de Londres (les Stones), des hardeux d'Hanovre (Scorpions) ou des rappeurs du 9-3 (NTM) et, aujourd'hui, le monde pop n'a plus de frontières. Alors, pourquoi pas un rocker-bluesman-punk-gothique de la province de Melbourne, d'autant que l'Australie partage avec les Etats-Unis la langue et les grands espaces désertiques.

Un groupe de crossover

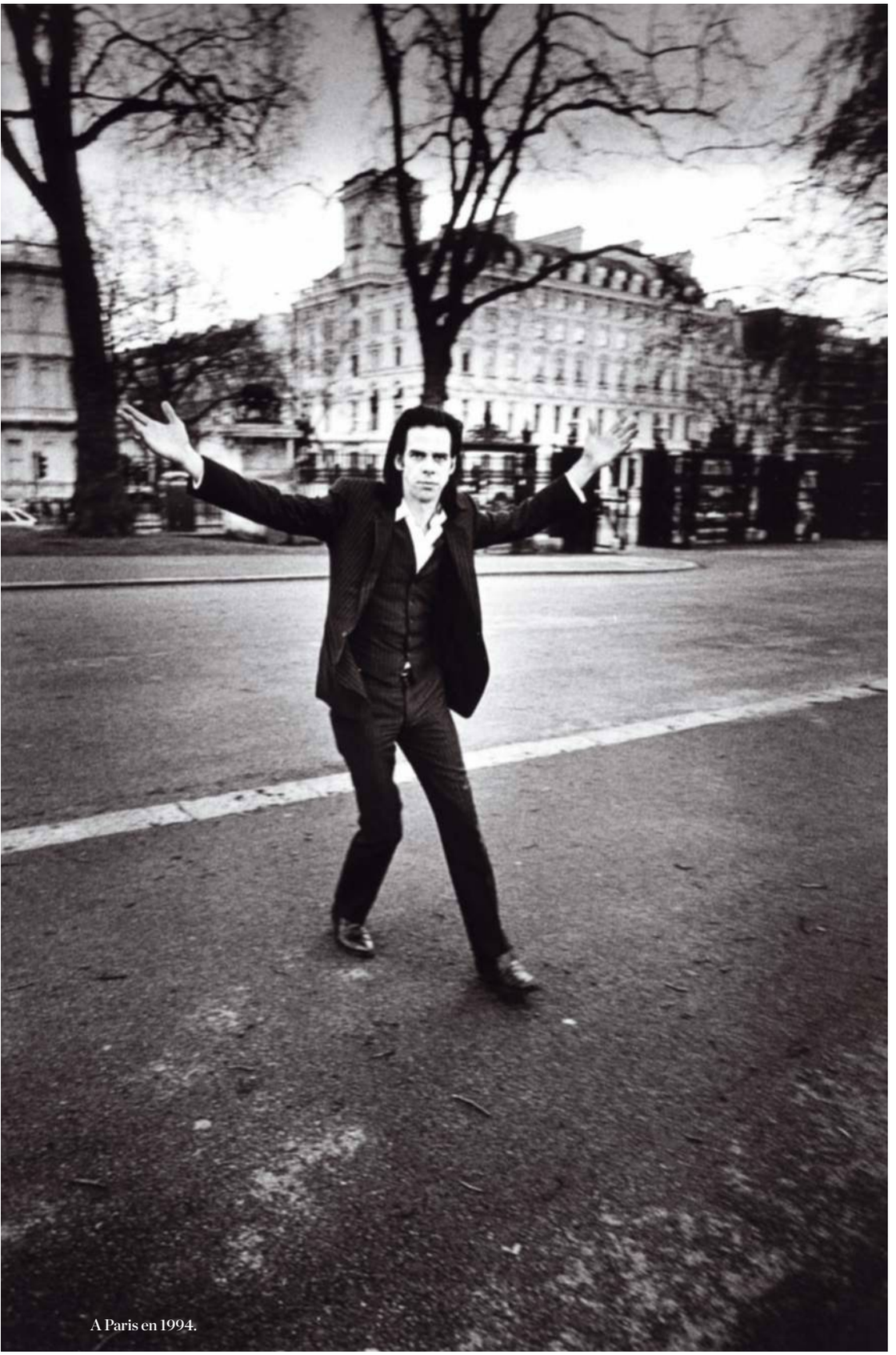
A ses débuts avec The Boys Next Door (son groupe du lycée) puis The Birthday Party, formé au moment d'une migration à Londres, le blues-rock de Nick Cave est fortement concassé par les secousses de son époque, la charnière seventies-eighties. Captain Beefheart, le punk, la new-wave et Joy Division sont passés par là, les échos indus de la no wave, de Cabaret Voltaire ou d'Einstürzende Neubauten. La musique de The Birthday Party s'inscrit dans cette lignée stridente, bruitiste, inconfortable, alors que son chanteur émerge assez vite comme un performer électrique, avec son visage ténébreux, sa crinière de jais, ses hurlements et son engagement physique total.
Mais c'est avec les Bad Seeds que Nick Cave va donner le meilleur de lui-même et produire ses plus beaux fruits. Ce nouveau groupe est composé de ses vieux copains de lycée, dont le séminal Mick Harvey, rejoints par une sorte de casting international de la franc-maçonnerie underground (l'Allemand Blixa Bargeld d'Einstürzende Neubauten à la guitare, le Britannique Barry Adamson de Magazine à la basse...). Les Bad Seeds sont basés à Berlin et ajoutent au punk-rock et au gospel-blues bruitiste déjà présents dans The Birthday Party des notes de country, de cabaret germanique, de flonflons à la Kurt Weill et de ballades profondes. Très littéraires, très écrits, les textes de Nick Cave manient les références bibliques, les images de romans noirs, les vieilles légendes *voodoo blues* du Sud profond, comme en une sorte de croisement volontiers baroque de Robert Johnson, Cormac McCarthy, Flannery O'Connor et Johnny Cash.

L'âge d'or

Là, entre 1984 et 1992, de *The Firstborn Is Dead* (allusion au jumeau mort-né d'Elvis) à *Henry's Dream,* en passant par *Your Funeral... My Trial* ou *Tender Prey,* Nick Cave et les Bad Seeds connaissent leur âge d'or, édifient le cœur vibrant de leur corpus en ciselant pépites sur pépites : *Tupelo, The Mercy Seat, The Carny, Deanna, Slowly Goes the Night, The Good Son, Foi na cruz, Sorrow's Child, The Weeping Song, Straight to You* et d'autres forment une longue rivière de diamants bruts (et souvent brutaux), coupants, terreux, dépolis, qui scintillent d'un éclat noir dans la grande geste du rock.
Si Nick Cave pratique toujours la scansion blues, écorchée, rageuse, obsessionnelle, il sait aussi se faire crooner, dévoilant toutes les facettes, richesses et profondeurs de sa voix. L'un des joyaux de cette période est son album de reprises *Kicking Against the Pricks,* où il offre en 1986 sa relecture de tous les grands anciens, auteurs de l'ancien testament du rock (Cash, Leadbelly, Orbison, Williams, Hooker, Webb, etc.), et se situe à l'exacte croisée de la dette remboursée aux maîtres et de la re-création totalement personnelle. Détruire pour mieux reconstruire, célébrer les pères en les saccageant (un peu) comme un sale gosse, bousculer les vieux classiques pour mieux les honorer, telle est l'éthique féconde et paradoxale de Nick Cave.

Un artiste complet

Dès lors, Cave oscillera toujours entre classicisme et punkitude (le projet alternatif Grinderman), combustion blues et romantisme noir (les *Murder Ballads,* le duo avec Kylie), stridence des guitares et diapré des grands orchestres, références bibliques *(Dig!!! Lazarus Dig!!!)* et intimisme autobiographique (le sublime *The Boatman's Call*). Il oscillera aussi entre la musique, les livres et le cinéma. Avant tout chanteur-songwriter, Cave a nourri (et concrétisé) l'ambition d'être un artiste complet, un *Renaissance man,* scorant des B. O. de films *(The Proposition, La Route, L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford...),* apparaissant sur le grand écran lui-même ou dans un rôle de fiction (*Les Ailes du désir, Johnny Suede, L'Assassinat de Jesse James...,* jusqu'à *20 000 Jours sur terre,* docu-fiction dont il est le personnage principal), scénarisant à plusieurs reprises pour John Hillcoat, sans oublier son



A Paris en 1994.

© Renaud Monfourny

Avec plus de trente-cinq ans de carrière, il n'est pas loin de rejoindre dans le marbre de la légende du rock ses pères électifs, les Johnny Cash, Elvis, John Lee Hooker, Hank Williams.

œuvre littéraire éditée en France par des maisons prestigieuses comme Le Serpent à plumes *(Et l'âne vit l'ange, King Ink volume 1 et 2)* ou Flammarion *(Mort de Bunny Munro)*.
Si Nick Cave a peut-être fait enrager ses parents en créant The Birthday Party, puis en fichant le camp à Londres, il a sans doute rendu un bel hommage à son prof de père et sa bibliothécaire de mère en publiant des livres. Ce musicien-écrivain-scénariste-acteur-performer s'est construit dans la dialectique rébellion/fidélité vis-à-vis de ses géniteurs biologiques et de ses parents artistiques. C'est en arrachant son cordon ombilical sans jamais le perdre que Nicholas Edward Cave est devenu Nick Cave. Mauvaise graine oui, mais graine quand même. ✥

Evénement

Parallèlement à la sortie en salles le 17 décembre de *20 000 Jours sur terre,* film entre documentaire et fiction de Iain Forsyth et Jane Pollard consacré à Nick Cave, le label Pias vient de lancer une campagne de rééditions des albums de Nick Cave & the Bad Seeds en vinyle 180 grammes. Les tout premiers albums du groupe – *From Her to Eternity, The Firstborn Is Dead, Kicking Against the Pricks, Your Funeral... My Trial* – sont déjà sortis, ainsi que les plus récents *Nocturama, Abattoir Blues/ The Lyre of Orpheus* et *Dig!!! Lazarus Dig!!!. Tender Prey* sortira lui le 15 décembre.
Nick Cave sera par ailleurs en concert les 9 et 10 mai 2015 au Cirque Royal de Bruxelles et le 18 mai 2015 au Grand Rex à Paris. Sa tournée européenne démarre à Glasgow le 26 avril. Toutes les dates sur : http://nickcave.com/live

Random access memories

“Un immense mensonge qui contient beaucoup de vérité” : voilà comment Nick Cave décrit *20 000 Jours sur terre,* film bientôt en salles qui raconte sa vie avec ruse et humour. Rencontre à Brighton sur le thème de la mémoire et de l’identité. **Entretien JD Beauvallet**

Quel a été le point de départ de ton film, *20 000 Jours sur terre* ?
J’avais déjà beaucoup travaillé avec les deux réalisateurs, Iain Forsyth et Jane Pollard. Ils avaient notamment signé une série qui s’appelle *Do You Love Me like I Love You,* où des anonymes comme des célébrités commentent chacun de mes disques. Je trouvais qu’ils rendaient les gens très beaux et intéressants. Je les ai donc invités en France à suivre l’enregistrement de notre dernier album, *Push the Sky Away (rires)*... Pas pour faire un de ces petits films promotionnels merdeux, tournés quand tout est plié, mais pour être vraiment là, au cœur de la création... Ils ont installé leurs caméras et ont déniché des images magnifiques – hors de question de les brader pour la promo de l’album. Ils ont notamment saisi la naissance de *Higgs Boson Blues,* qui est devenu la pièce centrale du film... Mais quand ils ont commencé à évoquer un documentaire sur Nick Cave, j’ai immédiatement refusé. Ils ont alors embarqué tous mes carnets de notes pour réfléchir à une idée... Et sont revenus avec ce projet d’un film sur moi, qui en même temps aborde plein d’autres sujets.

Le film peut être perçu comme très narcissique, si on n’en saisit pas l’humour.
On ne peut pas être une rock star sans être narcissique. Le narcissisme, c’est mon fonds de commerce. Ce qui m’inquiétait, c’était plutôt de décevoir. Je suis ressorti dépité de tellement de films ou docus sur des musiciens que je vénère que c’était ma hantise. Pour ce qui est de l’humour, ça reste un éternel sujet de malentendu, et donc de frustration. Les gens ne semblent jamais remarquer qu’une énorme partie de mon travail est comique. L’humour intervient systématiquement dans mon processus créatif, comme d’une certaine façon chez Leonard Cohen... Plus il est déprimant, plus il est tordant : écoutez une chanson comme *Dress Rehearsal Rag,* c’est à la fois si pesant et si drôle... Dès The Birthday Party, il y avait beaucoup d’humour dans ma musique. J’ai un peu perdu cette légèreté au milieu des Bad Seeds, tout est devenu plus sombre, ça ne rigolait plus !

As-tu utilisé ce film comme une forme de thérapie ?
Non, car cela impliquerait que je ressente une douleur au quotidien, ce qui n’est pas le cas. Cela dit, dans le cadre du film, ça a été passionnant de donner une longue interview à un psychiatre freudien, qui avait comme instruction de ne poser aucune question journalistique, mais de m’interroger sans limites. J’avais accepté de répondre à toutes ses questions, sans censure, mais j’avais exigé un droit de regard sur ce qui serait diffusé : je voulais parler de tout, j’en avais même besoin, mais sans tout montrer. Ça a duré deux jours, sans script : ça m’a fait du bien, il a dénoué pas mal de pelotes. J’ai beaucoup parlé de mon père *(silence)*... Cette fausse psychanalyse a été une expérience très puissante pour moi, comme la scène de la salle d’archives, où je me retrouve face à des photos oubliées... En temps normal, je ne m’intéresse jamais à mon passé, j’ignore tout de la nostalgie.

Ce film est un travail sur la mémoire. Crains-tu sa perte ?
Je vous rassure tout de suite : je n’ai pas Alzheimer. Le film suggère que je perds la boule ? C’est vrai que ma mémoire s’effiloche. Et, pour moi, mémoire et amour ne font qu’un. Quand je prends une personne que j’aime dans mes bras, je prends son corps, mais aussi ✣✣✣

A Paris en 2013.

© Benni Valsson

Jeu de miroirs dans *20 000 Jours sur terre* de Iain Forsyth et Jane Pollard (2014).

❖❖❖ tous les souvenirs qui y sont liés, toute notre histoire commune. Ça me tuerait de perdre cette mémoire... Ce qui est vrai dans le film, c'est que je catalogue beaucoup de choses dans mes carnets : un sur la météo à Brighton, un autre sur mes masturbations – un journal de bord assez ennuyeux, que je n'ai aucune envie de publier.

Ces archives personnelles que l'on voit dans le film existent-elles ?

Pas du tout sous cette forme. Là, on est vraiment dans le cinéma. Mais les coupures de presse, les pochettes de disques, les photos sont archivées à Melbourne. Mes propres archives, ce sont mes feuilles volantes : avant les ordinateurs, je tapais à la machine, j'écrivais des montagnes de documents. Quand mon bureau devenait inaccessible, je finalisais le projet en cours, je rangeais tous ces papiers dans un carton et je repartais de zéro : bureau vide, nouveau dossier... Aujourd'hui, je change carrément de pièce : j'abandonne la précédente dans l'état – surchargé – où elle se trouve et je redémarre ailleurs. Mais je n'arrive pas à me séparer de ces cartons, que je ne consulte pourtant jamais. Contrairement à David Bowie, je n'archive pas pour la postérité, pour les autres : mes papiers n'ont aucune valeur historique, mais ils révèlent comment s'écrit une chanson, tout le travail nécessaire à une chanson de quatre couplets et autant de minutes. Chaque chanson nécessite des pages entières de références, des passages entiers de textes éradiqués : tous ces détritus oubliés ajoutent de la profondeur à une chanson. C'est pour ça que je ne les jette pas.

Avais-tu oublié certaines images, certains pans de ta vie même ?

Il y a eu des épisodes très sombres et douloureux dans ma vie... Beaucoup de gens ont disparu ou sont morts, mais je pense à eux avec joie plus que tristesse. Dans le film, j'aurais bien aimé les emmener, eux aussi, faire un tour dans ma Jaguar... Mais je passe mes journées à conduire ma Jaguar avec des fantômes sur le siège passager. C'est mon métier, mon rôle : maintenir en vie les fantômes, la mémoire. Bizarrement, je peux encore me connecter à chaque Nick Cave que j'ai revu en photo pour le film... Bien sûr, je ferais les choses différemment aujourd'hui, j'écrirais d'une autre façon, mais je me reconnais, je sais pourquoi je réagissais de cette façon à telle ou telle époque. Ce que j'ai remarqué en me replongeant pour le film dans mon passé, c'est à quel point je me soucie aujourd'hui de forme – alors que je m'en fichais avant. La forme d'une chanson me passionne, alors que tout était à mes débuts premier jet, cri primal, sans la moindre structure.

As-tu l'impression d'avoir grandi en public ?

Beaucoup de gens ont un avis définitif sur ce que je suis, une image très précise. Il circule beaucoup d'hypothèses. Mon image publique a été façonnée par les médias, qui m'ont taillé ce costume pour nourrir la machine, tenir un rôle. La vérité est le dernier souci de cette machine. Pourtant, quand je sors un album, je ne peux pas m'empêcher de lire les chroniques, ça m'intéresse. En revanche, je ne lis jamais mes interviews. L'histoire de Nick Cave, même racontée en français, je crois que je la connais à peu près.

Dans le film, on te voit sur la scène de l'Opéra de Sydney, visiblement très ému...

Plus que je ne l'aurais imaginé... Nous n'avions alors pas beaucoup joué les chansons de *Push the Sky Away,* elles n'avaient pas trouvé leur forme. C'était donc intimidant de les jouer dans un cadre aussi formel, avec l'orchestre symphonique et les chœurs derrière nous. C'était un grand honneur en fait pour un Australien – cette salle est un monument national en Australie. J'ai ressenti de la fierté, notamment celle d'être resté aussi passionné qu'aux premiers jours. Mais dans ces moments de fierté, je relativise en me disant que j'ai un avantage injuste sur les autres : certains branchements bizarres dans mon cerveau font que je suis un peu... obsessionnel ! Quand je me lance dans un projet, plus rien d'autre ne compte, je mets des œillères et je fonce. Même quand je travaille sur de la merde, je le fais sans compter, sans limites, avec la même énergie. Le bricolage ? Ah non, ça, c'est ma femme qui s'en occupe !

As-tu peur parfois de perdre cette passion ?

A vrai dire, cette intensité empire avec l'âge. Je suis de plus en plus immergé, impliqué dans mon travail. Chez beaucoup d'artistes, je sens une cassure : un moment où il y a un divorce entre leur travail et leur vie de tous les jours. Ils perdent d'une certaine façon de l'intérêt pour ce qui les faisait avancer jusque-là, se contentent de dupliquer... Il y a du laisser-aller. Moi, au contraire, je suis de plus en plus monomaniaque. Je n'ai aucun hobby. Parce que mon travail me comble entièrement. D'ailleurs, le mot "travail" n'est pas le mieux adapté, ça implique une servitude, une corvée, alors que j'adore ce processus. Ce n'est pas comme travailler à la banque... D'une certaine façon, si, en fait : je suis en poste dès le matin, assis à mon bureau, en costume, et j'avance de manière assez besogneuse...

Quelle a été la scène la plus compliquée pour toi dans le film ?

Toutes celles où je fais l'acteur, ces dizaines de prises où je dois monter ou descendre l'escalier, faire comme s'il n'y avait pas de caméra. Je n'ai

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

L'intimité réinventée avec ses deux jumeaux Arthur et Earl dans *20 000 Jours sur terre*.

aucune patience pour ces âneries. Par exemple, sur le papier, je trouvais la première scène du film – quand je sors du lit – ridicule, honteuse même. Mais j'ai fait confiance aux réalisateurs, par amitié, et ils avaient raison : avec un peu de musique, et la participation généreuse de ma pauvre femme, ça passe. Il m'a fallu accorder beaucoup de confiance aux réalisateurs pour accepter ces scènes auxquelles je ne croyais pas.

Comme celle où l'on te voit manger une pizza avec tes enfants ?

Ce que j'aime dans cette scène, c'est qu'elle dénonce la supercherie d'une certaine façon : je suis censé m'y relaxer avec mes garçons, en regardant un film à la télé. Mais ce qu'on regarde, c'est une caméra : tout est faussé d'entrée de jeu. Ce n'est pas un instant d'intimité volé par une caméra cachée : c'est du cinéma. C'est un résumé fulgurant de la vie d'un personnage public. Tout devient pareillement artificiel au quotidien. Ce n'est pas un truc qui ne m'affecte que lorsque je marche dans la rue : non, ça me suit à l'intérieur de la maison, ça fausse tout. La célébrité vous change fondamentalement, je ne crois pas un mot de ceux qui disent qu'ils parviennent à débrancher quand ils sont à la maison. Non, c'est 24 heures sur 24, on ne peut plus revenir à la normalité.

Brighton tient un rôle important dans le film. C'est l'endroit où, depuis ton départ d'Australie à 22 ans, tu as passé le plus de temps...

Et pourtant, je ne m'y sens pas plus chez moi qu'à Londres ou à Berlin : partout, je reste un fugitif, un Australien. Je suis bien à Brighton, mais je ne sais pas si ça en dit long sur la ville ou sur la personne que je suis devenue. Les gens d'ici me protègent, me laissent être qui je veux.

Et je suis devenu un héros local en démolissant complètement un radar fixe sur le front de mer... J'étais au volant, souffrant de jet-lag, et je me suis endormi : une sorte d'aimant surpuissant a attiré ma Jaguar vers ce radar !

Le film pose la question de ta place en 2014 dans la musique. Où est-elle ?

Je suis à la périphérie du succès, du mainstream. Parfois, comme l'aimant du radar fixe de Brighton, je parviens à attirer à moi une partie minime du grand public, mais je reste marginal. Et pourtant, je le vois bien aux concerts, le public se renouvelle : il y a là des gamins qui n'ont pas la moindre idée de ce que je raconte dans *Tupelo* – et s'en fichent... Beaucoup de gens, notamment aux Etats-Unis, semblent m'avoir découvert l'an passé avec *Push the Sky Away*. Pour eux, c'était notre premier album. Mais je les comprends d'une certaine façon. Déjà, c'est un très bon album ! Et puis c'est sans doute le plus hospitalier, il tend la main à l'auditeur, il ne lui saute pas à la gorge.

> "Je passe mes journées à conduire ma Jaguar avec des fantômes sur le siège passager. C'est mon métier, mon rôle : maintenir en vie les fantômes, la mémoire."

Tu te lances prochainement dans une tournée solo, que peut-on en attendre ?

J'aurais largement pu tenir une heure et demie seul au piano – il y aura d'ailleurs de longs moments où je serai seul –, mais je ne suis pas certain que ça m'intéresserait. Du coup, les Bad Seeds ne seront pas loin : Warren Ellis, Barry Adamson, Thomas Wydler, Martyn Casey... Ça n'aura pourtant rien à voir avec nos concerts normaux, les chansons seront totalement réarrangées.

Quelle est la leçon à retenir de *20 000 Jours sur terre* ?

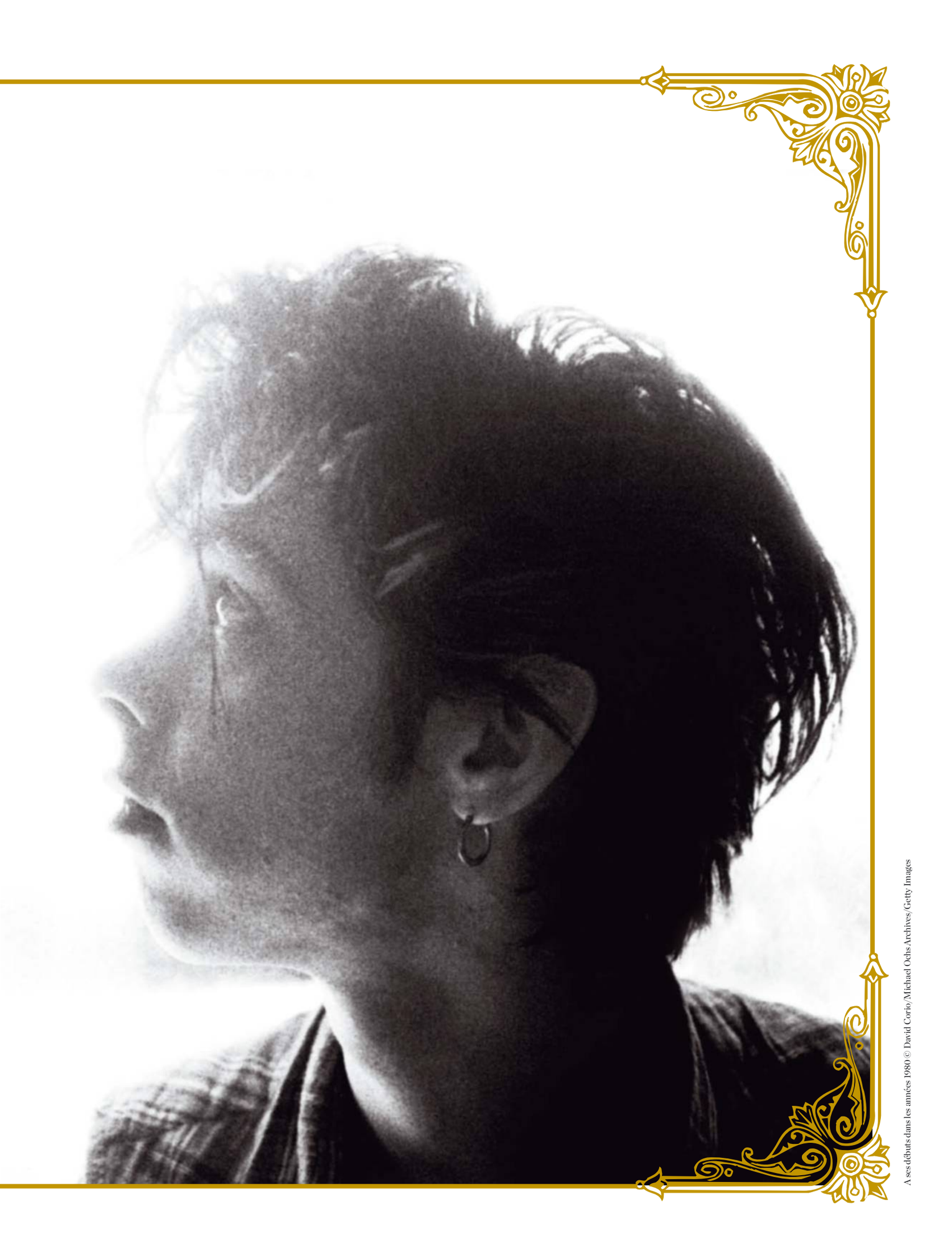
Qu'un immense mensonge peut contenir beaucoup de vérité. Tout est mis en scène. La scène chez le psy, c'est un décor... Par exemple, ce n'est pas Warren Ellis, mais un chef, qui a cuisiné l'anguille qu'il me sert chez lui – d'ailleurs, si ça avait été le cas, je n'en aurais jamais mangé ! ✣

Lire la critique du film et l'interview des deux réalisateurs p. 92.

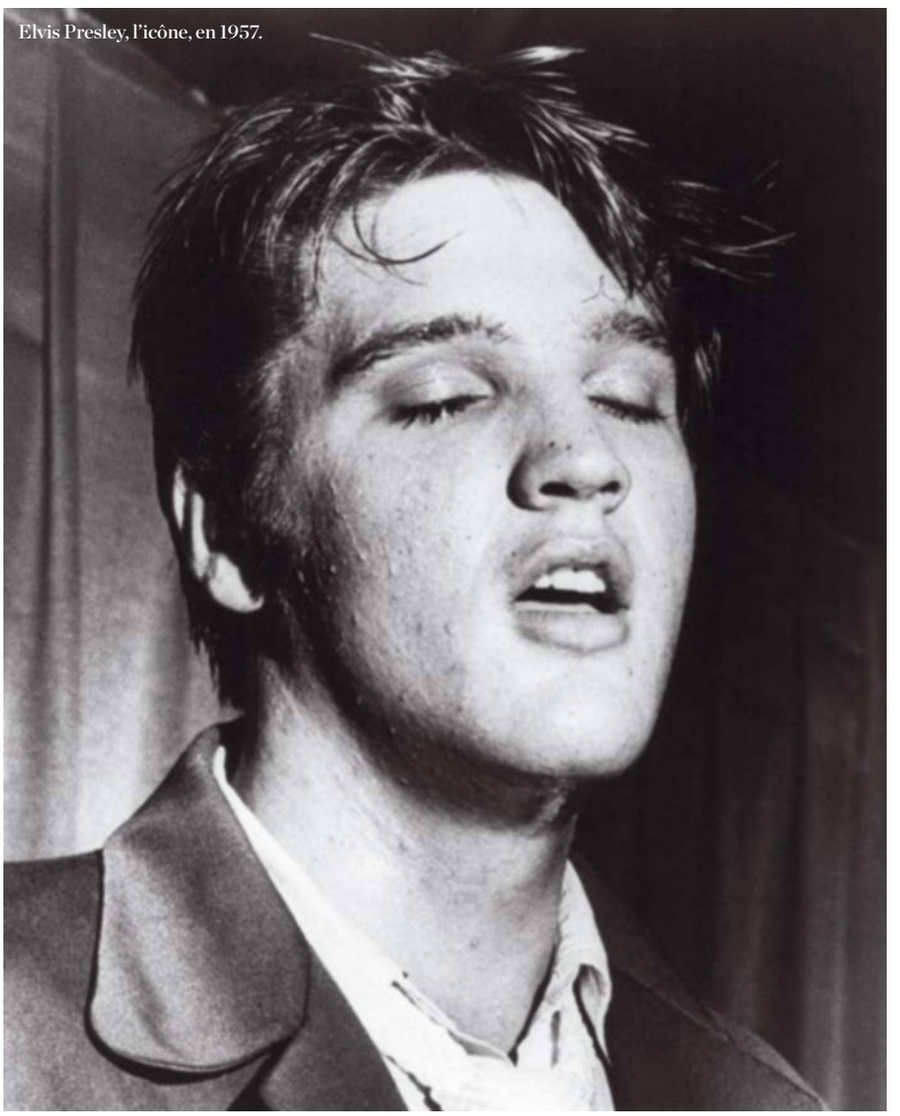
© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

Les chemins de la gloire

De Melbourne à Londres, de Berlin à São Paulo puis Brighton, des sources du blues à l'explosion du punk, itinéraire d'un enfant de chœur australien qui a su bâtir une œuvre unique.



A ses débuts dans les années 1980 © David Corio/Michael Ochs Archives/Getty Images


Elvis Presley, l'icône, en 1957.

Identification d'un style

A quelles sources s'est abreuvée la musique de Nick Cave ?
Par Stéphane Deschamps

© Library of Congress

The Saints, groupe phare de la scène punk australienne.

L'Amérique qui irrigue la musique de Nick Cave n'est pas celle du triomphalisme, de la naïveté et de la confiance en soi.

Dans les années 2000, Nick Cave envoie un fax à Janine Barrand, commissaire de l'exposition Nick Cave qui s'est tenue à Perth, en Australie, au printemps 2009. Sous l'intitulé *"More things to remember"*, la citation manuscrite d'une soixantaine de références culturelles qui ont compté pour lui. Des écrivains, des cinéastes, des acteurs, des musiciens, des compositeurs, des peintres, des œuvres, et quelques inclassables – dont Freud, Jésus et Dracula.

Le big bang américain

Nick Cave a parfois parlé de l'Australie de sa jeunesse comme d'un désert culturel. Du fin fond de sa Transylvanie des antipodes (il a grandi à Wangaratta, une petite bourgade dans le sud-est de l'Australie, à 200 kilomètres de Melbourne), Nick Cave avait soif de sang neuf. Il entendait la rumeur de mondes lointains, de mythologies anciennes. A la sécheresse de son environnement Nick Cave allait substituer un autre Sud-Est, américain, gorgé de mythes musicaux fondateurs – du country-blues d'avant-guerre à la naissance du rock'n'roll. Nick Cave n'a jamais formellement joué de blues ni de rock'n'roll. Il n'a même jamais sonné comme un musicien américain. Mais il a vu et entendu, chez John Lee Hooker, Elvis ou Johnny Cash, la noirceur magnétique, l'ambivalence, la complexité, l'invention du style, la friction explosive entre tradition et révolution, entre Dieu et le diable. L'Amérique qui irrigue la musique de Nick Cave n'est pas celle du triomphalisme, de la naïveté et de la confiance en soi : c'est la sueur et le sang des forçats qui chantent en cassant des cailloux, c'est la perdition et la confusion des bluesmen consumés ou des héros spectraux (Hank Williams, Gene Vincent), ce sont les petites gens enregistrés par Alan Lomax, c'est la puissance fauve d'Howlin' Wolf, c'est la ferveur terrifiante des chorales d'église et de leurs prêcheurs possédés.

Le punk

Le premier disque de Nick Cave est sorti en 1979, sous le nom de The Boys Next Door, rapidement rebaptisé The Birthday Party. Contemporain du postpunk dont il adopte quelques oripeaux (il doit avoir le même coiffeur que Siouxsie Sioux), Nick Cave avait commencé la musique une poignée d'années plus tôt, au lycée. On peut imaginer qu'il faisait alors du proto-postpunk. Car, en 1979, dans les années qui suivent et sans doute celles qui précèdent, sa musique est déjà différente du postpunk anglais. Plus violente, plus indus, plus sombre. Démantibulée et folle furieuse, la musique primitive de Nick Cave est en connexion directe avec les concassages libertaires de Captain Beefheart, du Velvet ou des Stooges – soit les vrais pionniers du punk. Nick Cave connaît ses classiques. S'il reconnaît l'importance de ses voisins de palier du moment (comme The Saints, pour la scène punk australienne), Nick Cave semble toujours plus inspiré par les légendes et les icônes. C'est peut-être aussi pour ça que, au bout de trente ans, sa discographie n'a pas vieilli et qu'elle évoque une œuvre plus qu'une enfilade d'albums.

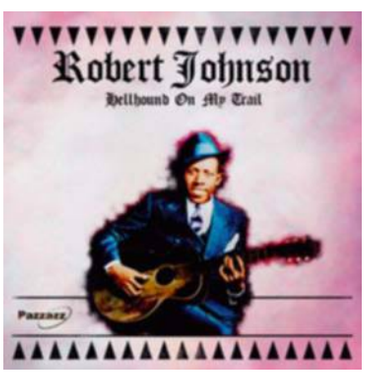
Les crooners

Ça ne s'entend pas forcément sur les disques de The Birthday Party, mais Nick Cave est un crooner. Et le tapis rouge est déroulé dès son premier album avec les Bad Seeds. Sa reprise fidèle et respectueuse, au premier degré, du chef-d'œuvre *In the Ghetto* d'Elvis indique la naissance du romantisme chez Nick Cave, et la métamorphose de la chenille punk en majestueux papillon noir. Après, il y aura toujours des chansons d'amour et des instruments d'orchestre sur les disques de Nick Cave, jusqu'au paroxysme de langueur qu'est le somptueusement produit et interprété *The Good Son* (ou le plus sobre mais pas moins profond *The Boatman's Call*).
Nick Cave nous l'a dit : il déteste la pedal-steel (cette espèce de guitare liquide et sirupeuse emblématique de la country). Mais il aime bien envoyer les violons et s'asseoir au piano.
Ce nouveau Nick Cave n'est pas l'ennemi de l'ancien. C'est son prolongement, son déploiement, sa transfiguration miraculeuse, le tord-boyau devenu grand cru. Toujours son côté comte Dracula, la même bête inquiète et perverse, mais au milieu de l'opulence. D'autres ont emprunté la même route avant : Elvis, Charlie Rich, Lee Hazlewood... Nick Cave n'est pas un crooner pour mémés et salon de thé, il est du côté obscur de Vegas, derrière les rideaux, façon Scott Walker et Sinatra. Ou Cohen, qu'il reprenait en ouverture de son premier album avec les Bad Seeds, et dont il se rapproche à chaque album. Enfin, crooner est aussi ce métier qui permet de chanter en duo avec de jolies femmes, et Nick Cave ne s'en est pas privé. ✣

Dieux & héros

En 1994, *Les Inrockuptibles* rencontraient Nick Cave pour une séance d'écoute très studieuse. L'occasion de l'entendre évoquer avec passion ces musiques et artistes qui l'ont façonné. **Propos recueillis par Serge Kaganski**

Robert Johnson.



Robert Johnson
Hellhound on My Trail

"Robert Johnson n'est pas mon bluesman préféré, même s'il est très proche de mon panthéon personnel. Il joue du folk-blues acoustique, ma musique de prédilection. J'ai découvert Robert Johnson sur le tard, à peu près au moment où nous enregistrions *The Firstborn Is Dead,* en 1985. Robert Johnson était un grand chanteur, un grand guitariste, et *Hellhound on My Trail* est une grande chanson aux paroles terrifiantes. La qualité que je préfère chez lui est son primitivisme. Beaucoup de mes amis le considèrent comme le top absolu du blues. Il a en effet une importance historique considérable, mais j'ai toujours préféré John Lee Hooker. Il y a aussi tout ce mythe du *crossroad* autour de Robert Johnson, son pacte avec le diable : une belle histoire, romantique et mystérieuse. Mais, au bout du compte, je ne m'intéresse qu'à ses disques : ceux d'un formidable songwriter aux textes particulièrement brillants."

© Sony/Columbia

John Lee Hooker
Tupelo Blues

"De toutes les chansons de blues, celle-ci a eu le plus gros impact sur moi, et de loin. Je suis submergé au point que j'ai du mal à analyser la raison d'un tel effet. Ce morceau est tellement mystérieux, tellement habité, tellement hanté... *Tupelo,* c'est l'essence même de ce que j'aime dans le folk-blues : cette façon de nous hanter, de prendre possession de nous insidieusement. Récemment, j'ai vu un extrait télévisé où John Lee Hooker chante *Tupelo* en studio. Il y a notamment un gros plan, très long, sur son visage... Un des documents les plus incroyables qu'il m'ait été donné de voir. A elle seule, cette chanson a influencé toute ma période entre la fin de The Birthday Party et le début des Bad Seeds. Et elle continue de me hanter. Le dépouillement du jeu de guitare de Hooker est prodigieux. Il y a une chose que je déteste, c'est voir des caméras qui s'attardent sur les doigts d'un guitariste en pleine action – l'un des pires clichés du rock filmé. Mais dans le cas de John Lee, ça ne me gênerait pas qu'on filme ses mains sur le manche pendant dix minutes. Rien que de voir à quoi ses doigts ressemblent, c'est déjà une expérience. Et ce qu'il fait de ses doigts sur une guitare est extraordinaire. *Tupelo* est simplement l'histoire d'une crue dans une petite ville, mais l'économie, la précision, la manière avec lesquelles John raconte cette histoire m'ont ouvert tout un monde.

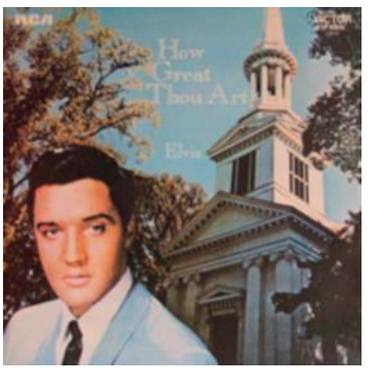
Cette chanson est la pierre fondatrice, non seulement de *The Firstborn Is Dead,* mais aussi de ma vision générale de la musique. J'ai écrit mon propre *Tupelo,* je ne voulais pas faire une simple reprise. C'était plutôt un hommage, une chanson que je me sentais obligé d'écrire pour payer une partie de ma dette envers le *Tupelo* original. Je ne voulais pas masquer plus longtemps tous les emprunts que je faisais à la chanson de John Lee. Et, au bout du compte, j'aime beaucoup mon *Tupelo,* je crois que c'est un grand morceau qui existe de façon autonome. Ma grande excuse pour avoir emprunté le titre et le thème à John Lee Hooker, c'est que les grands bluesmen faisaient de même entre eux. En plus de cette histoire d'inondation, il y avait une autre composante dans le nom de Tupelo : le lieu de naissance d'Elvis. La vie d'Elvis, le mythe d'Elvis m'ont marqué au moins autant que John Lee Hooker. En créant *Tupelo,* j'ai en quelque sorte réuni mes deux obsessions majeures, j'en ai fait une manière d'épopée quasi religieuse. Aujourd'hui, avec le recul, j'ai parfois quelques réserves sur la façon dont je me suis emparé du blues et de ses mythes. Moi, un blanc-bec australien des classes moyennes, de quel droit pouvais-je m'aventurer avec un tel aplomb dans ces territoires ? Mais c'était plutôt de la naïveté que de l'arrogance de ma part. Cela dit, comme mon *Tupelo* est une grande chanson, j'affronte sans problème toutes les critiques que l'on pourrait m'adresser quant à ma relation au blues. Quand on parle de blues, il faut préciser de quoi on parle. Moi, j'aime ce qu'on appelle le folk-blues, un blues plutôt acoustique, enraciné dans le Sud et le delta du Mississippi, comme le John Lee Hooker première manière, Robert Johnson, Skip James, une partie de Muddy Waters. Sinon, une grande partie du blues m'emmerde : tout cet académisme électrique singeant B.B. King, ces solos de guitare plus scolaires les uns que les autres. John Lee Hooker est unique, il a dynamité le classicisme du blues. Surtout à ses débuts, quand il était seul, non enchaîné à un groupe et aux sacro-saintes douze mesures. Je défie quiconque de trouver chez John Lee Hooker un seul instant où il ait donné dans la facilité ou le cliché. Il a cette rare capacité d'hypnotiser ses auditeurs et je ne vois personne qui ait eu ce pouvoir avec autant d'intensité et d'effet."

Al Green
Let's Stay Together

"En 1993, il a joué à Londres, et c'était la première fois que je le voyais sur scène : ce fut l'un des concerts les plus extraordinaires de ma vie. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas assisté à un concert qui donnait de tels frissons. Je n'écoute pas énormément de soul, j'aime bien mettre un Marvin Gaye de temps en temps, sans plus. Mais à ce concert d'Al Green, tous les poils de mon corps étaient dressés. C'était à la fois complètement chaotique et totalement électrisant. Et le bougre chantait tellement bien. Il a passé la moitié du show dans les allées, à bramer, toucher les spectateurs, embrasser les femmes... Je n'avais jamais vu ça de ma vie. Je ne suis pas spécialiste de rhythm'n'blues, mais après ce concert, je peux imaginer l'expérience que ça pouvait être dans les sixties, pendant l'âge d'or de Stax et Motown."

Johnny Cash
Folsom Prison Blues

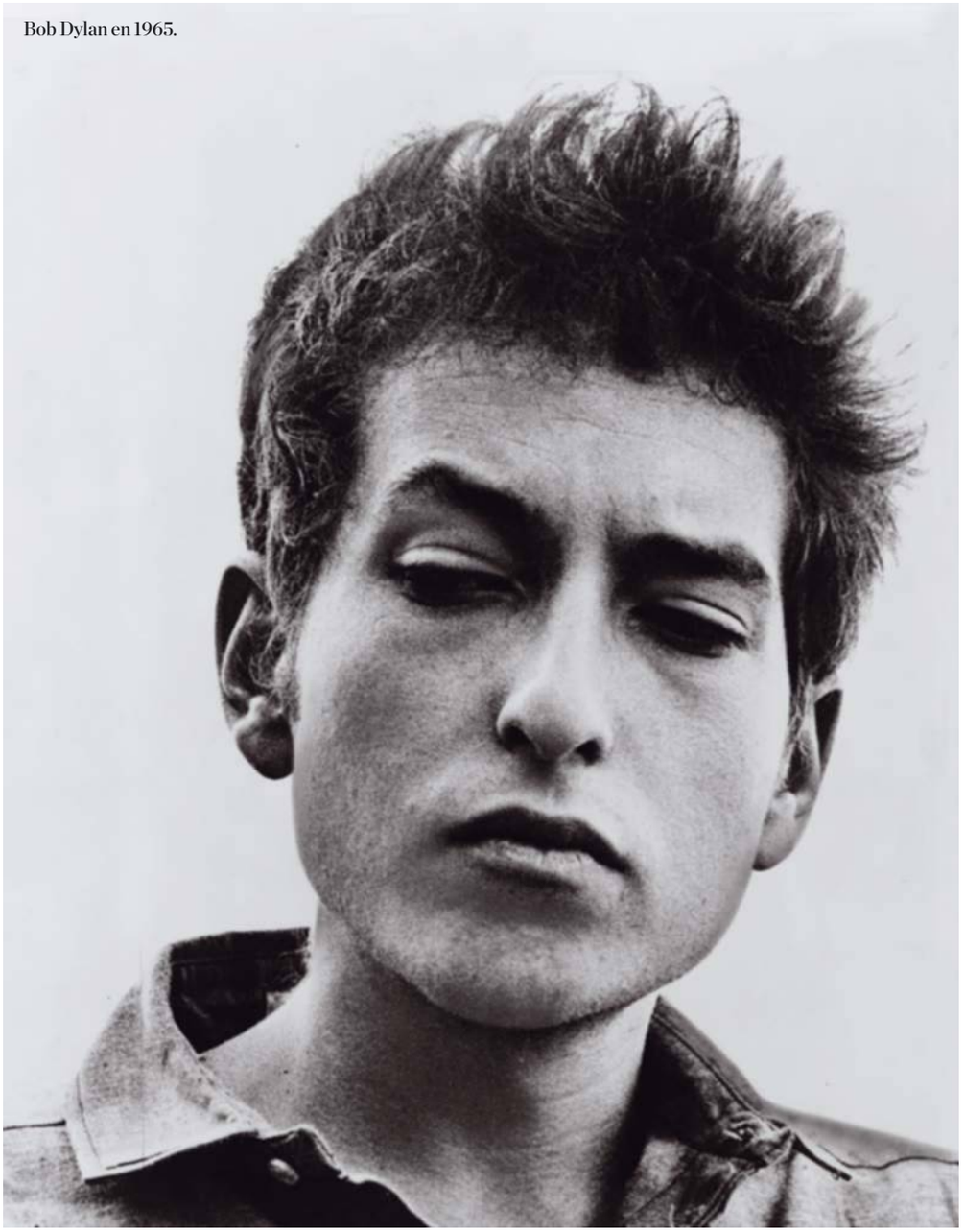
"Un de mes grands héros. J'aime sa musique depuis que je suis gamin. En Australie, on regardait en famille le *Johnny Cash Show* à la télé. Je devais avoir 8 ou 9 ans. Il recevait divers invités et chantait une chanson à la fin. Je me souviens parfaitement de son entrée : il était dos à la caméra, se retournait élégamment en disant : *"Hi, I'm Johnny Cash."* Une fois, il a reçu Bob Dylan, ils ont chanté en duo *Girl from the North Country*. Tous les Bad Seeds sont d'immenses fans de Johnny Cash. Il chante souvent faux, son phrasé est parfois maladroit, et pourtant, c'est magnifique. Sa voix me fait craquer, c'est pour moi son atout majeur. En même temps, Johnny Cash a cette faculté d'incarner à lui seul le mythe américain. Son producteur m'a appelé l'année dernière pour lui fournir une chanson. Apparemment, Johnny Cash voulait du sang neuf. Malheureusement, j'étais en plein milieu des sessions de *Let Love In* et je n'avais pas le temps de composer quoi que ce soit. Je lui ai envoyé *The Mercy Seat,* mais il semble que cette chanson ne lui ait pas plu. Plus généralement, j'aime beaucoup la country, où chaque chanson raconte une histoire bien spécifique ; j'aime la mélancolie que dégage la bonne country."



Elvis Presley
Take My Hand, Precious Lord

"*How Great Thou Art,* disque de chansons religieuses, est mon album favori d'Elvis et l'un de mes disques de chevet. Un album exquis, avec ce majestueux son d'orgue d'église. Elvis, c'est comme John Lee : je ne saurais pas par où commencer pour dire l'importance qu'il a ✣✣✣

✣✣✣ eue pour moi. En dehors des albums religieux, ma période favorite d'Elvis est celle de son retour à Memphis vers la fin des années 1960, l'époque de *Suspicious Minds, In the Ghetto*... Je suis en désaccord total avec l'opinion majoritaire qui veut que l'âge d'or d'Elvis soit les années Sun et les premières années RCA et que, après son service militaire en 1958, il n'ait plus rien fait de bien. Je préfère de loin la période 1965-1970. Je ne vivais pas dans les années 1955-1958, je n'ai pas pu être submergé par le raz-de-marée des années Sun. Ceux qui ont vécu cette époque ont certainement une relation à Elvis différente de la mienne. Moi, je n'échangerais rien contre la majesté et l'emphase mélodique de cette période. Dans le film *This Is Elvis (documentaire réalisé par Andrew Solt et Malcolm Leo en 1981 – ndlr),* on voit des extraits de ses derniers concerts à Las Vegas : les dernières vingt minutes de ce film sont les plus émouvantes que j'aie jamais vues sur un chanteur. Il chante une version cahotique d'*Are You Lonesome Tonight?,* puis *My Way* et *An American Trilogy*... Ce passage m'a obsédé pendant des années, j'ai dû le revoir dix ou vingt fois. Elvis était très proche de la fin. Il y a des instants magiques où on peut sentir dans son chant toute la souffrance, toute la douleur qu'il portait en lui pendant cette période. Un des moments les plus mémorables de toute la musique rock. Elvis était un putain de King ! On peut accepter tous ses arrangements pourris, tous ses costumes ou ses manières ploucs, rien que pour sa voix. Elvis n'était pas un songwriter : c'est le seul aspect qui pourrait le faire baisser un poil dans mon estime. Mais c'est l'une des deux ou trois voix de l'histoire de cette musique, et cela me suffit amplement."



Bob Dylan en 1965.

Bob Dylan
I Want You

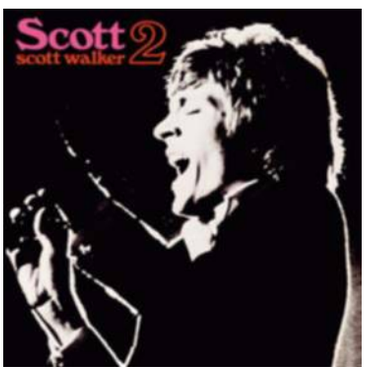
"Sur le strict plan auteur-compositeur, il est certain qu'il est pour moi beaucoup plus fondamental qu'Elvis. Ces derniers temps, j'écoute plus souvent Dylan qu'Elvis. Mais j'ai le même genre de relation à lui qu'à Elvis : ma période préférée, c'est 1975-1980, plutôt que les années 1960, encensées par tout le monde. Bien avant *Blonde on Blonde,* je chéris des disques tels que *Blood on the Tracks* ou *Slow Train Coming.* J'aime l'Elvis d'après le service et le Dylan d'après l'accident de moto. J'ai fini par aimer aussi les premiers disques de Dylan, mais il a fallu que je remonte le cours du temps et de l'histoire. Alors que *Slow Train Coming,* je l'ai découvert au moment où il est sorti.
J'ai découvert Dylan avec *Nashville Skyline,* que possédait mon grand frère. Mais je n'ai jamais été vraiment fan avant la sortie de *Slow Train Coming*. J'ai été attiré vers cet album par le titre de son single, *Gotta Serve Somebody*. Je fréquentais un bar dont le juke-box passait sans arrêt cette chanson, et j'en suis tombé amoureux. C'est un album que j'écoute encore aujourd'hui très intensément. Ensuite, j'ai essayé de combler mon retard sur Dylan en achetant petit à petit tous ses vieux albums. Je suis tombé sur des choses magnifiques comme *John Wesley Harding* ou *Blonde on Blonde,* mais aucune ne m'a fait le même effet que *Slow Train Coming*."

"J'aime l'Elvis d'après le service et le Dylan d'après l'accident de moto."

© Library of Congress

Roy Orbison
She's a Mystery to Me

"Je l'adore lui aussi. Quelle voix splendide... Ça m'a plu qu'il fasse un dernier disque magnifique juste avant de mourir. Bono avait écrit là une très belle chanson, meilleure que ce qu'il fait habituellement. J'ai toujours été un fan de Roy Orbison, et pour Mick Harvey, c'est carrément Dieu. Il avait une voix fantastique, mais en tant que chanteur, je ne l'ai jamais envié. Je pense même qu'il aurait eu du mal à chanter mes chansons ! Je n'étais pas jaloux de sa voix, c'est juste un immense plaisir de l'entendre chanter. Quand on a repris son *Running Scared,* j'ai essayé de chanter dans la même clé et la même octave, mais j'ai dû tricher un peu sur la fin : lui, il monte encore, moi, je descends."



Scott Walker
Plastic Palace People

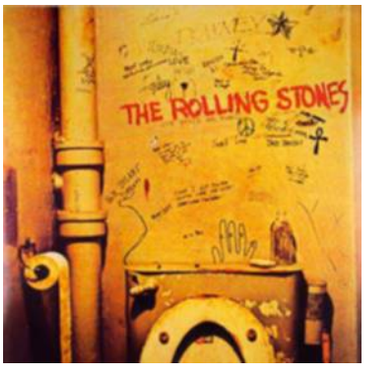
"J'aime Scott Walker, j'aime les Walker Brothers. Scott Walker a eu une carrière bien différente après avoir quitté son groupe. En fait, je crois que je préfère les Walker Brothers. Toutes les chansons qui me viennent à l'esprit sont d'eux : *The Sun Ain't Gonna Shine Anymore, Make It Easy on Yourself, No Regrets...* Quand j'étais gamin, j'écoutais sans arrêt ces chansons – des tubes en Australie. A l'époque de The Birthday Party, je passais beaucoup les Walker Brothers. Là encore, c'est la voix qui fait pour moi la différence. Les arrangements sont secondaires ; la personnalité, je m'en fous. C'est la voix qui compte, comme chez Elvis ou Roy Orbison. Quand j'ai fait *The Good Son,* j'avais pour ambition d'enregistrer un album de chanteur, avec des chansons mélodieuses aux arrangements classiques. J'ai toujours été fasciné par ce pan de la musique, le côté chansons, les grands chanteurs et toutes ces voix magistrales."

The Ronettes
Walking in the Rain

"Phil Spector, leur producteur et mentor, n'a jamais été un nom important pour moi, je ne l'ai pas souvent écouté. Shadow Morton m'a beaucoup plus marqué : j'adorais les Shangri-Las. C'était assez proche, très spectorien, mais j'étais fan des Shangri-Las, pas des Ronettes. Shadow était un excellent producteur, un grand songwriter. *Leader of the Pack, Walking in the Sand, Past, Present and Future* sont de grandes chansons sur l'adolescence."

The Beatles
Tomorrow Never Knows

"J'apprécie l'intelligence, la créativité et l'espièglerie de leurs chansons, mais je n'ai jamais été un immense fan. Je les admire, mais je n'écoute pas souvent leurs disques. Je n'aimais pas beaucoup les Kinks non plus. Je n'ai rien contre la pop anglaise, j'aime bien certaines chansons des Beatles, je suis conscient de leur importance historique, mais c'est plus de l'ordre du respect que de l'amour viscéral. Mes influences séminales sont américaines plutôt qu'anglaises. Je n'y avais jamais pensé consciemment, je n'ai pas de théorie ou de système, mais j'ai du mal à trouver un groupe anglais des sixties qui ait eu de l'importance pour moi."

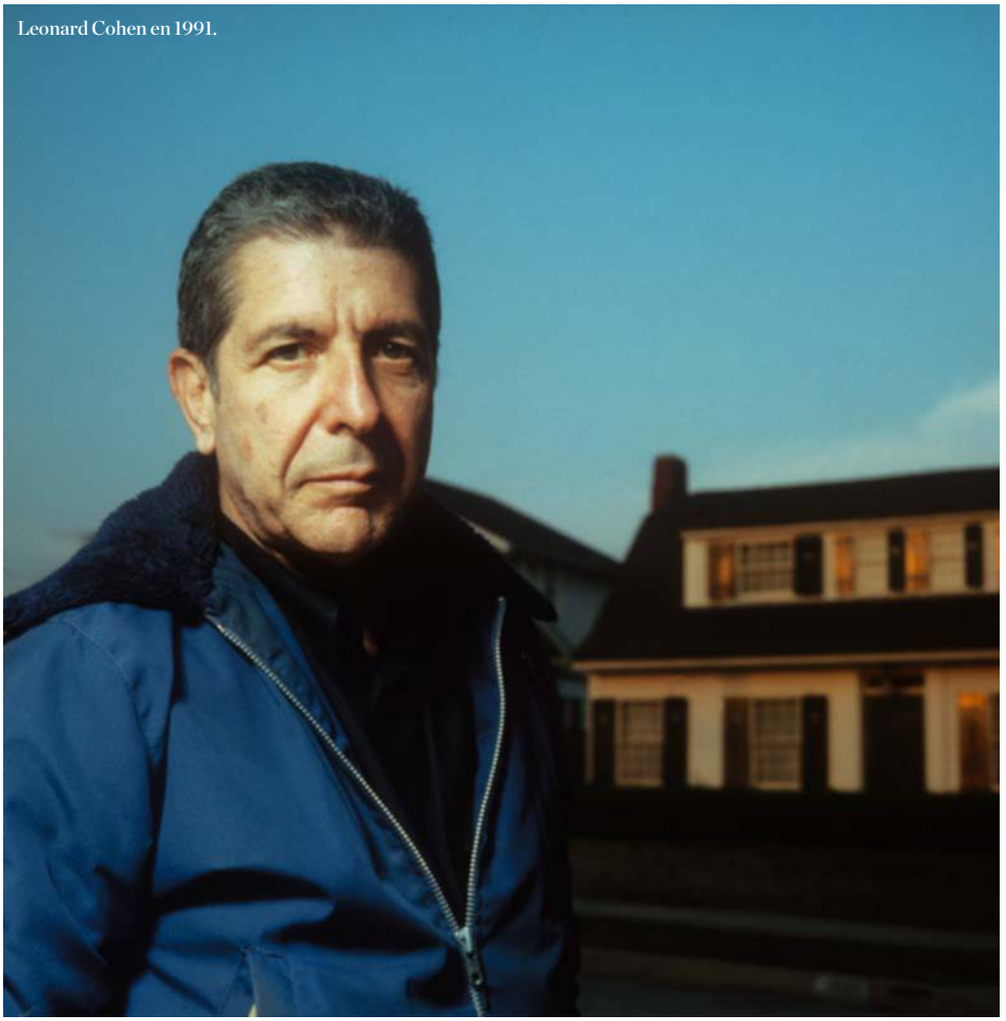


The Rolling Stones
Prodigal Son

"J'aime beaucoup certains trucs des Stones, mais ils ne m'ont jamais obsédé. Si on tient à cette vieille lune, j'ai toujours été plus Stones que Beatles. Mon grand frère était un maniaque des Stones, je les ai donc écoutés par translation et proximité. Les Beatles avaient d'autres qualités : l'inventivité, la loufoquerie, la maîtrise des studios. Mais ni les uns ni les autres n'ont été fondamentaux pour moi. Les Stones sont emblématiques des groupes qui n'ont pas su s'arrêter à temps : le parfait exemple pour ceux qui pensent que, dans le rock, on doit mourir jeune. Je ne suis pourtant pas d'accord avec cette idée. Les John Lee Hooker, Bob Dylan, Tom Waits, Leonard Cohen me démontrent le contraire chaque jour. La musique peut vieillir aussi bien que le vin. On ne fait pas nécessairement les disques les plus vitaux quand on est jeune. L'exemple d'un type comme Leonard Cohen m'encourage à persévérer."

The Doors
Alabama Song

"Les Doors n'ont jamais beaucoup compté pour moi. Je dois admettre que *L.A. Woman* est un album formidable, les Doors y sont durs, sombres, ils malaxent le blues, Morrison y est touchant parce que fatigué. On sent qu'il grille ses dernières cartouches. Sinon, je n'ai jamais idolâtré Morrison, je me fous de son mythe et je n'aime pas spécialement le groupe derrière lui. Surtout, je ne peux pas saquer les Doors des débuts, tout ce trip hippie naïf, toute cette pose cérébrale et mystico-hédoniste. Je n'ai jamais aimé les textes – ceux d'un poète largement ✣✣✣


Leonard Cohen en 1991.

“*Songs of Love and Hate,* c’est le premier disque qui m’a profondément affecté.”

✣✣✣ surestimé. Je préfère vraiment les Doors de *L.A. Woman,* quand Morrison était en colère, alcoolique, barbu, gras, épuisé, quand leur musique était sale et bluesy. Mais *Alabama Song* est une très belle chanson.
Nombreux sont ceux qui pensent que je dois beaucoup à Kurt Weill. Désolé de les décevoir, mais Kurt Weill n’a eu aucune influence sur moi ou ma musique. On me rebat les oreilles sur les aspects expressionnistes, “cabaret” de ma musique : je ne vois pas du tout de quoi on parle. Je me considère comme un storyteller, je raconte des histoires sur lesquelles je pose un décor musical approprié. Ma musique a surtout une fonction atmosphérique, il s’agit d’embellir une histoire.”

Leonard Cohen
Seems so Long Ago, Nancy

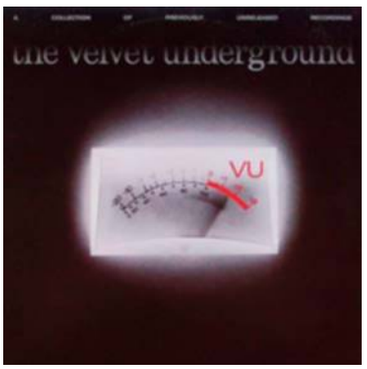
“Un putain de chanteur ! Il y a une phrase que j’adore dans cette chanson : *“Nancy wore green stockings and she slept with everyone.”* Quand j’avais 11 ou 12 ans, je flashais complètement sur cette phrase. D’abord, c’est très sexy, et puis il y a un sens du détail incroyable. Cohen avait remarqué que Nancy portait des bas verts : c’est le genre de détail dont on se souvient, la chanson était tout de suite plus présente, plus incarnée. C’est le talent de Cohen : il est coutumier de ces descriptions très personnelles et sait les rendre vivantes grâce à une foule de détails comme les bas verts. Les personnages des chansons de Cohen vivent et cheminent dans votre esprit.
J’ai découvert Leonard Cohen avec l’album *Songs of Love and Hate*. Je restais assis dans la chambre d’une copine et je passais ce disque sans arrêt. J’étais encore très jeune, et je crois que c’est le premier disque qui m’a profondément affecté. Avant, je n’écoutais que ceux que passait mon grand frère. Leonard Cohen est le premier que j’ai découvert tout seul, comme un grand. Il symbolise mon indépendance en matière de goûts musicaux, l’artiste grâce à qui j’ai coupé le cordon. Je me souviens que les mecs qui venaient chez cette copine trouvaient *Songs of Love and Hate* trop *“déprimant”*. Très vite, j’ai réalisé que ce critère de la “dépression” était ridicule. La tristesse de Cohen était au contraire inspiratrice, elle me redonnait de l’énergie.
Je repense toujours à ça lorsqu’on dit que mes disques sont morbides ou déprimants. Leonard Cohen n’a pratiquement jamais rien fait de mauvais, il continue de sortir de grands disques, son inspiration et sa créativité ne donnent pas de signe de faiblesse. C’est le genre de type qui me donne la motivation pour continuer. Cohen explose ce mythe tenace selon lequel on est fini dans le rock après 30 ans.”

Neil Young
Country Home

“Encore un type qui réussit à faire des disques magistraux à plus de 40 ans. J’ai commencé à m’intéresser à Neil Young le jour où mon frère a acheté *Déjà Vu* de Crosby, Stills, Nash & Young. Comme tout le monde à l’époque, il passait le disque sans discontinuer. Je n’aimais pas trop cet album, mais, dessus, j’adorais *Helpless* – que j’ai repris sur le *Neil Young Tribute (*The Bridge, *en 1989 – ndlr).* Le disque qui m’a définitivement convaincu est *Everybody Knows This Is Nowhere,* l’album électrique avec Crazy Horse. Le son des

© Renaud Monfourny

guitares sur ce disque est prodigieux, cahotique, lyrique, chaque note semble justifiée. Neil Young a un jeu de guitare électrique absolument unique. Si j'aime ses chansons acoustiques, je préfère les albums comme *Ragged Glory,* cette façon incandescente de fusionner et de brutaliser la country et le rock."



The Velvet Underground
I Can't Stand It

"Je suis un fan du Velvet, c'est pour moi un groupe séminal. J'avais des places pour aller voir la reformation l'année dernière, mais je me suis abstenu. A cette époque, Lou Reed m'irritait passablement par ses déclarations, et ses disques récents ne faisaient rien pour arranger les choses. J'ai été refroidi."

The Clash
Police and Thieves

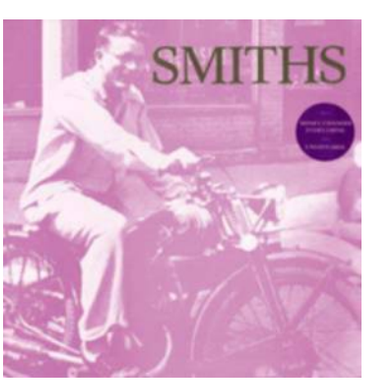
"Une chanson magnifique : l'original de Junior Murvin est l'un des rares morceaux de reggae que j'aime vraiment. Pendant une courte période de ma vie, six mois environ, le punk était la seule musique qui me touchait. Ça commençait à se développer à Melbourne, et nous savions qu'il existait des éruptions similaires en Angleterre et aux Etats-Unis. J'essayais d'écouter absolument tout ce qui était estampillé punk. Ensuite, j'ai été capable de discerner le bon du mauvais.
Le Clash avait une vision très riche et très forte, mais n'a jamais fait partie de mes groupes punks favoris. J'étais plutôt branché Pistols et Ramones. J'étais un petit-bourgeois blanc, j'ai grandi dans un environnement petit-bourgeois blanc et le contenu politique de Clash ne m'a jamais intéressé."

The Saints
(I'm) Stranded

"Cette chanson représente toute mon adolescence australienne. C'était l'hymne de ralliement de nous tous, jeunes punks australiens lancés dans la bataille. Je l'inclus sans hésiter dans mon top 10 de tous les temps. Je n'ai jamais rien compris aux paroles : même aujourd'hui, après tant d'écoutes, je suis incapable de les décrypter. Au début, ça semble parler d'un serpent et d'un téléphone... très bizarre. Mais je préfère l'écouter comme ça, en ne pigeant rien. Les Saints étaient le groupe le plus chaotique que j'aie jamais vu, leurs concerts étaient l'anarchie absolue. Le plus génial est qu'ils étaient anarchiques, punks sans même le savoir. Pas l'ombre d'une pose, d'une "attitude", les Saints s'en foutaient royalement. A l'époque, à Melbourne, ils ont donné des concerts que l'on pouvait vraiment qualifier d'actes antisociaux. Je les connaissais un peu, j'étais un de leurs plus grands fans, toujours au premier rang. Plus tard, j'ai pu mieux faire connaissance avec Chris Bailey, leur leader. On a même essayé d'écrire des chansons ensemble, mais ça n'a rien donné. Les Français l'ont adopté pendant quelques années, l'ont maintenu en vie alors que le reste du monde lui tournait le dos. J'aime bien les Français pour ce romantisme qui consiste à récupérer les losers. Vous avez réhabilité Gene Vincent, Jim Thompson, les jazzmen... C'est incroyable qu'un groupe comme les Saints et une telle musique soient sortis de Brisbane, c'est-à-dire de nulle part. *(I'm) Stranded* est paru avant le *New Rose* des Damned qui, historiquement, est censé être le tout premier disque punk. Conclusion : c'est l'Australie qui a inventé le punk !"

Joy Division
She's Lost Control

"J'aimais beaucoup *Love Will Tear Us Apart,* une chanson splendide. Mais à part ça, Joy Division n'a jamais fait partie de mes héros : trop déprimant. Je plaisante : simplement, je n'aime pas leur musique, leur son est trop étriqué, trop mécanique. Leur instrumentation m'emmerde, leurs textes sont trop lourds, trop signifiants, ils n'avaient absolument aucun sens de l'humour. Dans *Love Will Tear Us Apart,* j'aime la chanson, mais pas les arrangements ni le son. Quand j'étais dans The Birthday Party, je haïssais Joy Division et ne m'en cachais pas. Aujourd'hui, je n'écoute toujours pas leurs disques, mais j'ai un certain respect pour Ian Curtis. Le groupe, je le méprise toujours et je déteste New Order. Mais les rares fois où j'ai vu Joy Division à la télévision, Ian Curtis était impressionnant de charisme. Il avait cette façon d'entrer en transe qui semblait réelle, sans artifice."



The Smiths
Big Mouth Strikes Again

"Je ne connais pas grand-chose d'eux, je ne les ai pas écoutés assez souvent pour me permettre de les juger. Je n'ai jamais eu le temps ou l'énergie pour m'intéresser à ce pan de la musique. Mon instinct me dit que je n'ai aucun atome crochu avec Morrissey ou sa musique. Chaque fois que je l'ai chopé à la radio, j'ai détesté le son et la voix. Cela dit, chaque fois que je lis une déclaration ou une citation de Morrissey, je le trouve très pertinent. Je me dis qu'il écrit sûrement d'excellents textes, mais je n'arrive pas à passer le barrage de sa voix. Je n'aime pas non plus le groupe, ce genre d'arrangements, ces horribles petites mélodies trop jolies, trop mièvres." ✣

Nos années sauvages

A 13 ans déjà, seuls les excès et la musique trouvent grâce aux yeux d'un Nick Cave orageux. Une jeunesse sonique et agitée vécue avec deux groupes détonants, The Boys Next Door et The Birthday Party.
Par Gilles Dupuy

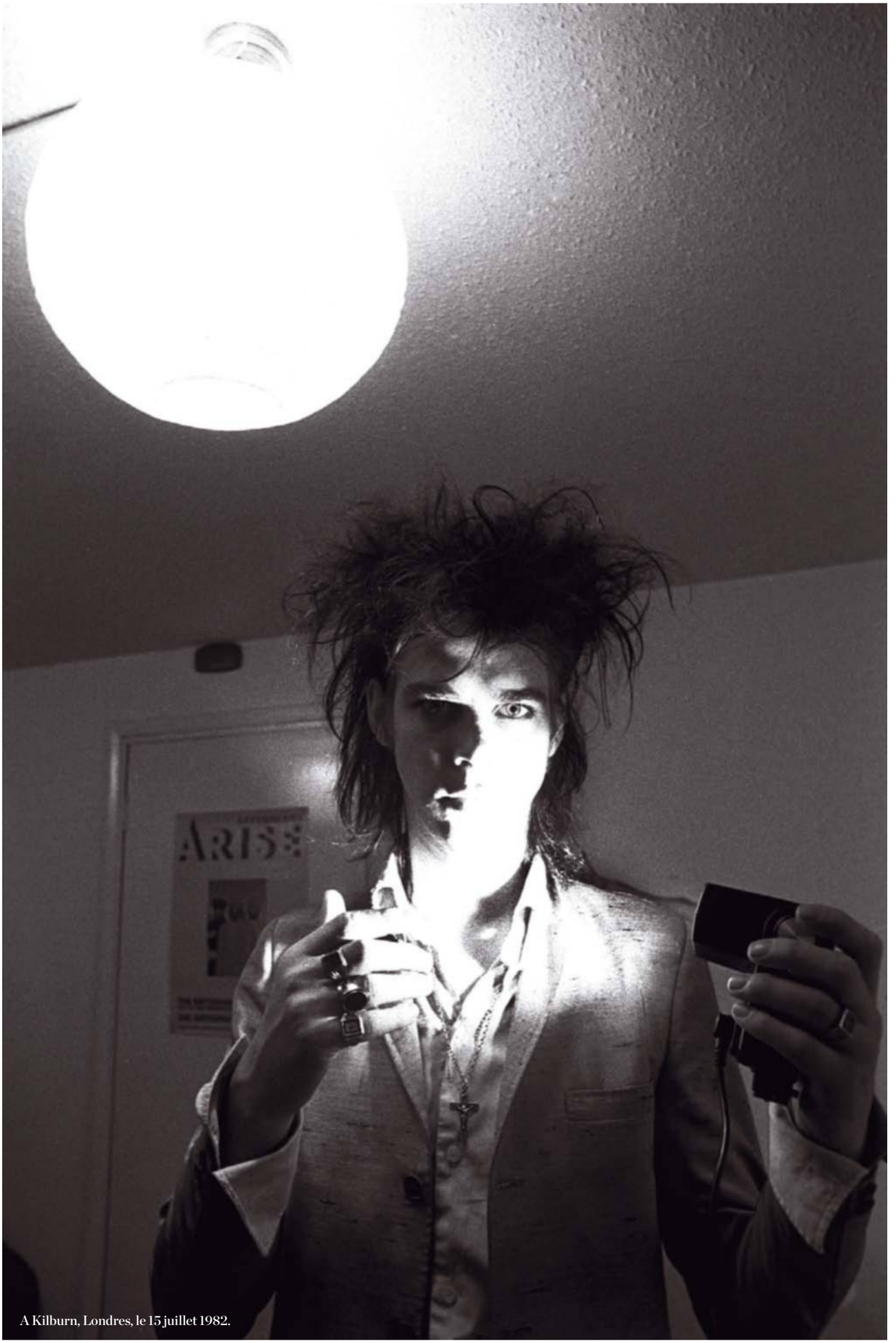
Les joies toutes relatives du pensionnat, associées au quotidien morne d'une banlieue sans âme, tels sont les éléments constitutifs d'une jeunesse australienne marquée au sceau de l'insoumission. On n'est pas toujours sérieux quand on a 13 ans, et bien qu'ayant grandi à la campagne, dans un climat de religiosité exacerbé, Nick Cave s'est très vite fait remarquer par son comportement inapproprié. En 1970, rétif à toute forme d'autorité, déjà porté sur la boisson et après avoir trempé dans une sombre histoire d'agression sexuelle, Nicholas Edward Cave est renvoyé de son collège, au grand désespoir de ses parents – Colin, professeur de littérature, et Dawn, bibliothécaire –, qui l'inscrivent à la Caulfield Grammar School. De la liberté dont il jouissait jusqu'alors à Wangaratta, petite bourgade rurale de l'Etat de Victoria, à la discipline quasi carcérale de cette institution privée de Melbourne, le choc est brutal, et le jeune Nick, en proie de surcroît à l'hostilité de ses camarades d'infortune, s'enferme dans sa passion pour l'art, la littérature et la musique.
Les choses vont toutefois s'arranger l'année suivante, quand Colin et Dawn Cave s'installent à Murrumbeena, à la périphérie de Melbourne. Redevenu simple demi-pensionnaire, Nick fait alors la connaissance d'autres petites frappes de son acabit, parmi lesquelles Mick Harvey, Phill Calvert ou Tracy Pew, avec qui il partage un fort penchant pour la vodka et le glam rock de T. Rex ou David Bowie.

Rebelles sans cause

Ensemble, ils créent un groupe qu'ils baptisent The Boys Next Door, mais dont les principales caractéristiques sont l'incompétence et le manque de sérieux. *"J'ai commencé à jouer de la guitare quand je les ai rejoints sur scène"*, se souviendra plus tard Mick Harvey. Quant à Nick Cave, ancien membre de la manécanterie de la cathédrale de Wangaratta, *"il ne savait pas vraiment chanter à l'époque. Il avait simplement le plus gros ego"*. Nonobstant, le groupe s'aguerrit en même temps qu'il s'imprègne des albums des Stooges, du MC5 ou des New York Dolls, piochés dans la vaste discothèque d'un ami de Pew. Depuis 1976, Nick Cave étudie la peinture au Caulfield Institute of Technology, mais sa conception très personnelle de l'art pictural se heurte à l'incompréhension, voire à l'hostilité de ses professeurs, qui finissent par le renvoyer. Englué dans la rancœur, l'ennui et le mal-être, Cave ne trouve de réelles échappatoires que dans l'alcool, la drogue et la musique des Ramones, des Damned ou des Sex Pistols, dont le propos, empreint de rage et de nihilisme, fait largement écho à sa propre frustration.
En août 1977, à l'instar de The Saints, groupe pionnier de Brisbane, The Boys Next Door décident de se produire sous l'étiquette punk. Un premier concert, organisé dans une salle paroissiale gérée par le père de Mick Harvey, tourne rapidement à la confusion, scellant d'emblée la réputation du groupe. Au programme, picole et défonce, déferlante de décibels informes, crachats, injures, bagarres avec des skinheads, intervention de la police... La carrière de The Boys Next Door est lancée. Dès leur deuxième concert, ils font la connaissance d'un certain Rowland S. Howard, guitariste de son état, qui leur présente une jeune fille nommée Anita Lane. Entre cette rousse diaphane et Nick Cave, le coup de foudre est immédiat, la passion, torride et féconde – ils vivront en couple jusqu'en 1983 et collaboreront jusque dans les années 1990. Howard, quant à lui, intègre officiellement les Boys Next Door en janvier 1979, lors de l'enregistrement décousu de l'album *Door, Door,* sorti en avril 1979.

How to make it in London...

Pendant cette période, le groupe n'a pas cessé de tourner, se forgeant une assise technique et un répertoire à la hauteur de performances tout à la fois incendiaires et chaotiques. En froid avec Mushroom, leur maison de disques, Cave et ✣✣✣



A Kilburn, Londres, le 15 juillet 1982.

© David Corio/Redferns/Getty Images

The Boys Next Door en 1978 en Australie avec, de gauche à droite : Rowland S. Howard, Mick Harvey, Nick Cave, Tracy Pew et Phill Calvert.

✣✣✣ consorts se rapprochent de Missing Link, un petit label piloté par Tony Cohen, qui devient leur manager. Cohen comprend que l'avenir de The Boys Next Door se situe au-delà des océans, en Angleterre plutôt qu'en Australie, où les patrons de salle commencent à se lasser des frasques alcoolisées et de l'odeur de soufre qui entourent la moindre de leurs prestations. A chaque membre du groupe, il n'alloue désormais plus que cinq dollars par concert, économisant le reste pour payer les billets d'avion. A la fin du mois de février 1980, Nick Cave, Mick Harvey, Phill Calvert, Tracy Pew et Rowland S. Howard s'envolent pour Londres. Entre-temps, ils ont changé d'identité. Fervent lecteur de Dostoïevski, Nick Cave s'est inspiré d'un passage de *Crime et Châtiment* dans lequel Katerina Ivanovna Marmeladova offre un dîner funéraire pour commémorer la mémoire de son défunt mari. Désormais, le groupe s'appelle The Birthday Party.

A Londres, les débuts de The Birthday Party sont pour le moins tâtonnants. Sans le moindre sou en poche et ne vivant que d'expédients, les musiciens prennent leurs quartiers dans une baraque délabrée, puis dans un squat sans eau ni électricité de Maida Vale. En porte-à-faux avec la scène locale, dont ils ne comprennent ni les us, ni les coutumes, ni les mutations, ils doivent attendre le 29 juin pour donner leur premier concert. La semaine suivante, alors qu'ils assurent la première partie de DAF, ils sont repérés par Ivo Watts-Russell, directeur de 4AD, qui leur offre un contrat de distribution. Un premier single, *The Friend Catcher,* sort en octobre, suivi de quelques dates confidentielles et de l'album *The Birthday Party* en novembre 1980, encore signé The Boys Next Door, et qui sera définitivement crédité à The Birthday Party lors de la réédition de 1982. En novembre, lorsqu'ils rentrent à Melbourne, le bilan est famélique, mais Nick Cave et ses potes sont fin prêts pour l'enregistrement de *Prayers on Fire,* chef-d'œuvre de blues postapocalyptique.

A Londres, les débuts de The Birthday Party sont pour le moins tâtonnants. Sans le moindre sou en poche et ne vivant que d'expédients, les musiciens prennent leurs quartiers dans un squat sans eau ni électricité de Maida Vale.

© GAB Archive/Redferns/Getty Images

Sensations fortes
Quatre mois plus tard, pour accompagner la sortie de l'album, c'est un tout autre groupe qui débute le 11 mars 1981 une série de concerts londoniens, fort d'un répertoire structuré et d'une démarche jusqu'au-boutiste symbolisée par le jeu de scène outrancier de Nick Cave, qui n'hésite pas à s'en prendre physiquement au public. Couvés par John Peel, qui leur ouvre en grand les portes de son émission de radio, The Birthday Party embarque pour l'Amérique en septembre 1981. A New York, Nick Cave fait d'entrée scandale en étranglant une spectatrice avec le fil de son micro. La tournée se poursuit dans un désordre indescriptible, d'annulations de dates en automutilations et autres pugilats sanglants. A Chicago, elle se conclut par un gig particulièrement mémorable du point de vue de Mick Harvey : *"C'était vraiment sauvage. Les gens lançaient des trucs sur la scène, alors on leur a dit de nous lancer de l'argent, puis de la drogue, ce qu'ils ont fait."*
A ce stade, la renommée de The Birthday Party n'est plus à faire, et le groupe remplit dorénavant les salles, tant en Australie qu'aux Etats-Unis ou en Europe, où ses débordements comblent une assistance en quête de sensations toujours plus fortes. Mais ce succès ne satisfait pas les musiciens, mal à l'aise vis-à-vis des attentes du public et des médias. Par ailleurs, des dissensions se font jour au sein même du combo, mises en exergue lors des séances d'enregistrement de *Junkyard* (dernier album qui sortira en juillet 1982) qui débutent à Melbourne en décembre 1981.
C'est d'abord Phill Calvert, dont la personnalité et le jeu de batterie sont jugés trop policés, qui fait les frais d'un rejet des quatre autres. Graduellement remplacé par Mick Harvey, il est définitivement congédié en août 1982. Multi-instrumentiste surdoué, Harvey prend d'ailleurs de plus en plus de place dans le processus créatif, au détriment d'un Rowland S. Howard réduit à la portion congrue. D'une manière générale, l'abus d'alcool et d'héroïne ronge The Birthday Party, et en premier lieu Tracy Pew. Incarcéré en janvier 1982 pour conduite en état d'ivresse, il est entre autres suppléé par Barry Adamson, ex-bassiste de Magazine, avant de faire son retour en mai de la même année, pas calmé le moins du monde.
Désormais basé à Berlin, le groupe s'épuise en tournées incessantes et excès afférents, tandis qu'une tension de plus en plus palpable s'installe entre Cave et Howard. Mais à ce jeu de massacre, c'est Mick Harvey qui le premier jette l'éponge, provoquant *de facto* la dissolution du groupe en août 1983. A la croisée des chemins, Nick Cave fait alors appel à Mick Harvey, Barry Adamson et Blixa Bargeld, ci-devant guitariste d'Einstürzende Neubauten, un groupe allemand dont il apprécie le son lourd et iconoclaste. Les quatre hommes entrent en studio le 20 septembre 1983, posant les bases d'une longue et fructueuse collaboration. Les mauvaises graines sont en germe, la floraison n'est désormais plus qu'une question de temps. ✣

The Boys Next Door
Door, Door
Mushroom, 1979

Le jeune label qui sort le premier album de ce groupe de Melbourne à la fin des années 1970 s'appelle Mushroom – et le champignon est parfois atomique. En un postpunk raide, cassant, tendu et ardent, des jeunes hommes émaciés tentent désespérément de s'évader de troubles influences anglaises (Costello) ou surtout américaines (Devo, Pere Ubu). Si la personnalité d'un groupe qui accueille déjà Rowland S. Howard ou Mick Harvey est encore à l'état d'embryon, la voix de Nick Cave ose déjà de courageux exercices de crooner des cavernes à chauve-souris. **JD. B.**

The Birthday Party
The Birthday Party
Missing Link Records, 1980

Stagnant à Melbourne, The Boys Next Door imaginent que l'agitation postpunk d'Angleterre serait une terre d'accueil plus réceptive – surtout que le DJ de la BBC John Peel passe déjà le groupe à l'antenne. Nick Cave y embarque en 1980 son barnum noir et électrique, devenu The Birthday Party. Et dès son premier album, le son se radicalise en un rock anguleux, stressé, où le chant en spasmes de Nick Cave ricoche sur des riffs brisés, des mélodies en barbelés. **JD. B.**

The Birthday Party
Prayers on Fire
4AD, 1981

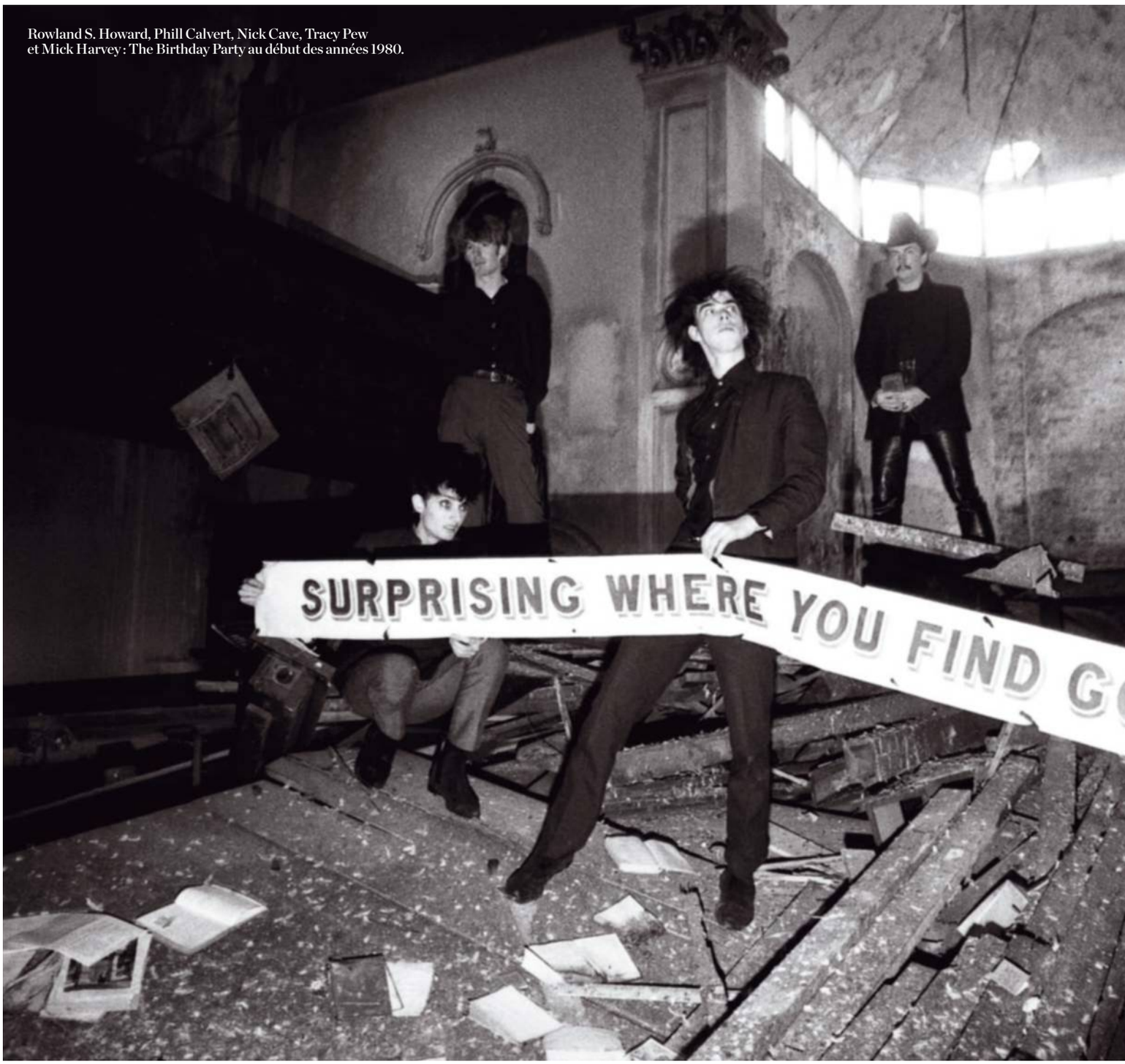
Après avoir signé Bauhaus, le label londonien 4AD recrute The Birthday Party et devient la place forte d'un rock qu'on n'appelle pas encore gothique, mais qui se révèle déjà riche en théâtralité et électricité dangereuse. Incantations de prêcheur épileptique, rock chaotique, mélodies massacrées : le groupe, exaspéré par sa vie londonienne et déformé par une vie d'excès, revient à Melbourne et remonte à la source du rock – puis pisse dedans. Depuis Captain Beefheart, on n'avait pas traité le blues avec une telle sauvagerie. Merveilleux. **JD. B.**

The Birthday Party
Junkyard
4AD, 1982

Toute la démesure, l'outrance, l'urgence et le chaos des concerts de ce groupe malade trouvent une juste traduction sur cet album qui allie la fulgurance de Coltrane à l'affolement des Stooges. Outrancier, grotesque jusque dans sa pochette, *Junkyard* est un album de la jungle, une bête en rut, un monstre qui bave, éructe et hurle avec obscénité – et c'est le rock'n'roll qui en fait les frais, dans une poubelle au fond d'un coupe-gorge. On y découvre le catéchisme des Bad Seeds à venir, chanté par une voix qui a vu le diable et l'a pris par la queue. Attention : des musiciens professionnels ont été endommagés lors de cet enregistrement. N'essayez pas ça à la maison. **JD. B.**

The Birthday boys

Portraits des trois musiciens qui furent de l'aventure des débuts aux côtés de Nick Cave et Mick Harvey. **Par Gilles Dupuy**



Rowland S. Howard, Phill Calvert, Nick Cave, Tracy Pew et Mick Harvey : The Birthday Party au début des années 1980.

© David Corio/Michael Ochs Archives/Getty Images

Phill Calvert

C'est sans doute le moins connu, le moins charismatique de tous les membres de The Birthday Party. Et pourtant, Phill Calvert est présent depuis le commencement de l'histoire, depuis les premières convulsions d'un groupe qui, alors baptisé Concrete Vulture, hésite encore sur la direction à prendre, entre prog et glam rock. C'est également lui qui véhicule les autres de concert en concert dans sa vieille camionnette Holden.
Peaufiné depuis l'âge de 4 ans, son jeu de batterie compense un temps les lacunes techniques de ses collègues, mais c'est justement cet académisme pointilleux, doublé d'une personnalité sans grandes aspérités, qui finit par le rendre suspect à leurs yeux. Viré sans ménagement en août 1982, il se recycle presque aussitôt comme batteur des Psychedelic Furs, mais n'aura jamais l'opportunité d'enregistrer la moindre mesure en leur compagnie. En 1985, de retour à Melbourne, il fonde Blue Ruin, un groupe de garage blues avec lequel il connaît un succès relatif, limité à la seule Australie, où il vit toujours aujourd'hui.

Rowland S. Howard

Il est des rencontres qui décident du cours d'une vie. Celle de Rowland Stuart Howard bascule le 17 août 1977, tandis qu'il assiste à un concert de The Boys Next Door. Soufflé par la prestation du groupe, il commence par chanter ses louanges dans la presse australienne, avant de le rejoindre en janvier 1979. Dans ses bagages, une ballade fiévreuse, *Shivers,* témoigne d'un don achevé pour l'écriture de chansons. Hélas pour lui, la montée en puissance de Mick Harvey, alliée au refus de Nick Cave de chanter d'autres paroles que les siennes, le réduit peu à peu au rôle de simple guitariste, nourrissant tension et frustration au sein de The Birthday Party, qui explose en août 1983.
Rendu à sa liberté, Rowland S. Howard promène sa figure blafarde de collaborations en groupes variés, joue notamment avec Lydia Lunch et Nikki Sudden, intègre un temps Crime and the City Solution, puis forme These Immortal Souls avec son frère Harry à la basse, Genevieve McGuckin aux claviers et Epic Soundtracks à la batterie.
En octobre 2009, *Pop Crimes,* son deuxième album solo, le montre au sommet de son inspiration, mais atteint d'une hépatite C, il ne survit que deux mois et demi à la sortie de ce coup de maître, dans l'attente fatale d'une transplantation du foie.

Tracy Pew

Un son lourd et métallique, un look de cowboy décadent, un mode de vie sur le fil du rasoir... Tant par ses talents de musicien que par l'extrémisme de son comportement, Tracy Pew a largement contribué à la réputation sulfureuse de The Birthday Party. Pourtant, derrière le personnage fantasque, enclin à tous les excès, se cachait un être complexe, un esthète épris de littérature et de philosophie, sans doute la personnalité la plus attachante du groupe.
Après avoir passé une partie de son enfance en Nouvelle-Zélande, Tracy Pew entre à la Caulfield Grammar School en 1972. Bien que proche de Nick Cave et Mick Harvey, c'est à contretemps qu'il intègre The Boys Next Door, après avoir longtemps dissimulé la parfaite maîtrise de son instrument. S'il ne participe qu'épisodiquement à l'écriture des morceaux, son jeu de basse charpente la musique du groupe ; mais c'est surtout par sa sauvagerie et son refus des concessions qu'il marque les esprits – ses frasques incessantes et sa consommation massive d'alcool et de stupéfiants lui vaudront de goûter le confort douteux des geôles australiennes entre février et mai 1982.
Au lendemain de la séparation du groupe, en août 1983, Tracy Pew s'inscrit à la fac de Melbourne, tourne brièvement avec les Saints, puis joue sur quelques morceaux de *Kicking Against the Pricks,* l'album de reprises de Nick Cave. Agé seulement de 28 ans, il meurt le 7 novembre 1986, terrassé par une hémorragie cérébrale liée à son lourd passé d'héroïnomane. ✥

Lire le portrait de Mick Harvey p. 38.

Le ciel au-dessus de Berlin

En s'installant à Berlin en 1982, Nick Cave découvre un terrain de jeu idéal mais miné par la drogue. Une période intense marquée par un nouveau groupe, The Bad Seeds, et une créativité débridée.
Par Jérôme Provençal

En 1982, miné par les dissensions internes (en particulier entre Nick Cave et Rowland S. Howard) et l'abus de drogues et d'alcool, The Birthday Party est en voie de décomposition avancée. Le nom du groupe paraît alors se teinter d'une noire ironie : loin d'être joyeuse et festive, l'atmosphère est de plus en plus délétère, voire mortifère, la sévère déception causée par Londres et la scène musicale anglaise – à l'exception notable de The Fall et de son atrabilaire leader Mark E. Smith – n'arrangeant pas les choses. Un peu après *Junkyard,* album de The Birthday Party sorti le 10 mai 1982, Nick Cave et ses comparses décident d'émigrer vers Berlin-Ouest, histoire de changer d'air et de tenter de réanimer le groupe en le plaçant dans un nouvel environnement, a priori plus clément.

C'est à Berlin, dans les mythiques studios Hansa, situés tout près du Mur et encore frissonnants d'avoir accueilli Iggy Pop et David Bowie quelques années auparavant, que sont mis en boîte les deux derniers disques de The Birthday Party (les maxis *Mutiny!* et *The Bad Seed*), le groupe signant son inexorable arrêt de mort en 1983. C'est également à Berlin que le groupe né sur les cendres de The Birthday Party va prendre forme et se déployer.

Après plusieurs mois de flottement, entre l'automne 1983 et le printemps 1984, durant lesquels il se produit avec des membres variables et sous des identités changeantes (tantôt Nick Cave – Man or Myth?, tantôt Nick Cave & the Cavemen), ce nouveau groupe se voit officiellement baptisé Nick Cave & the Bad Seeds – ce nom ayant été utilisé pour la première fois publiquement lors d'un concert à Amsterdam le 21 avril 1984 – et, sur son fulgurant premier album (*From Her to Eternity,* paru en mai 1984), se présente, autour d'un Nick Cave plus que jamais en position centrale, dans la formation suivante : Barry Adamson, Mick Harvey (tous deux alternant basse et batterie), Hugo Race et Blixa Bargeld (se partageant le rôle de guitariste).

Des rencontres décisives

La décision de s'installer à Berlin s'était précisément imposée suite à la rencontre en juin 1982, dans le cadre d'une tournée de The Birthday Party en Hollande, avec deux ambassadeurs majeurs du sérail berlinois : Die Haut, formation adepte d'un postpunk à fleur de peau, et Einstürzende Neubauten, l'un des fers de lance de la musique industrielle. Electrisé en particulier par la musique des Neubauten, Nick Cave est aussi très impressionné par le charisme de leur chanteur-leader, Blixa Bargeld, que lui présente Gudrun Gut, autre figure essentielle de la scène berlinoise (active dans plusieurs groupes, dont Malaria! et Liaisons Dangereuses), rencontrée un peu auparavant. Entre les deux hommes, une profonde entente, à la fois artistique et humaine, va naître et se développer sur la durée.

En parallèle des opérations de construction/destruction effectuées avec Einstürzende Neubauten, Bargeld va devenir le guitariste des Bad Seeds et en constituer l'un des piliers pendant vingt ans (il quittera le groupe en 2003, sans se brouiller pour autant avec Cave).

De même, des liens d'étroite connivence vont se nouer entre l'Australien et deux membres de Die Haut : le bassiste (allemand) Christoph Dreher et le batteur (suisse) Thomas Wydler. Egalement photographe-vidéaste, le premier va contribuer épisodiquement à l'esthétique des Bad Seeds (signant notamment vidéos et photos de pochette pour *Your Funeral... My Trial*) et participer fugacement à la musique, tandis que le deuxième, arrivé dans le groupe en 1985 (sa première apparition sur disque a lieu avec *Your Funeral... My Trial*), ne l'a plus quitté depuis. En outre, le premier disque post-Birthday Party enregistré par Nick Cave à Berlin est un disque de Die Haut, en l'occurrence l'album *Burnin' the Ice* (1983), sur lequel il interprète les parties vocales de quatre morceaux.

Enfin, sur le plan extra-musical, Christoph Dreher et Thomas Wydler apportent une aide très concrète au songwriter déraciné en l'accueillant dans leurs logements berlinois respectifs. Situé dans la Dresdener Strasse, en plein cœur de Kreuzberg, l'appartement de Dreher – lieu de convergence d'une faune souvent sous influence – s'avère le principal point d'ancrage (ou d'échouage...) d'un Nick Cave qui n'aura jamais son propre logement durant cette période berlinoise et passera ainsi d'un toit à l'autre.

Berlin, île magnétique

Si le déménagement de Londres à Berlin n'a rien changé à la destinée de The Birthday Party, il a en revanche une profonde incidence sur Nick Cave, qui se fixe (dans tous les sens du terme...) à Berlin jusqu'en 1988 et vit là des années qui comptent parmi les plus intenses et créatives de son existence. *"J'ai quitté Londres pour Berlin parce que je ne supportais plus la ville. C'est la seule raison. Et pourquoi Berlin ? Parce que c'est la seule ville européenne où l'on peut* ✣✣✣

Dans sa chambre à Berlin, en août 1985.

© Bleddyn Butcher/Rex/Dalle

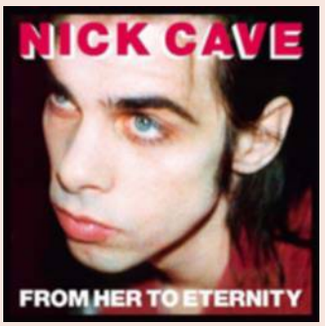
Barry Adamson, Mick Harvey et Blixa Bargeld dans les studios Hansa de Berlin en 1984.

❖❖❖ *sérieusement envisager de vivre. Où aurais-je pu aller ? Paris ?"*, se remémorait l'Australien en exil, avec son abrupte franchise coutumière, dans un entretien accordé aux *Inrockuptibles* en 1988 (voir p. 33).
Suite à l'édification du Mur en 1961, Berlin-Ouest s'est affirmée petit à petit comme une salutaire anomalie au sein d'une Europe plongée dans la grisaille de la Guerre froide. Durant les années 1970 et 1980, la capitale allemande fait figure d'île magnétique sur laquelle règne un air doucement libertaire, attirant irrésistiblement à elle nombre de jeunes, plus ou moins artistes, séduits par son aura alternative et sa qualité de vie superlative. Les hivers y sont certes rigoureux, mais les appartements sont grands et les loyers petits (parfois même inexistants, squats et autres campements communautaires poussant alors comme des champignons), les rues très larges et les nuits très longues – bars et clubs fonctionnant sans restriction horaire... Quant aux drogues, elles circulent en abondance, à commencer par l'héroïne et les amphétamines, substances dont un jeune homme taquinant la muse et jouant avec le feu peut facilement se laisser aller à user et abuser...

> "Je n'ai presque aucun souvenir de mon passage à Berlin. Il semblerait que j'aie grillé quelques fusibles, et je pense pouvoir en imputer la cause à la qualité du speed berlinois." **Nick Cave**

De fait, Nick Cave consomme ces diverses substances sans aucune modération. Dans un entretien paru en 2013 dans le mensuel musical allemand *Spex,* il fait d'ailleurs cet aveu révélateur (et sans doute un brin provocateur) : *"Je n'ai presque aucun souvenir de mon passage à Berlin. Il semblerait que j'aie grillé quelques fusibles, et je pense pouvoir en imputer la cause à la qualité du speed berlinois."*[1]
Il s'approvisionne souvent à la Rauch Haus (qu'il surnomme *"rat house"*), un repaire de punks purs et durs, implanté dans la zone la plus contestataire du Kreuzberg de l'époque. A côté de cela, il fréquente assidûment le Risiko, bar situé sur la Yorckstrasse, à la frontière entre Kreuzberg et Schöneberg. Réputé fonctionner 24 heures/24, à l'instar de plusieurs bars du voisinage, le Risiko – dans lequel, pour ne rien gâcher, Blixa Bargeld officie de temps en temps comme barman – est un point cardinal de la vie nocturne berlinoise de ces années-là. Attirant un public pas toujours animé d'intentions

© Jutta Henglein



From Her to Eternity 1984

A peine sorti de la tornade punk (The Boys Next Door, The Birthday Party, The Cavemen), Nick Cave ouvre son premier album par une reprise de Leonard Cohen. Question de lucidité : pourquoi être punk quand on peut être Cohen ? Nick Cave aspire à l'élévation, mais il trouve encore l'inspiration chez les maîtres à libre-penser de la new-wave comme Captain Beefheart. Alors peu porté sur le songwriting, Nick Cave joue un blues industriel hautement perturbé, en pleine crise d'épilepsie. Déjà obsédé par les thèmes bibliques, il est un prêcheur en camisole de force. La contention de l'emphase crée une musique de furie froide sur un album schizophrénique, entre grand calme inquiétant et convulsions rétrospectivement un peu inoffensives. Sur l'édition CD de l'album, on trouve la version de *From Her to Eternity* que Nick jouait dans *Les Ailes du désir* de Wim Wenders. Remerciements éternels au prof de français qui, à l'époque, avait traîné sa classe à une projection du film. **S. D.**

The Firstborn Is Dead 1985

Disque initiatique. Les notes de pochette, qui présentent chaque chanson à la façon des anciens disques de blues, montrent un Nick Cave immergé jusqu'au cou dans le bouillon de culture fondateur de l'Amérique – les récits d'Evangile, la naissance d'Elvis et la mort de son frère jumeau, le blues dont Nick reprend quelques thèmes. Pour aller de Berlin à Tupelo, il a traversé des champs de cailloux où travaillaient des forçats (ceux qui, dans la chanson *Knockin' on Joe,* se brisent les membres pour échapper au labeur). Comme dans la musique indus, le martèlement des outils donne la cadence. On connaît la part de théâtralisation dans cet univers délimité par *La Nuit du chasseur* et *Le Jour du Seigneur,* mais on voit que le rideau est en lambeaux et que les planches sont celles, moulues, du perron d'une bicoque hantée du Mississippi. *The Firstborn Is Dead* est un vrai grand album de gospel-blues expérimental qui flanque les pétoches. Son meilleur disque de blues. **S. D.**

Kicking Against the Pricks 1986

Disque hommage. Parce qu'il lui doit beaucoup, Nick Cave a des comptes à régler avec la musique américaine. *Kicking Against the Pricks* est un album de reprises. Album à risques. Comment oser jouer *All Tomorrow's Parties* sans Nico ? Comment passer de la musique de jeunes (punk, indus, new-wave) à la musique qui ne vieillit pas (Roy Orbison, Johnny Cash, Leadbelly, tous trois repris sur l'indispensable maxi *The Singer* qui accompagne l'album) ? Nick Cave pense aux fondations, mais il soigne aussi les finitions. Tour de force : *Kicking Against the Pricks* ne sonne jamais comme un album de reprises. Comme un chapelet aux grains usés par les doigts du fervent, cette musique devient celle de Nick Cave. Il impose sa griffe et fait mieux que s'affranchir des mythes de la musique américaine : il entre dedans. **S. D.**

pacifiques, l'établissement porte bien son nom ("risque", en VF) : l'on peut non seulement y boire de l'alcool à toute heure, mais également s'y droguer ou y jouer au poker (Nick Cave ne s'en prive pas, gagnant ainsi de quoi financer ses doses). Parmi ses autres lieux de prédilection figurent le Ex'n'Pop, bar et salle de concert, et le Dschungel, club légendaire (sorte d'équivalent du Studio 54 de New York) que David Bowie et Iggy Pop eux aussi fréquentèrent.
Sur le plan sentimental, tout en maintenant une relation à distance avec Anita Lane (assez vite repartie en Australie), notre homme s'autorise quelques aventures, la plus durable (environ deux ans) avec une certaine Elisabeth Recker, jeune (et belle) femme à la vie bien rangée qui finira par se lasser de ses excès...

Un terreau idéal

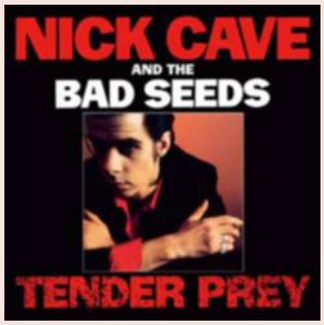
Ce que Londres n'a pas pu (ou su, ou voulu) donner à Nick Cave, Berlin le lui a ainsi offert sans compter, pour le meilleur et pour le pire, exacerbant ses pulsions autodestructrices tout en dopant au maximum ses facultés créatrices. Marquée par les excès en tout genre (et plusieurs overdoses), cette période se révèle aussi incroyablement fertile du point de vue artistique : entre 1984 et 1988 sortent non seulement les cinq premiers albums enregistrés avec les Bad Seeds, pierres fondatrices de la discographie du groupe, mais également le film *Ghosts... of the Civil Dead* (1988), dont Nick Cave a cosigné le scénario et la musique, et, *last but not least,* son premier roman *Et l'âne vit l'ange* (paru en 1988, traduit en français en 1989), à l'écriture duquel il travaille avec acharnement pendant environ cinq ans.
Ainsi que le note très justement Théo Lessour dans son passionnant *Berlin Sampler*[2] : *"La souffrance et l'obsession, les deux grandes thématiques de Cave, sont les produits directs de son style de vie. A moins que sa vie ne soit guidée par elles. La très chaotique, très libre, très insulaire et très dépressive Berlin est donc un cadre parfait pour la musique de Cave, totalement déconnectée du monde."* Par ce qu'elle est et par ce qu'elle symbolise, par son riche passé (l'héritage de Kurt Weill et du cabaret) autant que par son présent effervescent (la Neue Deutsche Welle – la new-wave allemande – et le postpunk local), Berlin va infuser en profondeur l'imaginaire de Nick Cave et offre aux Bad Seeds un terreau idéal pour germer.
L'empreinte de la ville sur le groupe se décèle déjà très nettement dans les sillons de *From Her to Eternity,* en particulier dans le son cisaillant des guitares, bien que cet album ait été enregistré à Londres – dans des conditions très chaotiques, à en croire le témoignage de Flood (principal ingénieur du son de tous les albums des années 1980), cité dans un article récemment paru sur le site The Quietus[3]. Des albums suivants, tous conçus en totalité ou partie aux studios Hansa, *Your Funeral... My Trial,* splendide collection de ballades en suspension, est peut-être celui qui restitue le mieux à la fois l'atmosphère du Berlin d'alors et l'état intérieur de Nick Cave.

Une nouvelle aube

Si, avec la sortie de *Your Funeral... My Trial* et de l'excellent album de reprises *Kicking Against the Pricks,* 1986 se révèle un grand cru, 1987 est une année de pause musicale (aucun album et seulement quelques dates de concert), mais reste tout de même très marquante grâce aux *Ailes du désir*. Tourné cette année-là, le ❖❖❖

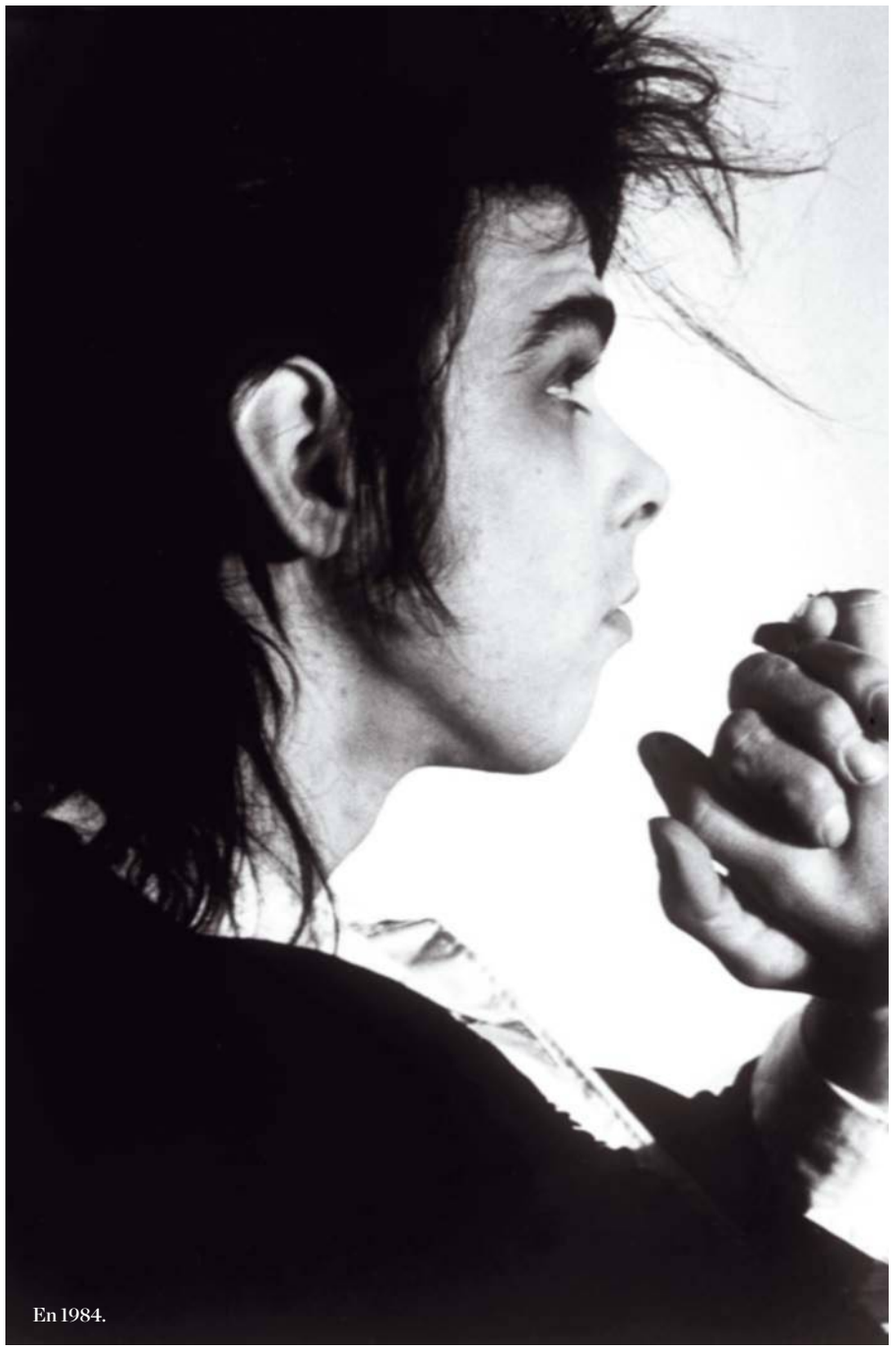
Your Funeral... My Trial 1986

On l'avait laissé au saloon, on le retrouve au cabaret, toisant son public depuis un tabouret de bar qui tangue. Nick Cave est l'emblème du no man's land berlinois, le vrai héros des *Ailes du désir*. Avec *The Carny,* thème majeur du film de Wenders qui rappelle aussi *Freaks* de Tod Browning, Nick révèle sa vraie nature : celle d'un dompteur d'émotions fortes, d'un Monsieur Loyal qui aime les bêtes sauvages et les funambules, mais pas les clowns. Les caresses de Nick Cave ressemblent encore à des claques. Fébriles et incisifs, les Bad Seeds jugulent la tension. Meilleur groupe de ballades violentes depuis le Velvet. **S. D.**



Tender Prey 1988

Ici, pas de reprise, mais un morceau phare, *City of Refuge,* très librement inspiré par *I'm Gonna Run to the City of Refuge,* titre enregistré soixante ans plus tôt par un génie certifié : le bluesman Blind Willie Johnson (dont l'écoute des œuvres complètes est très fermement recommandée). Toujours écartelé entre l'énergie punk et la sagesse des folk singers, Nick Cave s'épanouit et développe une syntaxe musicale à la fois cohérente et très élastique. Joué en roue libre, *Tender Prey* est un impressionnant numéro d'équilibriste, où l'on entend le plaisir que cet homme prend à chanter, à composer des mélodies qui, chez d'autres – moins mal lunés, moins tordus, moins mauvaises graines –, seraient devenues des tubes de pop loukoum *(Slowly Goes the Night).* Un crooner sommeille en lui, dans les bras de la bête. En 1988, auriez-vous laissé votre petite sœur sortir avec Nick Cave ? **S. D.**


En 1984.

© Ruth Hughston

✣✣✣ film de Wim Wenders témoigne en effet avec éclat de l'intensité de la liaison entre Berlin et les Bad Seeds, dont la musique – captée live dans le film – paraît totalement au diapason de la ville, à la fois énergique et fantomatique. Arrêté à Londres en janvier 1988 avec près d'un gramme d'héroïne sur lui, le chanteur doit s'engager à suivre une cure de désintoxication en Angleterre afin d'échapper à la prison. Il quitte Berlin au printemps pour repartir s'installer temporairement à Londres avec Anita Lane (venue le rejoindre) et suit la cure durant l'été : c'est un homme changé qui va sortir de la clinique. Paru en septembre, *Tender Prey* scelle ainsi une double rupture pour Nick Cave : avec Berlin et avec la drogue. S'ouvrant avec *The Mercy Seat,* l'un des sommets du groupe, l'album se termine avec une ballade enjouée (dans une veine proche des Pogues) dont le titre paraît rétrospectivement prophétique : *New Morning*. Oui, c'est bien une nouvelle aube qui se lève pour Nick Cave (bientôt, ce sera le départ pour le Brésil) mais aussi pour Berlin, où le Mur est sur le point de s'effondrer, sonnant avec fracas la fin des années 1980. ✣

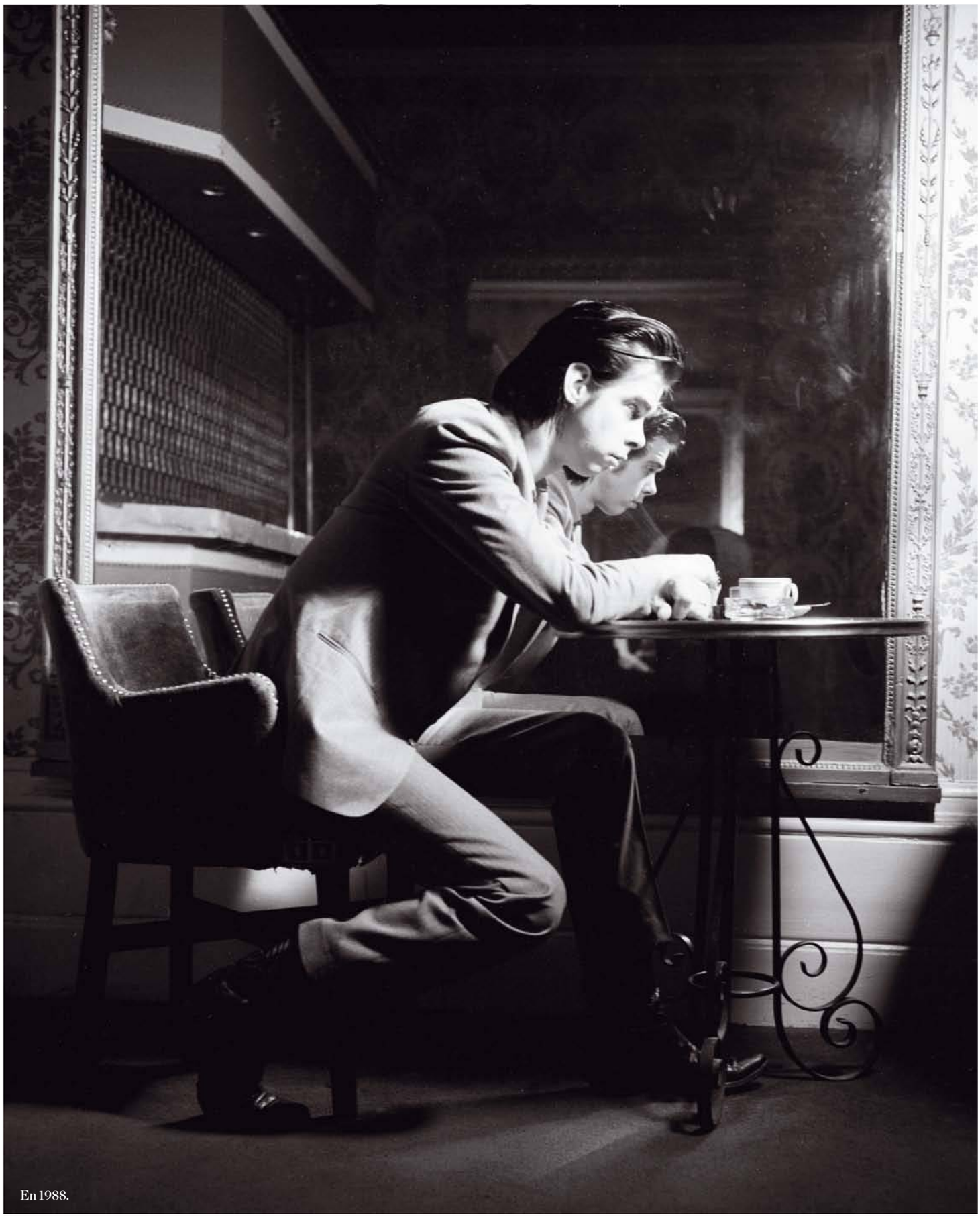
1. *Spex n° 343,* mars 2013.
2. *Berlin Sampler* (Ollendorff & Desseins, 2009).
3. *"If This Is Heaven I'm Bailing Out: The Death of the Birthday Party"*, article consultable à cette adresse : http://bit.ly/1wAMipu

A lire : *Bad Seed, the biography of Nick Cave* de Ian Johnston (Abacus, 1996, en anglais).

Enfant terrible

En 1988, un Nick Cave en grande forme prônait une langue européenne unique et revendiquait sa nationalité australienne contre le “cauchemar” d’être anglais. Plus sérieusement, il évoquait aussi son goût pour la Bible, pour les mots et son fétichisme.
Entretien Christian Fevret & Renaud Monfourny

Depuis tes débuts, tu sembles incarner le pur rock’n’roll.
J’aurais donc une façon de vivre “pur rock’n’roll” ? Le sexe, la drogue, tout ce genre de trucs ? Ce que certains appellent “l’image du rock’n’roll pur” ? Je ne crois pas que ça existe. Mon sentiment vis-à-vis de la musique est très éloigné du rock et de ce qui y est associé : *rock’n’roll way of life,* décadence, *free sex*... tous ces trucs modernes. Mon personnage et ma façon de vivre sont définitivement très éloignés de ces clichés, compris ?
***Kicking Against the Pricks,* ton avant-dernier album, était une sorte d’hommage à quelques pionniers du rock...**
Je ne sais pas si les chansons de cet album sont des chansons de rock... La plupart sont des chansons de crooner faciles, comme celles de Tom Jones. Je n’ai jamais pensé ce disque en termes d’hommage aux racines, c’est supposé être une initiation aux chansons que je trouve bonnes, ou à celles que j’aime mais dont je n’ai jamais entendu d’enregistrement satisfaisant, comme *Hey Joe*. Je voulais aussi montrer aux gens la façon dont je conçois la musique, une musique d’aujourd’hui qui ne soit pas calquée sur ce que font les groupes actuels. Ma musique s’est développée à partir d’une connaissance et d’une compréhension de l’histoire de la musique, sans préjugés.
Je veux prouver, en particulier à ceux qui achètent mes disques, qu’il ne faut pas avoir d’a priori envers un type qui draine un public d’anciens comme Tom Jones, alors que c’est l’un des meilleurs chanteurs...
Quand as-tu commencé à t’intéresser à ces racines ?
Je m’y suis toujours intéressé. Je n’ai pas connu ces chansons à l’époque de leur enregistrement, la plupart sont antérieures à ma naissance. Chaque année, je découvre de nouveaux aspects de ces artistes. J’ai toujours éprouvé un intérêt pour la musique qui nous éloigne des choses actuelles.
Sur ton premier album, tu avais repris *Avalanche* de Leonard Cohen. Est-ce un hommage à l’homme autant qu’à l’artiste ?
Il est évident que dans le cas de Leonard Cohen je respecte l’homme. Mais il y a des gens dont je ne sais rien sur le plan humain. Je n’ai aucune idée du genre de types qu’étaient les membres du Golden Gate Quartet. Ils ont enregistré *Jesus Met the Woman at the Well* dans les années 1930, ils étaient noirs, c’est tout ce que je sais d’eux ! Je respecte Bob Dylan, l’être humain... Il n’y a pas beaucoup de gens, dans le monde du rock, qui le respectent. Le rock a amené beaucoup de mauvaises gens !
Il y a déjà dix-huit mois qu’est sorti ton dernier album, *Your Funeral... My Trial.*
J’ai passé pas mal de temps à écrire mon roman *(*Et l’âne vit l’ange, *publié en 1989 – ndlr),* j’ai joué dans un film en Australie *(*Ghosts... of the Civil Dead *en 1988 – ndlr)*, j’ai préparé ce nouvel album en studio... Je suis allé en Australie durant trois mois – ce fut vraiment une perte de temps.
Tu ne supportes plus l’Australie ?
Ça va. C’était un mauvais moment de ma vie... Depuis huit ans que je n’y vis plus, j’y retourne régulièrement. Il y a toujours une raison pour y retourner, quelqu’un pour me payer le voyage... J’aime y retourner pour éviter l’hiver en Europe : je déteste vraiment l’hiver et je trouve toujours une excuse pour l’éviter, faire un film, par exemple... Je connaissais le réalisateur depuis longtemps, un Australien nommé John Hillcoat, qui m’avait demandé d’écrire un scénario. Le film *(*Ghosts... of the Civil Dead – *ndlr)* a pas mal changé par rapport à ce que j’avais écrit. Je joue dedans un quart d’heure, un prisonnier, un psychopathe.
Tu avais déjà participé aux *Ailes du désir* de Wim Wenders en 1987.
Oui, il a intégré au film un bout de concert filmé. En fait, je l’ai rencontré parce qu’il voulait discuter avec moi du film. Mais il est difficile d’accès, je crois qu’il est surtout très timide. Avant qu’il ne me propose de participer, on a dîné ensemble, on pensait qu’on allait discuter à bâtons rompus alors qu’on s’est assis, on a mangé et on s’est surtout soûlés, puis on est rentrés un peu tristes ! Je ne sais pas pourquoi, j’étais moi-même très nerveux. Depuis, nous sommes devenus amis. Wim venait souvent nous voir en studio lors de l’enregistrement des trois derniers albums. C’était sans caméra, juste pour nous voir – il respecte trop les gens pour les déranger. Pour le film, il devait penser que nous avions une idée précise de ce que nous voulions faire, alors qu’en fait nous sommes juste montés sur scène et nous avons joué !
Pourquoi es-tu allé vivre à Berlin ?
J’ai quitté Londres pour Berlin parce que je ne supportais plus la ville. C’est la seule raison.
Et pourquoi Berlin ? Parce que c’est la seule ville européenne où l’on peut sérieusement envisager de vivre. Où aurais-je pu aller ? A Paris ? *(moue dédaigneuse)*
As-tu été attiré par l’atmosphère particulière de Berlin ?
Absolument pas. Que de problèmes pour aller dans ce pays ! Je ne suis jamais allé à Berlin-Est... Je n’aime pas voyager. Si je le fais, c’est contraint par mes occupations. Je ne vais jamais en vacances, jamais.
Pourquoi as-tu quitté l’Australie avec ton groupe The Birthday Party ?
Je suis parti parce que je ne pouvais plus vivre dans ce pays. C’est toujours une raison négative qui me fait agir, rarement une raison positive. Nous ne sommes pas allés à Londres parce que nous en avions le désir, mais parce que l’Australie était devenue insupportable.
Parce qu’il y a trop d’étés là-bas ?
Pas de plaisanteries à propos de l’Australie. Tu oses faire des blagues sur mon pays ? Fais attention... Il n’y a jamais trop de soleil, jamais. Non, notre seule perspective dans la vie était de faire un groupe de rock. J’avais totalement échoué dans mes études – je suis un échec absolu dans ma vie. La seule chose qui m’intéressait, c’était d’être chanteur dans un groupe. C’est toujours le cas aujourd’hui. ✣✣✣



En 1988.

© John Stoddart/Getty Images

✣✣✣ Viré de l'école, être chanteur me permettait au moins d'aller dans les clubs et de m'y soûler gratuitement... Nous avons été obligés d'aller à Londres parce que nous avions pas mal d'ennuis à Melbourne, des ennuis avec la police. Deux des membres du groupe étaient sans arrêt convoqués par la police. Lorsque nous sommes arrivés en Angleterre, nous avons tout de suite été choqués de voir quel horrible pays c'était. Avant d'y aller, nous pensions que c'était un pays à la pointe, qu'il y avait du swing, une excitation toutes les nuits, que tout le monde était jeune et groovy, qu'il y avait de bons groupes qui enregistraient un peu partout, ce qui n'était évidemment pas le cas...

Malgré ton émigration, le fait d'être australien est-il important ?

Bien sûr. C'est très important, primordial même, car si je n'étais pas né australien, je serais né anglais... Je préfère ne pas savoir ce que j'aurais fait si j'avais été anglais ! J'aurais été très malheureux, ça aurait été un vrai cauchemar.

Tu n'aimes pas le thé, la tradition, l'excentricité ?

Non. J'ai des cauchemars quand je rêve que je pourrais me réveiller en étant anglais, c'est horrible. Est-ce que votre gouvernement fait quelque chose pour le problème de la langue ? Parce qu'il y a un vrai problème : personne ne parle anglais. Le gouvernement devrait faire quelque chose, il devrait rendre l'apprentissage de l'anglais obligatoire et rendre illégale la pratique du français.

Au contraire, le gouvernement aurait plutôt tendance à protéger le français...

C'est ridicule, c'est comme protéger les espèces animales en voie de disparition... J'ai passé beaucoup de temps en Europe, et il y a un vrai problème : on parle une langue différente dans chaque pays. Il devrait y avoir une loi qui rende illégale la non-pratique de l'anglais à l'étranger. L'anglais est la langue la plus expressive, la plus simple et la plus complexe à la fois, la plus juste, la plus précise. On devrait régler ce problème. L'Europe devrait parler une seule langue, et chacun pourrait garder ses habits folkloriques rigolos : je ne suis pas contre l'identité culturelle...

Ta culture est-elle uniquement anglo-saxonne ou t'intéresses-tu aux cultures européennes ?

Je m'y intéresse. En fait, je les ai un peu évitées durant mon adolescence, car la lecture ne m'intéressait pas beaucoup. J'avais vraiment de grandes lacunes, je n'avais même pas lu d'écrivains modernes américains, ou très peu. A un moment, j'ai franchi le pas. J'ai lu des auteurs français, Jarry et quelques trucs de cette époque... Mais il est très difficile de lire des auteurs français à cause de la traduction en anglais : il y a des émotions, des ambiances qui sont difficiles à rendre. Dans une traduction, il y a toujours cette espèce de rigidité, ce côté artificiel du langage qui rend la lecture difficile, d'autant plus que je suis très sensible au style.

Es-tu un dévoreur de livres ?

Je suis un lecteur très lent... Ce qu'un autre lit en une demi-heure me prend des jours et des jours ! J'ai d'autres centres d'intérêt que la lecture, mais il n'y a rien qui m'excite autant que de trouver de bons écrits, avec du style, de trouver un écrivain vraiment concerné par les mots. Malheureusement, il me semble que, dans la littérature moderne, les écrivains vont délibérément contre toute approche sensible, contre la recherche stylistique.

Qu'on trouve en revanche dans un ouvrage qui t'est très cher, la Bible...

Ça, c'est un bon livre... J'aime lire la Bible, c'est l'un des livres dont je lis souvent des passages, que je pioche au hasard. Depuis le premier jour, je suis complètement fasciné... C'est un attrait purement artistique, pour la qualité de l'écriture. Lorsque tu lis suffisamment la Bible, tu comprends les différents personnages, leurs différentes voies. Pour le moment, je suis de plus en plus passionné par le Nouveau Testament, alors qu'au départ c'était l'Ancien Testament qui m'attirait.

Comment l'as-tu découvert ?

A l'école. Mais je refusais de lire ce livre, car on était obligés. C'était d'ailleurs mon principal problème à l'école, il y avait tant de choses potentiellement intéressantes que je rejetais...

Quand as-tu redécouvert la Bible, avec ce nouveau regard sur l'Ancien Testament ?

Je crois que c'est lorsque j'ai commencé à écrire mon roman, il y a trois ou quatre ans. Le langage que j'utilise est souvent biblique, je devais donc être imprégné de la Bible.

Es-tu simplement sensible à la poésie et au style de la Bible ou es-tu aussi en quête de spiritualité ?

C'est ce que je voulais dire quand je parlais de mon intérêt récent pour le Nouveau Testament. Au départ, mon attirance pour la Bible était d'ordre esthétique, stylistique, et c'est par hasard, en lisant le Nouveau Testament... Je veux dire que le Nouveau Testament glorifie Jésus-Christ, et plus je l'ai lu, plus j'ai été fasciné par Jésus. Les choses les plus étonnantes sont devenues incroyablement intelligentes, fortes, claires... Il avait ces espèces de visions politiques prémonitoires, il pensait les choses de telle façon que même aujourd'hui les gens ne sont pas assez matures pour les comprendre.

Quelle est ton attitude face à Dieu ?

C'est une relation très mystérieuse et pas très solide... Je me sens un peu comme celui qui aime profondément quelqu'un ou quelque chose mais qui ne veut pas le montrer. Il a donc un genre délibérément négatif, sale... Je me surprends à écrire des choses très antichrétiennes et à commettre des actes impies assez souvent... J'aimerais être capable de laisser ça de côté, mais ça m'affecte très profondément...

Tu sembles également fasciné par l'iconographie religieuse.

J'ai toujours trouvé dans la religion une abondance d'images hautement symboliques. Elles peuvent être dessinées – j'aime les dessiner, j'aime les inclure dans mes écrits. L'imagerie religieuse a été le principal fondement de mon écriture depuis mes débuts... ça et les filles ! Et peu à peu, ça a tourné à une sorte de fétichisme... Je collectionnais un archétype, la femme à cheveux roux, ou la femme en robe rouge. Depuis, je continue cette espèce de collection fétichiste de manière de plus en plus personnelle... L'imagerie religieuse et l'imagerie féminine sont mes deux principaux centres d'intérêt, ceux avec lesquels je n'ai pas l'impression de me répéter, c'est une stimulation constante de l'imagination.

Tu parles d'actes antichrétiens. Qu'entends-tu par là ?

Je me considère comme antichrétien. Je constate que je commets parfois des actes antichrétiens. Parfois, il m'arrive de renier la Bible, renier le message de base du christianisme, m'impliquer dans des actes qui contredisent les croyances de base. Mais au plus profond de moi, il m'importe de savoir ce qui est bien, ce qui est fondamentalement chrétien. Je crois que la conception chrétienne du bien est très juste, et plutôt incroyable.

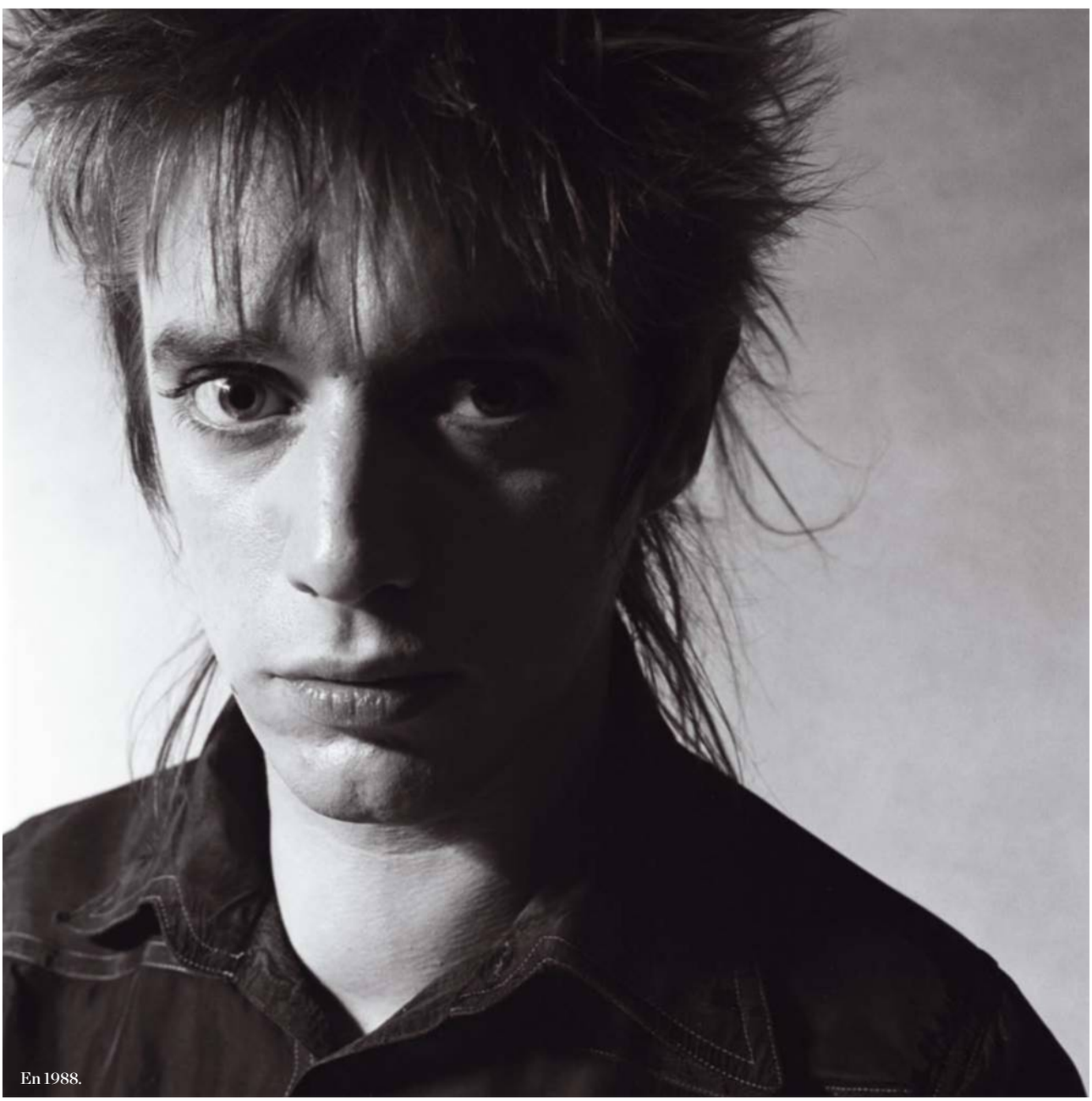
As-tu le désir de choquer, particulièrement en Angleterre, avec cette association du désir physique et du sentiment religieux ?

Dans un sens, je cherche à choquer les gens. Mais cette association n'est pas gratuite, ça répond à une réflexion, à un besoin créatif. Je n'attends aucune reconnaissance artistique, je ne fais pas cela dans le but de gagner de l'argent, mais parce que ça me plaît. Il y a des choses que je veux garder secrètes à propos de ma vie et qui transpirent derrière les mots, dans tout ce que j'écris... C'est ce qui est excitant dans la lecture. C'est ce qui fait un bon auteur, dans un sens. Tu n'es pas forcément conscient des choses que tu caches, le processus d'écriture t'amène à les découvrir. ✣

"L'imagerie religieuse et l'imagerie féminine sont mes deux principaux centres d'intérêt, ceux avec lesquels je n'ai pas l'impression de me répéter, c'est une stimulation constante de l'imagination."

Blixa Bargeld la dynamite

Pendant près de deux décennies, le Berlinois a été un pilier des Bad Seeds en même temps que le radical leader d'Einstürzende Neubauten. **Par Vincent Brunner**



En 1988.

© Renaud Monfourny

La scène a lieu en 1982 dans la salle télé d'un hôtel à Amsterdam. Le lendemain d'un concert de The Birthday Party qui s'est déroulé dans la prestigieuse salle locale du Paradiso, Nick Cave est attiré par le boucan du téléviseur. Et là, coup du destin, il assiste à la prestation d'un groupe sidérant. Le morceau morbide que cette bande de rockers destroy interprète ne ressemble à rien qu'il connaisse. Surtout, un homme tout de noir vêtu crève l'écran. Incroyablement charismatique malgré son air maladif, il pousse un fascinant cri. *"On aurait dit un rat qu'on égorge",* se souviendra l'Australien. Nick Cave est bluffé par le furieux happening des Allemands d'Einstürzende Neubauten et surtout par l'apparition de leur leader Blixa Bargeld.

L'invention de Blixa Bargeld

Pourtant, Blixa Bargeld aurait pu ne jamais exister. Derrière ce personnage savamment construit se cache en effet Christian Emmerich, né en 1959 à Berlin-Ouest dans une famille démunie. Dès son plus jeune âge, Christian sort du lot, s'affiche en pantalon rose et chemise jaune. Si, dans le quartier de Schöneberg où il grandit, un pont autoroutier le fascine et va déclencher sa fascination pour les espaces urbains, il cherche à s'évader, à aller loin. Il furète dans le ciel avec son télescope ou apprend par cœur les hiéroglyphes. A l'adolescence, son refus de l'autorité grandissant lui fait abandonner l'école. A 17 ans, il tourne le dos à l'institution familiale et quitte ses parents. Pour mieux tourner la page, il se réinvente en mixant une marque de stylo-feutre (Blixa) avec le pseudonyme d'un des fondateurs du mouvement dada à Cologne, Johannes Theodor Baargeld. Flanqué de son ironique nom de scène – *bargeld* signifie "argent liquide", alors que lui est fauché –, il ne voit pour lui qu'une issue : devenir chanteur, percer dans la musique. Il n'a pourtant aucune expérience.

L'écoute passionnée de Kraftwerk, Can, Neu! ou du groupe engagé Ton Steine Scherben l'a détourné de la pop mainstream et il ne nourrit aucune ambition commerciale. Au contraire, Blixa veut transposer son radicalisme en musique. Cela tombe bien, le punk est passé par là, et les règles appartiennent au passé. Lui se multiplie : il passe de la musique dans un bar (le Risiko), tient une boutique (Eisengrau) où il vend des cassettes et des fringues dessinées par une copine, Gudrun Gut. Quand il récupère les clés d'un autre endroit, il investit la cave où il commence à répéter avec ses potes. Si ceux-ci partagent sa vision bruitiste et affranchie des conventions – le percussionniste N.U. Unruh préfère taper sur des plaques de métal plutôt que sur une vraie batterie –, Blixa a sur les autres un coup d'avance.

Quand, le 1er avril 1980, son groupe se produit dans une discothèque, c'est sous un nom qu'il a choisi de manière unilatérale : Einstürzende Neubauten (E.N.). L'expression signifie "nouvelles constructions en train de s'effondrer" et annonce le programme, quasi industriel : détruire les fondations de la pop contemporaine, faire table rase. N'ayant pas grand-chose à perdre, Blixa et les siens ne respectent rien... à part la hiérarchie qui s'installe naturellement au sein de cette réunion d'anarchistes sonores. Dès les premiers concerts, Blixa décide de la trame des morceaux et son assurance le pousse à l'avant-scène, qu'il occupe avec sa guitare, sa morgue et ses hurlements. Rapidement, il s'impose comme le stratège.

Dandy destroy

"Les Berlinois poussent tout – la musique, l'art, le théâtre – à l'extrême", a déclaré Nick Cave. Cette affirmation va comme un gant à Blixa, qui cherche toujours à repousser les limites. Pour éprouver son corps et créer dans un état second, il consomme plus de speed que les autres. Mais lui, contrairement à l'Australien, ne touchera jamais à l'héroïne (si l'on se fie à ses dires). Quand Nick Cave et The Birthday Party arrivent à Berlin en 1982 pour trouver l'inspiration et y mener une existence meilleur marché qu'à Londres, Blixa règne sur la scène underground comme un dandy destroy existentialiste. Après *Stahlmusik,* enregistré dans la colonne d'un pont autoroutier (!), et surtout *Kollaps,* aussi décapant qu'influent, E.N. s'est positionné sur la carte du rock mondial comme l'un des groupes les plus abrasifs et novateurs.

Après un dernier mini-album *(Mutiny!)* auquel Blixa participe, The Birthday Party range à jamais serpentins et cotillons pour se dissoudre dans l'effervescence berlinoise. Quand, dans la foulée, Cave met sur pied une autre formation, impliquer Blixa tombe sous le sens. Le voir devenir le guitariste officiel des Bad Seeds, lui dont l'approche consiste à zigzaguer entre les conventions et à éviter la technique pure, peut sembler paradoxal... surtout pour les autres membres de Neubauten. *"Si Nick m'avait proposé de jouer de la clarinette, j'aurais également accepté",* tranchera plus tard Blixa. Sans sourciller, ce leader-né se fond dans un collectif où il ne jouera jamais le rôle principal (il n'apparaît sur aucun recto de pochette), mais où sa voix aura du poids. C'est lui qui, pour *The Firstborn Is Dead,* amènera le groupe à donner sa vision non traditionnelle du blues – il se mettra d'ailleurs à la slide guitar.

Le facteur X

Son association avec The Bad Seeds tient du mariage de raison : chaque partie en tire profit musicalement. Avec lui, Nick Cave introduit dans son nouveau groupe un facteur X capable d'apporter de l'inattendu en studio. Sans oublier qu'en concert Nick Cava aura désormais à sa gauche un magnétique Keith Richards postpunk. Pour Blixa, le profit est inverse : lui qui connaît très peu les règles de composition va apprendre comment les chansons fonctionnent, notamment lors de l'enregistrement en 1986 des reprises de *Kicking Against the Pricks*. Cet apprentissage sur le tas rejaillira petit à petit sur E.N., laboratoire où il retourne régulièrement expérimenter.

Cet équilibre tiendra vingt années, pendant lesquelles il sera un lieutenant inspiré de Cave, parfois mis en avant (le duo *The Weeping Song,* qui aura droit à une vidéo où seuls Nick et lui apparaissent). Le virage intimiste pris par le chanteur australien à partir de *Murder Ballads* en 1996 – à l'époque, Blixa remplace Kylie sur scène au moment de *Where the Wild Roses Grow* – a-t-il déclenché un compte à rebours dans la tête du Berlinois ? La séparation interviendra après *Nocturama* en 2003. Blixa aurait dû figurer dans *The Soul of Man,* le film de Wim Wenders autour du blues. The Bad Seeds y apparaît sans lui pour la première fois, jouant *I Feel so Good* de J.B. Lenoir. *"Il a refusé de jouer avec nous. Il ronchonnait :* 'Je ne fais pas partie d'un groupe de rock'n'roll pour jouer du rock'n'roll !'*",* raconte Nick Cave en rigolant. Plus que des divergences musicales, Blixa a invoqué des raisons personnelles : il s'est marié avec Erin Zhu (elle a développé pour E.N. un système de souscription sur le net) et le couple partage sa vie entre San Francisco et Berlin. Bien qu'empâté avec les années, Blixa n'est pas en panne d'idées. En 2008, à partir de l'histoire de sa formation, il a créé un jeu de 650 cartes présentant une idée ou une action pour guider – ou désarçonner – ses musiciens... Il n'a pas fini de conceptualiser. ✥

"Je ne fais pas partie d'un groupe de rock'n'roll pour jouer du rock'n'roll !" **Blixa Bargeld**

Mick Harvey le fidèle destrier

Présent aux côtés de Nick Cave dès les débuts de The Boys Next Door, ce multi-instrumentiste subtil et perfectionniste a contribué à la montée en puissance des Bad Seeds jusqu'en 2009. Par Richard Robert

"Au bout de vingt-cinq ans, je ressens le besoin de quitter le groupe, à un moment où il connaît l'un de ses nombreux sommets, affiche une santé éclatante et s'ouvre de fantastiques perspectives pour l'avenir." C'est par ces mots que Mick Harvey, en janvier 2009, annonce officiellement son départ des Bad Seeds. Des propos à son image : sobres, classe, empreints d'une réelle loyauté derrière leur neutralité de façade. De fait, depuis les années collège à Melbourne jusqu'à la consécration des Bad Seeds à l'aube du nouveau millénaire, en passant par la turbulente période de The Birthday Party, ce fils d'un vicaire anglican aura joué aux côtés de Nick Cave le rôle d'un inamovible bras droit multifonctions, entre éminence grise, catalyseur d'énergie créative et fondé de pouvoir, capable avec une égale compétence de régler les questions artistiques et les problématiques humaines.

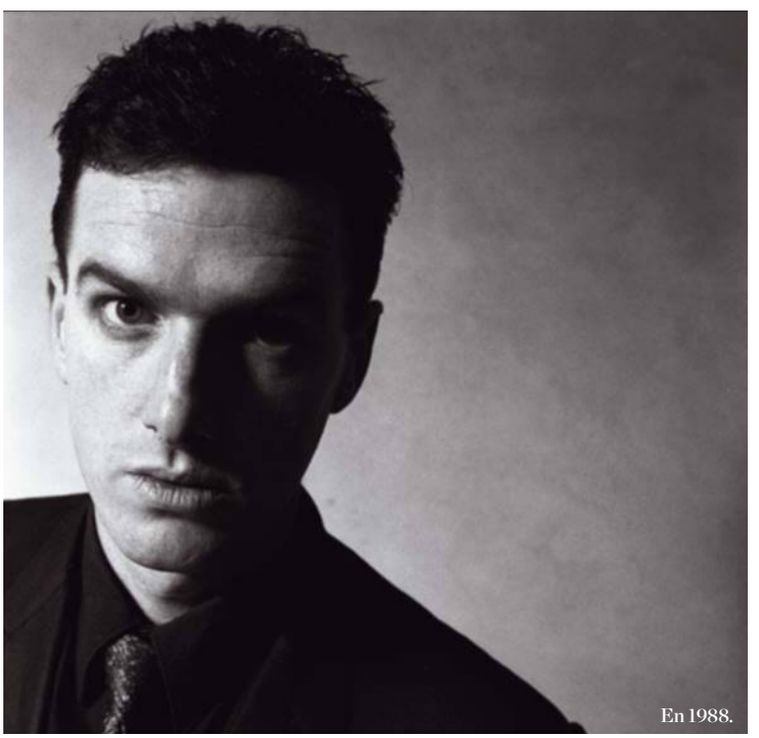
La genèse même des Bad Seeds, en 1983, peut légitimement lui être attribuée : c'est en effet lui qui, prenant acte des insolubles dissensions entre Nick Cave et le guitariste Rowland S. Howard au sein de The Birthday Party, signifie à son vieux pote que le groupe n'est plus en état de continuer ; et lui encore qui, après quelques mois de hiatus, lui suggère de se lancer dans un nouveau projet collectif.

Pour Nick Cave, qui aura toujours été plus un homme de visions, de souffle et de mots qu'un instrumentiste-né, Mick Harvey campera dès lors un fort précieux exécutant, flexible et robuste, papillonnant avec aisance d'un poste à un autre (guitare, basse, batterie, claviers) au gré des nécessités et de l'inspiration, se glissant également plus d'une fois dans la peau de l'arrangeur, de l'expert en finition ou du metteur en son. *"La raison principale pour laquelle j'aime œuvrer en tant que collaborateur, c'est que je ne suis pas vraiment un songwriter,* déclarait-il en 2011. *Je me retrouve dans des situations où mon boulot consiste à rendre la musique aussi bonne que possible. J'ai toujours le sentiment que ma mission est de la mettre à l'épreuve et de la terminer. C'est ce que j'ai en tête depuis le début."*

Cette façon d'apposer (sans peser) ses empreintes sur la matière musicale – qui, même après son départ des Bad Seeds, lui vaudra de superviser le chantier des rééditions de leur *back catalogue* – n'est pas sans rappeler la patte sensible et tactile de l'Anglais John Parish, compagnon de route historique de PJ Harvey ; une communauté de goût, d'approche et d'intérêt qui l'amènera d'ailleurs à travailler avec le duo, notamment sur les albums *Stories from the City, Stories from the Sea* (2000) et *Let England Shake* (2011).

Assez logiquement, c'est du jour où il sentira sa zone d'influence se réduire au sein des Bad Seeds – à partir de *The Boatman's Call,* album solo déguisé de Nick Cave, et surtout de *No More Shall We Part* – que ses liens avec le groupe vont peu à peu se distendre. Son goût plus que modéré pour les concerts de masse, sa perplexité devant l'orientation rentre-dedans prise par les Bad Seeds après la parenthèse Grinderman (à laquelle il ne participe pas), ou encore son désir d'accorder davantage de temps à sa vie de famille scelleront sa décision de quitter le navire et de se recentrer sur sa carrière solo.

Entamée dès la fin des années 1990 sur le mode de l'hommage – deux albums d'adaptations des chansons de Gainsbourg, *Intoxicated Man* et *Pink Elephants,* qui contribuent à remettre le grand Serge à la mode dans la sphère anglo-saxonne –, sa discographie, traversée par sa belle voix froissée de crooner, se poursuivra avec des disques partagés entre compositions originales et reprises (de Lee Hazlewood à Tim Buckley, de Guy Clark à Van Morrison). Précisant ainsi la trajectoire et la silhouette attachantes d'un artiste pétri d'humilité et d'exigence, à la fois homme de devoir et adepte de l'école buissonnière, trop épris des libertés qu'octroie l'exercice de la musique pour accepter de se conformer à un quelconque carcan. ✣



En 1988.

© Renaud Monfourny

Warren Ellis le révélateur

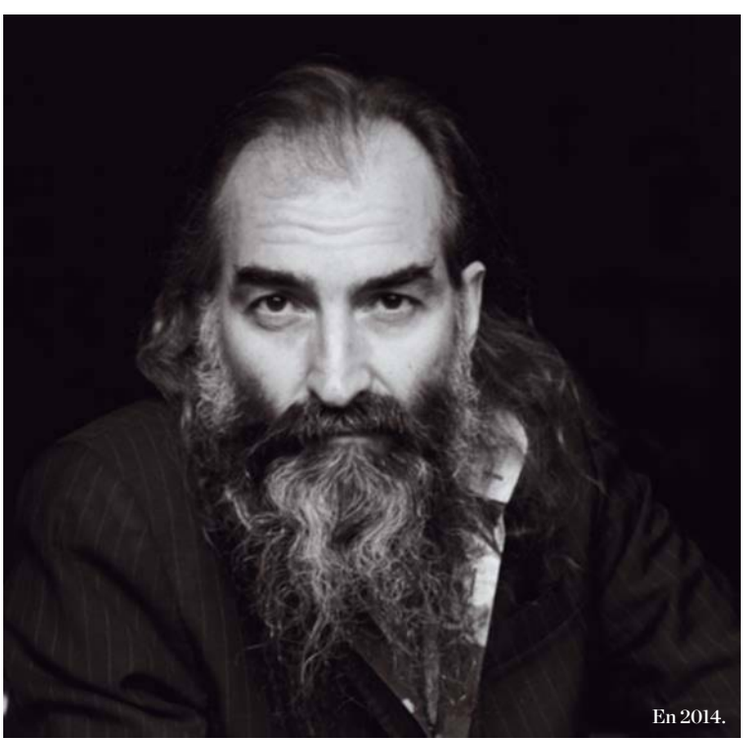
Membre des Bad Seeds depuis 2001, l'Australien s'est parfaitement intégré au groupe, au point de laisser entendre dans son jeu des échos de son passé et de lui offrir un futur en or. Par Richard Robert

Sur la dernière tournée des Bad Seeds, et dès *Jubilee Street,* morceau placé le plus souvent en ouverture, une simple poignée d'images et de gestes, brûlant la rétine et eux-mêmes un peu cramés sur les bords, aura suffi à résumer la dimension que Warren Ellis a su prendre et donner en intégrant le collectif de Nick Cave. D'abord cette manière de travailler lentement à la guitare électrique, et comme au couteau, le motif couleur terre brûlée de la chanson, de le faire rougir peu à peu, de lui donner la matière épaisse et rugueuse d'un riff, au fur et à mesure que le ton se durcit et que la cadence s'accélère. Puis, une fois cette première tâche achevée, cette façon de congédier brutalement son outil en le jetant à terre, pour se saisir d'un violon et, jambes ployées tel un pistolero prêt à dégainer, lui arracher des miaulements accordés au crescendo final. A ce moment-là s'impose l'idée très belle que Warren Ellis, sans jamais céder un pouce de sa propre personnalité, de sa force d'inscription dans la matière musicale, a su aussi métaboliser dans son jeu et son expression les traces laissées par d'anciens grands noms des Bad Seeds comme Blixa Bargeld et Mick Harvey.

Dans Dirty Three – le trio instrumental qu'il forme depuis 1992 avec le guitariste Mick Turner et le batteur Jim White –, Warren Ellis a déjà affiché ces hautes qualités : celles d'un créateur complet, fougueux et littéralement habité, noir de monde, comme traversé par toutes les ombres et énergies des musiciens qui, des Appalaches aux Balkans, de la Grèce à l'Inde, l'auraient précédé, nourri et envoûté. C'est pourquoi il ne pouvait que s'intégrer parfaitement dans la logique organique qui prévaut au sein des Bad Seeds, cette mécanique biologique mouvante où, au fil du temps et des changements d'effectif, chaque cellule en remplace une autre non pas en l'effaçant ou en la détruisant, mais en se superposant à elle. Et c'est aussi pourquoi, alors que la source d'inspiration commune avec Mick Harvey commençait à se tarir, Nick Cave a senti qu'il pouvait durablement se régénérer à son contact.

Nick Cave n'a jamais caché que l'opération alchimique à l'œuvre dans les Bad Seeds avait pour but de combler chez lui une faiblesse fondamentale : son incapacité de donner réellement substance à ses visions musicales. *"Je peux composer une chanson, mais lui donner corps, jamais..."*, reconnaissait-il encore au moment de la sortie de *Push the Sky Away*. Ce rôle-là, le bouillonnant multi-instrumentiste Warren Ellis l'a sans doute endossé plus que tout autre Bad Seed. Nouée à partir de l'album *No More Shall We Part,* dans lequel il gagnait sa carte de membre officiel du groupe, consolidée pendant l'échappée Grinderman, sa complicité avec Nick Cave est allée jusqu'à former une entité insécable dans les magnifiques B. O. dépouillées *(L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford, The Proposition...)* qu'ils ont signées à quatre mains – les deux hommes ont même créé un site internet dédié à leurs productions. *"Warren a produit chez moi un effet extrêmement puissant, qui a eu des incidences profondes dans ma manière d'écrire mes chansons,* confiait encore récemment Nick Cave à un journaliste canadien. *Il n'est pas réticent à l'idée qui émerge, alors que plusieurs membres des Bad Seeds et The Birthday Party l'ont été par le passé. J'avais connu ces garçons à l'adolescence et j'étais devenu l'auteur-compositeur de leurs groupes à travers nos expériences. Lorsque Warren est arrivé parmi nous, j'ai trouvé un collaborateur qui a rendu mes chansons meilleures."*

Au contact des Bad Seeds et de son meneur, Warren Ellis lui-même affirme avoir passé plusieurs paliers. *"Il faut prendre tout ce temps pour apprendre... J'ai souvent rêvé d'être capable de jouer comme je joue aujourd'hui."* Son histoire est celle d'un musicien dont l'intensité continue de se forger au feu vif de l'expérience et de la maturité ; elle ne pouvait qu'épouser avec bonheur celle des Bad Seeds. ✥



En 2014.

© Renaud Monfourny

Avec Warren Ellis dans *20 000 Jours sur terre* de Iain Forsyth et Jane Pollard (2014).

Good lieutenant

Rencontre avec Warren Ellis, qui évoque ici ses débuts en Australie, son travail avec Nick Cave et ses talents de multi-instrumentiste.
Entretien Vincent Brunner

Quand tu as fondé Dirty Three à Melbourne en 1992, Nick Cave était-il pour toi un modèle ?
Dans l'horizon des musiciens australiens, ceux de l'underground, Nick a toujours été un exemple à suivre. Comme The Saints auparavant, The Birthday Party a joué un rôle important pour ceux qui étaient branchés par d'autres musiques que la pop mainstream. Ça ne tenait pas seulement à ce que le groupe jouait, mais aussi à son état d'esprit – "On se barre d'Australie, on va voir ce qui se passe de l'autre côté du monde". Il y a une chose fantastique avec l'Australie, c'est que cette grosse île est tellement loin de tout que les musiciens locaux se construisent facilement leur propre identité. Et quand ils partent tenter leur chance ailleurs, c'est avec une mentalité de gang. Forcément, au sein de Dirty Three, on regardait ce que The Birthday Party avait accompli, et ça nous inspirait. On jouait une musique tellement marginale : pas de chant, un violon électrique !
De quand date votre première rencontre ?
La première fois que je suis allé en studio avec les Bad Seeds, ça a été bref, pour quelques morceaux de *Let Love In (en 1994 – ndlr)*. Mais je crois que j'avais brièvement croisé Nick au milieu des années 1980. A l'occasion de deals... il s'agissait de drogues et pas de musique. On va dire qu'officiellement c'était au milieu des 90's !
Petit à petit, tu t'es rapproché des Bad Seeds...
J'ai participé à *Murder Ballads (en 1996 – ndlr)*. A cette occasion, Nick et moi avons un peu plus bavardé. Il a ensuite invité Dirty Three à partir en tournée avec les Bad Seeds. On a tourné en Grèce, en Israël. On a commencé à traîner ensemble, et

“Pour moi, rejoindre les Bad Seeds a été un énorme changement : j’étais fan du groupe, et j’ai quitté le public pour me retrouver avec lui sur scène.”

notre amitié a vraiment pris à ce moment-là. Nick est aussi venu enregistrer un morceau avec Dirty Three pour la B. O. du film *X-Files*. On a fait une autre tentative, mais ça a été un échec, une nuit finie dans une orgie de drogues.

Ton intégration au sein des Bad Seeds a-t-elle été facile ?

La chose intéressante pour moi, c’était que le groupe était formé depuis longtemps avec, à l’intérieur, de très forts caractères. Au sein des Bad Seeds, il existait une sorte de hiérarchie. A partir du moment où les décisions devaient être prises, ça concernait un noyau de personnes de plus en plus petit : habituellement, Nick, Mick Harvey et Blixa Bargeld. Pour moi, ça a été un énorme changement : j’étais fan du groupe, et j’ai quitté le public pour me retrouver avec lui sur scène. D’ailleurs, j’ai arrêté d’écouter les Bad Seeds à partir de ce moment. Et puis, jusque-là, je n’avais pas joué dans un groupe où il faut réserver de l’espace au chanteur. J’ai dû apprendre à trouver ma place et savoir quoi ne pas jouer. Depuis, les choses ont évolué, des gens sont partis. Il y a toujours un noyau dur et d’autres qui arrivent. Mais nous sommes tous là pour servir les chansons et pour que la musique reste un challenge.

Peux-tu revenir à la création de Grinderman ?

Nick cherchait à ouvrir en grand la musique, il voulait revenir à quelque chose de plus organique pour être obligé d’aller ailleurs en tant que parolier. Je me souviens que, pendant une tournée, nous avions eu une discussion en marchant dans un parc ; on se disait que composer une B. O. comme celle de *The Proposition,* c’était génial parce que l’on pouvait n’en faire qu’à notre tête. On s’est demandé : pourquoi ne pas reproduire ça dans le contexte d’un groupe ? Avec Martyn *(Casey)* et Jim *(Sclavunos),* on a jammé pendant quatre jours dans un petit studio à Montreuil. On en est repartis avec cinq CD remplis. Ça a été le départ de Grinderman, une expérience libératrice. Ça a rappelé à Nick, je crois, l’époque de *From Her to Eternity*. Nous sommes tous sortis de notre zone de confort, Nick en prenant la guitare par exemple. Avec les Bad Seeds, en raison de l’histoire du groupe, il y a des règles. Avec Grinderman, tout était légitime, possible.

Qu’est-ce qui vous rapproche, Nick et toi ?

Je crois que c’est la volonté de se battre pour exprimer ses idées, d’aller jusqu’au bout. En studio, tu as besoin de gens qui te disent : “Non, ce n’était pas bon, recommence.” Sur ce point, Blixa était fantastique, il avait toujours une opinion à donner. En studio, la pire chose, c’est le silence !

Etes-vous semblables ou complémentaires ?

Je suis plutôt un gars laborieux. Quand on travaille ensemble, je peux partir dans tous les sens, avoir des idées trop vastes... ça finit par ressembler au bazar d’une folle ! Nick va alors exercer son pouvoir et mettre de l’ordre, border ce fatras. Moi, je peux rester des jours à m’amuser à faire des boucles, du bruit, assis dans mon studio. C’est arrivé que je lui envoie du son par mail et que, dix minutes plus tard, il me réponde : il s’était enregistré au chant avec son iPhone par-dessus mes boucles ! De toute façon, depuis le premier jour que je fais de la musique, les meilleurs moments arrivent toujours par accident, comme des cadeaux.

D’où te vient cette facilité à jouer de plusieurs instruments ?

Déjà gamin, je prenais une guitare et j’arrivais à sortir quelques accords. Je m’asseyais devant le piano et, de la même façon, je pouvais en jouer. Depuis, j’ai développé cette capacité. Me saisir d’un nouvel instrument m’amène sur un terrain risqué, ce que je cherche.

Dans le film *20 000 Jours sur terre,* on vous voit enregistrer les chansons de *Push the Sky Away* à La Fabrique en Provence. L’endroit a-t-il joué sur l’ambiance de l’album ?

Oh oui, au point que je ne pense pas que l’on y reviendra un jour ! Cela serait comme se faire un trip au LSD ! Quand j’ai vu ces images, je me suis aussitôt souvenu du chant des cigales, du croassement des grenouilles, de la bonne nourriture. En matant un documentaire sur les Stones, on s’était dit qu’enregistrer en résidence serait cool. On a trouvé La Fabrique, et ça a été formidable de pouvoir discuter musique avec Nick en prenant le petit déj. Alors que, normalement, on enregistre très vite, en quelques jours, là, on s’est immergés pendant trois semaines dans notre musique !

Depuis *The Proposition,* Nick et toi multipliez les musiques de films. Qu’est-ce qui vous plaît dans cet exercice ?

C’est très excitant. Comme tu composes pour servir un film, tu te retrouves à créer de la musique qu’en temps normal tu ne jouerais pas. Nick, lui, est dégagé de l’obligation d’écrire des paroles. On improvise beaucoup. Pour *L’Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford,* les thèmes principaux ont été composés sans même voir d’images. On avait juste une photo de Brad Pitt avec un flingue.

Tu vis maintenant à Brighton, comme Nick.

Justement, ça faisait sens de m’installer ici. Pour les Bad Seeds, c’est plus facile de se retrouver à Brighton plutôt qu’à Londres ou ailleurs. On se rend au studio de répétition en dix minutes, on travaille facilement. Parce que le boulot, c’est ce qui importe, non ? ✣

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

Portrait de groupe avec dame

Dix collaborateurs de Nick Cave.
Par Louis-Julien Nicolaou, Richard Robert & Johanna Seban

Jim Sclavunos

Derrière la carrure de bûcheron et le visage prolongé d'une barbe de prêcheur, se cache une crème d'homme qui, par son parcours hors ligne, présente un imposant CV de passe-murailles. Formé par le glam rock puis la no-wave, dont il aura été l'un des très actifs instigateurs, ce natif de Brooklyn a vite choisi de s'engager dans une trajectoire oblique, promenant bientôt sa batterie chez Sonic Youth comme chez les Cramps, Beth Orton, Iggy Pop, Alex Chilton ou Marianne Faithfull. Avec les Bad Seeds, qu'il a intégrés en 1996, comme dans Grinderman, il a apporté sa force de frappe à la fois physique et versatile, juste dans la brutalité comme dans la plus fine suggestion. Un éventail de nuances à l'image d'une sensibilité nourrie d'expériences en tout genre : producteur, auteur de remixes, compositeur pour le cinéma d'avant-garde ou le théâtre, ou encore leader multi-instrumentiste et chanteur voluptueux des excellents The Vanity Set, Jim Sclavunos, dont l'un des rêves serait d'écrire la B. O. d'un film porno, est aussi une humble montagne d'érudition, jamais avare de paroles dès qu'il s'agit de louer des *mavericks* comme Moondog ou les maîtres du *rebètiko,* le blues ardent de ses ancêtres grecs (en 2004, il signait à ce sujet un article de référence dans le *Guardian*). Au sein des Bad Seeds, il aurait pu n'être qu'un musicien de l'ombre : il y projette au contraire les lumières d'un homme multicarte, ouvert et complet comme pouvaient l'être les grands esprits de la Renaissance. **R. R.**

© Sarah Lowe

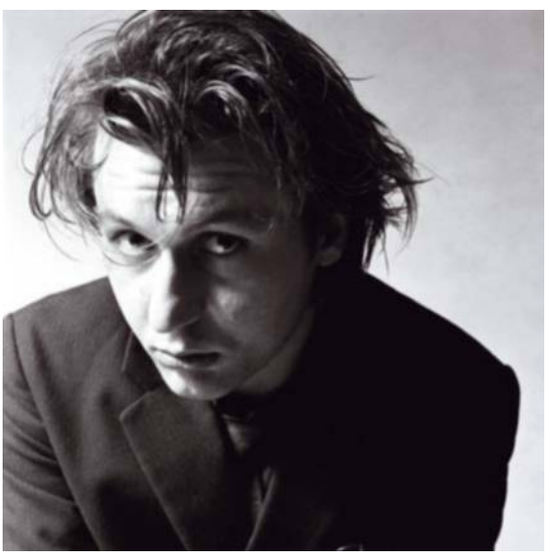
Anita Lane

Née à la fin des années 1950 en Australie, Anita Lane croise la route de Nick Cave en 1977. Les six années suivantes, elle sera sa petite amie et sa muse. Elle l'accompagne en Europe, collabore avec The Birthday Party et The Bad Seeds en coécrivant quelques textes *(A Dead Song, Kiss Me Black, Dead Joe, Stranger Than Kindness...),* en jouant du clavier et en chantant dans les chœurs. Elle a depuis multiplié les collaborations (Die Haut, Einstürzende Neubauten, Mick Harvey...) et sorti deux albums solo : *Dirty Pearl* en 1993 et *Sex o' Clock* en 2001. Elle vit aujourd'hui à Byron Bay, en Australie, avec ses enfants. **J. S.**

Thomas Wydler

L'une des rares mauvaises graines à avoir poussé à l'ombre de Nick Cave sans se retrouver balayée par la tempête, Thomas Wydler officia d'abord au sein du groupe de postpunk allemand Die Haut. En 1983, c'est lui qui invite Cave à hurler comme un loup affamé sur tous les titres de l'oppressant *Burnin' the Ice*. Deux ans plus tard, il est intégré aux Bad Seeds, qu'il n'a jamais quittés depuis. Personnalité extrêmement discrète, le seul Suisse de cette formation perpétuellement mouvante a su accepter de partager à l'occasion sa place de batteur et de percussionniste. En dehors de cette activité, il a enregistré avec le batteur Toby Dammit et sorti deux albums solo, *Soul Sheriff* en 2007 et *On the Mat, and Off* en 2012. Après Cave, il est aujourd'hui le plus ancien membre encore actif des Bad Seeds. **L.-J. N.**

Conway Savage



Sur la tournée de *Push the Sky Away,* on a pu l'admirer, cheveux et moustache grisonnants au vent, arc-bouté derrière ses claviers comme s'il domptait un mustang. Avec sa dégaine d'*outlaw* échappé d'un film de Peckinpah, cet homme de main de Nick Cave depuis la tournée de *The Good Son* ne dépare pas la galerie de grandes et belles gueules qui entourent l'Australien. Il est surtout l'un des artisans du virage vers les œuvres des années 1990 (*Henry's Dream* en tête), avec lesquelles Cave et les siens sont entrés dans leur période classique. Auteur d'albums solo imprégnés des musiques de terroir américain, partenaire de piliers de la scène australienne comme Robert Forster, ce quinqua rayonnant est l'un de ceux qui, au sein des Bad Seeds, ce gang de vieilles branches toujours vertes, illustrent l'adage maison selon lequel gagner en âge peut être une véritable bénédiction. **R. R.**

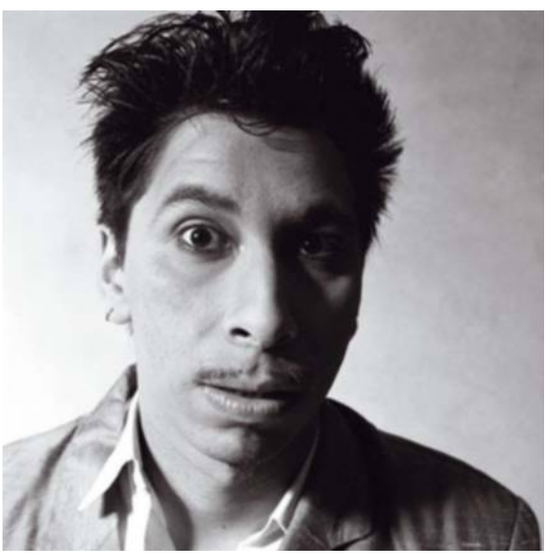
p. 43 © Renaud Monfourny

Martyn P. Casey

Au rayon des pointures discrètes des Bad Seeds – moins en vue, en tout cas, que des personnalités charismatiques comme Blixa Bargeld, Warren Ellis ou Nick Cave lui-même –, Martyn P. Casey mériterait d'être placé en tête de gondole. Mais attirer la lumière semble être le moindre souci de ce musicien solide et précis, qui joue de la basse comme un manœuvrier tient la barre d'un vaisseau engagé dans la tempête. Son truc à lui, ce serait plutôt de garder le cap, pendant que les autres membres de l'équipage, aimantant tous les regards, en décousent spectaculairement avec les éléments qu'ils prennent un malin plaisir à déchaîner. Rejoignant Cave et sa bande au printemps 1990, juste après le tournant esthétique de *The Good Son,* Martyn P. Casey, comme son alter ego en élégance Conway Savage, est devenu ce rouage indispensable qui a largement contribué à transformer les Bad Seeds en cylindrée à la fois huilée, rugissante et tout-terrain. Irréprochable dans l'engagement, le bonhomme décline en la matière de sacrés états de service : huit ans d'activisme (1982-1989) au sein des Triffids, l'une des aventures les plus injustement sous-exposées du rock australien, attestent son sens du dévouement. Entre 2006 et 2011, son implication dans Grinderman, l'opération commando parallèle lancée par Nick Cave, a achevé de l'imposer comme l'un des éléments-clés du noyau dur des Bad Seeds : le genre de musicien qui, sans jamais faire de vagues, n'est pas pour autant le dernier à alimenter le flot d'inspiration de ses camarades. **R. R.**

George Vjestica

Guitariste anglais réputé pour ses nombreuses collaborations avec Groove Armada, Sugardaddy, John Squire et KT Tunstall aussi bien que pour ses bandes originales de films, George Vjestica est invité à rejoindre les Bad Seeds pendant l'enregistrement de *Push the Sky Away*. S'il n'est présent que sur trois titres de l'album (à la guitare et aux chœurs), il fait pleinement partie du groupe qui effectue les tournées américaines de 2013 et 2014. **L.-J. N.**



Kid Congo Powers

Pour qui avait suivi les furieux éclats de The Birthday Party et des premiers Nick Cave, l'arrivée en 1988 de Brian Tristan, alias Kid Congo Powers, sur le bateau ivre des Bad Seeds se sera imposée comme une évidence. Transfuge du Gun Club et des Cramps, soit le gratin cramé du rock US vaudouïsé jusqu'à la moelle, ce guitariste aussi primitif que racé, présent sur *Tender Prey* et *The Good Son,* aura idéalement accompagné la métamorphose de Nick Cave en crooner-prêcheur. Sur scène, son élégance inquiétante de manieur de surin, adepte du coup qui tue comme de l'estafilade, aura aussi laissé quelques traces marquantes. Remettant sur le métier son ouvrage bricolo de rock garage, rockabilly chicano et surf-punk, Kid Congo a ensuite repris sa propre route, délivrant dernièrement avec The Pink Monkey Birds des prestations toujours secouées de fulgurants accès de fièvre. **R. R.**

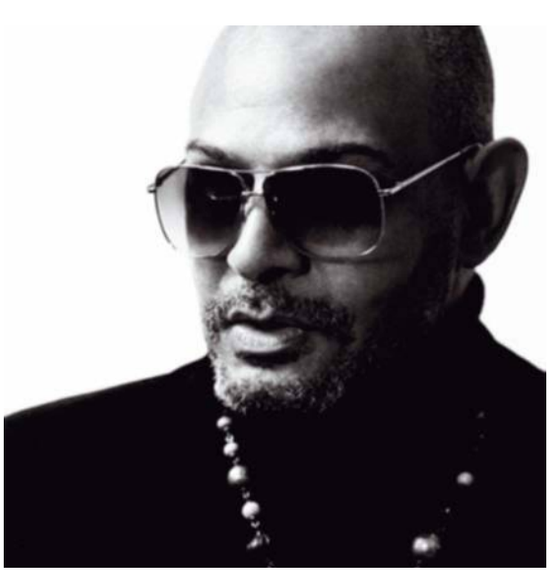
© Cat Stevens ; © Simon Bayliss ; © Renaud Monfourny

Hugo Race

Aujourd'hui producteur et multi-instrumentiste impliqué dans de nombreux projets, Hugo Race a d'abord officié comme guitariste aux côtés de Nick Cave et appartenu, durant la seule année 1984, à trois de ses formations : Nick Cave – Man or Myth?, Nick Cave & the Cavemen et la première mouture de Nick Cave & the Bad Seeds. Il participe à l'enregistrement de *From Her to Eternity* et *Kicking Against the Pricks,* mais revient rapidement à ses propres affaires. Très actif sur la scène australienne, il croisera à l'occasion certains de ses anciens collègues, ainsi Thomas Wydler qui, en 1991, tient la batterie sur *Second Revelator,* de Hugo Race and the True Spirit. Associé à Chris Eckman (The Walkabouts), Race est depuis quelques années membre de Dirtmusic, projet dans lequel il soumet son rock sombre et hypnotique à l'influence du blues malien. **L.-J. N.**

James Johnston

Chanteur, guitariste et claviériste, membre fondateur de Gallon Drunk, groupe londonien qui, depuis 1988, malmène rockabilly, punk et blues garage d'une manière qui a souvent été comparée à celle de The Birthday Party, James Johnston rejoint d'abord les Bad Seeds pour la tournée Lollapalooza de 1994, avant d'y officier à plein temps de 2003 à 2008. Il est crédité comme organiste sur *Abattoir Blues/The Lyre of Orpheus* et *Dig!!! Lazarus Dig !!!,* où il joue aussi de la guitare (sur *Albert Goes West*). Il relance ensuite les activités de Gallon Drunk tout en jouant de la guitare chez Faust, groupe de vétérans de la scène Krautrock, et en collaborant avec Lydia Lunch au sein de Big Sexy Noise. Sorti il y a quelques mois, le sauvage *The Soul of the Hour* a prouvé que Gallon Drunk était toujours en vie, toujours méchant, toujours rock'n'roll. **L.-J. N.**



Barry Adamson

Si le casting des Bad Seeds a pu, au fil du temps, se lire comme un petit bottin de légendes underground, c'est entre autres parce qu'il a compté dans ses rangs un type de la trempe de Barry Adamson. De ces électrons libres sans lesquels l'histoire du rock ne serait qu'un récit sans surprises, l'ex-bassiste des Buzzcocks et de Magazine a apporté à la garde rapprochée de Nick Cave sa science des lignes et des reliefs sonores – qu'il convertira plus tard dans l'art de la B. O., de l'electro et du remix, notamment pour Grinderman. Compagnon d'embardée de la première période des Bad Seeds, riche en bruit et en fureur, il a marqué son grand retour sur l'enregistrement puis la tournée de *Push the Sky Away,* administrant sous ses airs imperturbables de bouddha du son les discrètes turbulences dont il a le secret. **R. R.** ✣

© Simon Harsent ; © Sarah Lowe ; © Idil Sukan

La fièvre dans le sang

Echappant à la vieille Europe et à ses démons, Nick Cave s'installe au Brésil en 1990. Cet environnement contrasté entre spiritualité, violence urbaine et apaisement familial va inspirer certains de ses plus beaux albums. **Par Christophe Conte**

Nick Cave, le Brésil. Sur le papier, deux choses aussi inconciliables que l'huile et l'eau, la calvitie et la gomina, Tom Jobim et l'Allemagne de l'Est. En choisissant précisément de quitter Berlin pour s'expatrier au pays de la samba l'année de la chute du Mur, en 1989, l'Australien globe-trotter n'est pas en quête toutefois de nouvelles pigmentations musicales. S'il prétend alors avoir fui l'Europe pour échapper à l'oppression qu'exerçaient sur lui l'architecture, l'environnement, la population des vieilles cités occidentales, son point de destination n'a rien d'un paisible refuge. Il n'a pas choisi le *caliente* de Rio ou Bahia, mais la modernité de São Paulo, le centre économique du Brésil, sa poudrière industrielle, grouillante et polluée, partagée entre les gratte-ciel trop vite poussés et les favelas les plus crasseuses du pays. Il ne s'est pas non plus installé là-bas seulement pour les beaux yeux de Vivian Carneiro, une styliste rencontrée des années plus tôt lors d'une tournée des Bad Seeds au Brésil, même si le rapprochement avec la future mère de son fils Luke constituait en soi un prétexte solide. Mais, au fond, entre le besoin de changer d'air pour tenter de venir à bout d'une toxicomanie de plus en plus ravageuse et celui d'échapper aux pressions d'une notoriété grandissante, c'est avant tout une forme de paix intérieure et de spiritualité qu'il est venu chercher. Celle qui irriguera le solennel et magnétique *The Good Son* (1990), enregistré sur place, avec des Bad Seeds avantageusement jet-lagués et une section de cordes locale.

Astral days

Dans sa maison sans luxe du quartier résidentiel de Sumaré, Nick Cave écoute alors essentiellement du blues et du gospel, dont les fièvres conjuguées ont servi de catalyseur aux nouvelles chansons en même temps qu'elles les ont apaisées. Van Morrison et les Doors font également figure de boussoles, l'un pour la virtuosité astrale de son chant, les autres pour leurs transes convulsives et collectives qui ont labouré un terrain encore fertile pour les mauvaises graines. D'ailleurs, même éloigné géographiquement de son leader, le groupe n'a jamais été si soudé, si puissant, tel un volcan savamment maintenu par Cave au bord de l'éruption – qui souvent a lieu sur scène. Son vestiaire renouvelé, à base de costards et de chemises blanches ou rouges, débarrassé des derniers oripeaux punks, ajoute à sa force tellurique une photogénie, entre *La Nuit du chasseur* et le futur *Reservoir Dogs,* alternative à la clochardisation grunge qui commence à poindre.

Dix ans après avoir débarqué d'Australie en animal ébouriffé, Nick Cave peut alors prétendre à cette stature de grand prêcheur défroqué à voix de canyon dans la lignée des Johnny Cash, Leonard Cohen ou Townes Van Zandt. Plus Cave à vins et bourbons que Batcave à sniff et à seringues. A la casquette de chanteur, il a en outre ajouté dès les années 1980 celles d'écrivain *(Et l'âne vit l'ange)* et d'acteur chez Wenders *(Les Ailes du désir)* et Tom DiCillo *(Johnny Suede),* galopant vers une forme de notabilité rock qui résonne bien avec l'époque.

Un brin à l'étroit dans les années 1980, il est parfaitement à son aise dans les années 1990, décennie où l'on redécouvre notamment avec extase les enregistrements de blues et de folk antédiluviens du musicologue Alan Lomax et où Johnny Cash entame son dialogue intime et crépusculaire avec le producteur Rick Rubin. Cet exil brésilien, en regard de l'agitation des petits boutiquiers du rock indé qui glapissent pour une couverture du *NME,* lui confère l'aura d'un voyageur mystérieux, négligeant le ✣✣✣

© Gavin Evans/Corbis

En 1990.

❖❖❖ business pour la beauté de l'art et celle des femmes. Marketinguement parlant, c'est un coup de génie. Musicalement (et commercialement), la période est particulièrement riche, les albums vont s'enchaîner autour des mêmes variations claires-obscures et les concerts sont bondés, fiévreux sur scène comme dans la fosse, tandis que les festivals du monde entier font grimper le beau nom de Nick Cave & the Bad Seeds tout en haut de l'affiche.
Mais si le candomblé brésilien a pu exercer, même en filigrane, une influence sur la spiritualité exaltée par *The Good Son,* c'est une autre facette du Brésil qui va inspirer *Henry's Dream* en 1992. La violence urbaine, la pauvreté des musiciens qui grattent dans les rues des chansons aux mélodies exsangues et lépreuses, à l'opposé des cartes postales de la bossa-nova, intéressent Cave à travers ce lien tenace qu'il entretient avec le blues. Les narrations cahoteuses des miséreux qui croupissent à l'ombre des sièges des grandes compagnies, la vérité crue de leurs souffrances de déclassés du monde industriel, le non-conformisme urticant de leur musique, tout ceci lui sert de base pour l'écriture de chansons moins domestiquées que celles du précédent.
L'image d'un Nick Cave au piano a (déjà) vécu, et il reprend le flambeau du cavalier d'apocalypse remisé après *Tender Prey*. C'est à cette époque qu'il recrute deux pistoleros australiens, Conway Savage aux claviers et Martyn P. Casey à la basse, tandis que Kid Congo Powers est retourné à son bercail du Gun Club.
A la délicatesse vénéneuse de *The Good Son* va se substituer un rock plus rêche, toujours gorgé de gospel mais joué à tombeau ouvert, live en studio selon la volonté du producteur David Briggs, connu notamment pour sa longue route aux côtés de Neil Young, depuis le premier album du Loner jusqu'aux récents *Ragged Glory* ou *Weld*.
Loin du Brésil, à New York puis en Californie, Nick Cave n'est pas forcément heureux du traitement apporté par Briggs à ses chansons, et c'est lors de la tournée suivante (en témoigne *Live Seeds,* qui paraît en 1993) que seront rétablis les curseurs d'intensité tels qu'il les imaginait au départ.

L'homme intranquille

Son existence, alors, est rythmée par une sorte de binarité cocasse : sur scène, il apparaît de plus en plus possédé, à la tête d'un gang redoutablement sonique, tandis qu'il se fond de retour à la vie normale dans l'habit d'un père attentionné et casanier, un *gringo* un peu détonant dans les parcs pour enfants de São Paulo. Comme dans sa musique, l'équilibre fragile entre le chaos et la sérénité menace à tout moment de basculer dans le mauvais sens. L'homme intranquille qu'il est resté lutte en permanence avec le notable rangé (provisoirement) des piquouses ; le mari fidèle, avec le cabochard ; le songwriter posé, avec le performer électrique. Ces ambivalences, cultivées parfois jusqu'à la caricature, vont éclater au grand jour avec *Let Love In,* enregistré à Londres et publié en 1994, qui procure à Cave l'un de ses plus gros hits, *Do You Love Me?*.
A la tête d'une version *expanded* des Bad Seeds (Warren Ellis de Dirty Three au violon, l'ex-Birthday Party Rowland S. Howard, des membres de Beasts of Bourbon, des Triffids ou de Miranda Sex Garden), Cave fait étalage des sujets les plus scabreux, avec des histoires de torture, de meurtre, de pédophilie, mais il ne semble plus aussi habité, hanté qu'autrefois.
A trop tourner autour des mêmes reliques Southern Gothic, il finit par ressembler à un gardien de musée des horreurs qui remet ses pantoufles hors des heures d'ouverture. L'album est en revanche l'un des plus variés, musicalement, de toute sa discographie, car autour du tronc commun blues et *dark country* habituel viennent se greffer des branches nouvelles comme le dub moite ou le folk ambient, ainsi qu'une belle collection de percussions exotiques.
La séparation avec Vivian Carneiro marque la fin de l'escapade brésilienne et le retour de vieux démons seulement assoupis, comme si l'Europe vers laquelle il se replie était, chez lui, ❖❖❖

The Good Son 1990

Cette fois, c'est pour de bon : Nick Cave fait son Elvis, son chanteur de charme. Sur la pochette, superbe d'humour et de perversité, il pose au piano, entouré de nymphettes en tutu. Très drôle. Sorti du purgatoire, Nick Cave chante pour les anges. La cassure est nette et tendre, Nick a fait la paix avec lui-même, avec ses nerfs. Dans un magnifique coltard, il écrit ses meilleures chansons et drape la mélancolie dans des ondoiements orchestraux. Les Bad Seeds capitonnent leurs instruments et font des chœurs d'hommes tranquilles. La violence semble étouffée, anesthésiée par ces envolées de cordes à la fois alambiquées et fluides. On traverse ce disque comme un songe capiteux, en apesanteur et dans un état de béatitude avancé. En 1990, auriez-vous laissé votre petite sœur refuser de sortir avec Nick Cave ? **S. D.**

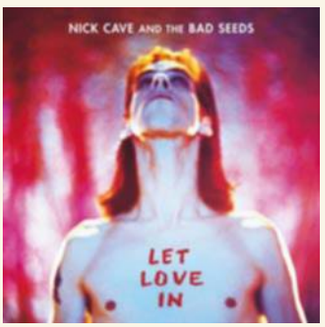
Henry's Dream 1992

Après l'envapé chef-d'œuvre *The Good Son,* Nick Cave a le réveil brutal. *Henry's Dream* est d'abord haletant, exaspéré, congestionné, terre à terre. Fausse piste : plus loin, Nick affine son goût pour les arrangements de cordes *(When I First Came to Town)* ou les pop songs crépusculaires *(Straight to You)*. Bilan : Nick chante de mieux en mieux et vit un peu sur l'acquis. Ni décevant ni surprenant, *Henry's Dream* est une machine bien rodée, parfois réglée sur pilotage automatique. Houleux, dense et représentatif des diverses facettes de Nick Cave – romantisme lyrique et violence sourde –, cet album souffre pourtant d'une production sans relief. Comme un très bon film vu sur une toute petite télé. **S. D.**

Live Seeds 1993

Le complément indispensable à la discographie studio de Nick Cave. Pour rappeler que les Bad Seeds sont d'abord de vraies bêtes de scène, qui travaillent sans filet. Capables de déclencher des tempêtes. Vachement bien habillés. Trop rares chez nous. A la fois Iggy Pop et Leonard Cohen, Nick Cave réussit sur scène la synthèse entre des pôles opposés du rock. Grotesque, mais classe. Puisées dans toute la discographie du groupe, les chansons de *Live Seeds* rappellent ce qu'on savait déjà : en huit ans, Nick Cave s'est créé un répertoire d'une rare cohérence. Une œuvre. **S. D.**

Nick Cave & the Bad Seeds en 1996.



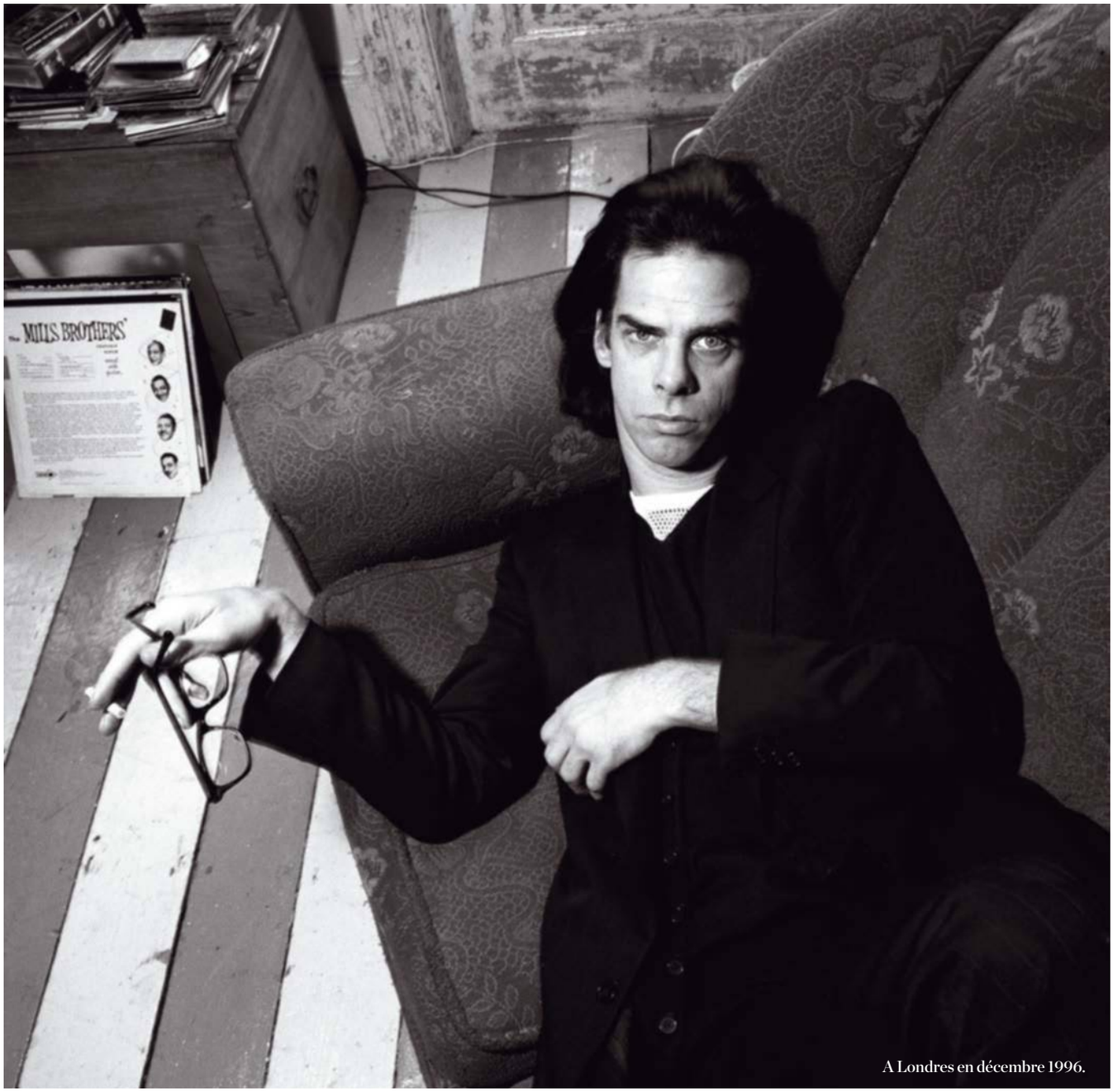
Let Love In 1994

Sur la pochette, Nick Cave pose torse nu. Pas pour concurrencer Iggy Pop, mais parce qu'il fait drôlement chaud sur *Let Love In*. La basse est moite, presque dub, mais le son métallique. Sueurs froides – Nick Cave joue sur les contrastes, entre neurasthénie voluptueuse (ces ballades qui permettent d'apprécier la nuance entre liquoreux et sirupeux) et poussées de fièvre délirante où, comme autrefois, les Bad Seeds jouent à se faire peur. *Let Love In* est une plante tropicale qui aurait poussé sous la lumière d'un néon et se languirait du soleil. Pour l'heure, le soleil se couche et crée des ombres grotesques et poétiques dans l'univers de Nick. **S. D.**

Murder Ballads 1996

L'album de la victoire. Hier, Nick Cave squattait une mythologie retaillée à son gabarit. Aujourd'hui, il n'a plus besoin de tuteurs en série, c'est lui qui invite : sa sœur jumelle PJ Harvey, Kylie Minogue, avec qui il décroche enfin un tube, la vieille copine Anita Lane, Shane McGowan (déjà croisé sur une reprise fabuleuse de *What a Wonderful World*), Eros et Thanatos. Nick Cave sait recevoir. Les Bad Seeds jouent mieux que jamais, sobrement audacieux, baroques sans ostentation. La musique de Nick Cave y a gagné une patine, perdu ses angles les plus durs. Il se rêvait Leonard Cohen, il finira Johnny Cash, metteur en scène au style trop riche et personnel pour qu'on puisse parler d'autoparodie ou de redondance. **S. D.**

Même éloigné géographiquement de son leader, le groupe n'a jamais été si soudé, si puissant, tel un volcan savamment maintenu par Cave au bord de l'éruption – qui souvent a lieu sur scène.



A Londres en décembre 1996.

✣✣✣ synonyme de plongée maudite. Pour faire diversion, et afin d'éviter de sombrer dans l'autocomplaisance, il réactive un projet vieux de plusieurs années, *Murder Ballads,* qu'il présente comme une récréation, voire comme une *"plaisanterie"*, même si ce disque sera l'un des plus lucratifs de toute sa carrière en raison de la présence à bord de la *teen idol* australienne Kylie Minogue, le temps d'un duo façon Lee Hazlewood/Nancy Sinatra, *Where the Wild Roses Grow.*

Petit théâtre des horreurs

Ces "ballades du meurtrier", comme les recueils *cheap* de faits divers, mettent encore une fois en lumière les talents de conteur de Cave et l'évident plaisir qu'il prend à décrire ces scènes d'assassinat, de vengeance, ces personnages déséquilibrés, avec au passage un retour sur quelques mythes sordides de l'Amérique mille fois visités, comme Stagger Lee ou Henry Lee. Sur ce dernier titre, il a invité PJ Harvey et, dans une interview pour *Les Inrocks* (lire p. 54) à la sortie de l'album, il décrit sa relation avec la sauvageonne du Dorset comme *"une profonde histoire d'amitié"*. Laquelle amitié basculera bientôt en une fougueuse et passionnelle histoire d'amour, presque trop parfaite pour ne pas tourner au naufrage, ce qui sera inévitablement le cas.

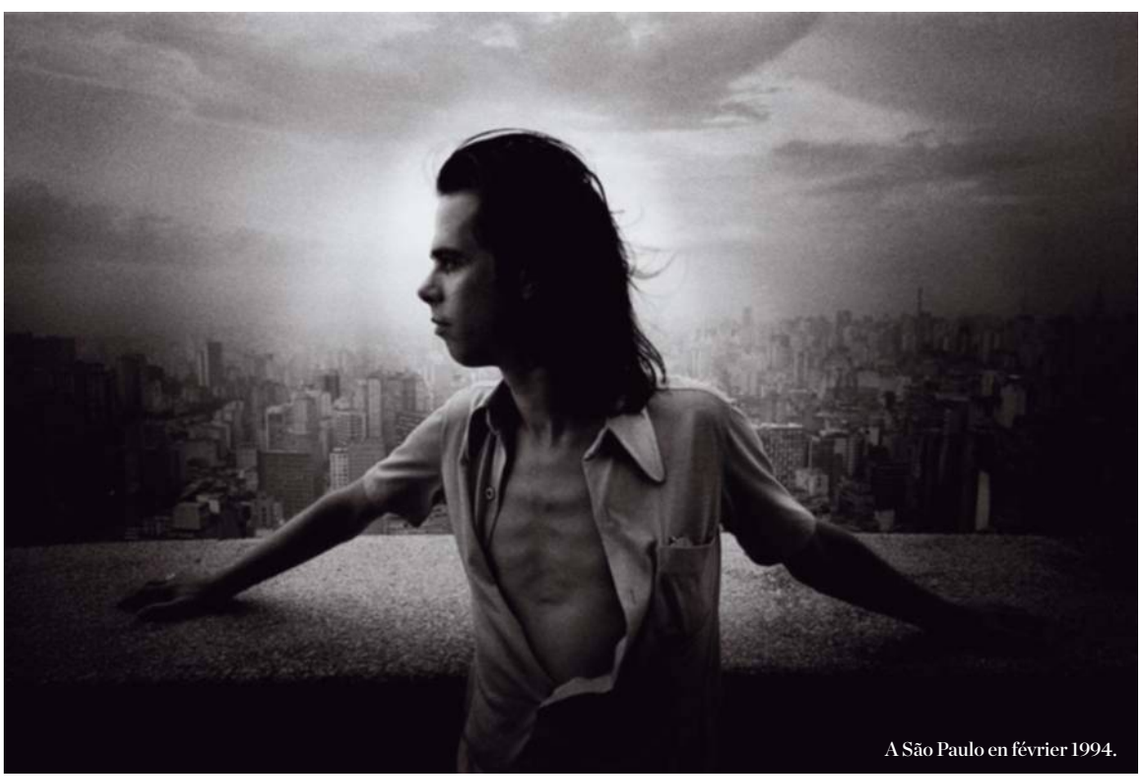
Sur scène, Nick Cave apparaît de plus en plus possédé, à la tête d'un gang redoutablement sonique, tandis qu'il se fond de retour à la vie normale dans l'habit d'un père attentionné.

C'est sur la mer houleuse balayée par l'amertume que Nick Cave écrira, en 1996, les chansons poignantes et meurtries de *The Boatman's Call,* album hanté d'un bout à l'autre *(Black Hair, Green Eyes)* par le souvenir de Polly Jean. Malgré un *(Are You) The One that I've Been Waiting For?* adressé à celle qui l'a remplacée, Susie Bick. ✣

© Franck Courtès/Agence VU

Pourquoi le Brésil ?

En 1992, alors que sortait l'album *Henry's Dream,* Nick Cave nous recevait à São Paulo, sa ville d'alors. Une nouvelle étape dans son errance, et un grand tournant dans sa vie. **Par Serge Kaganski**



A São Paulo en février 1994.

Que fait Nick Cave au Brésil ? C'est la question qui nous taraudait dans le taxi, pendant les treize heures de vol et, en fait, depuis plusieurs mois. On se souvenait bien que son album *Tender Prey* était dédié à Ferdinand Ramos, l'acteur du rôle-titre de *Pixote* (film d'Héctor Babenco de 1981) abattu par la police de São Paulo en 1987, mais tout de même... En tournée promotionnelle, l'Australien ombrageux est aussi à l'aise qu'un lion en cage. Ici, libre et décontracté, dans son élément naturel, il dissipe vite fait l'image de mauvais coucheur qu'il peut laisser dans ses interviews. *"J'étais depuis longtemps obsédé par le Brésil.* Pixote *m'avait marqué. En sortant du film de Babenco, je m'étais juré d'aller là-bas, ce pays semblait tellement excitant. La réalité que j'ai découverte ici est différente de celle montrée dans le film. Ce n'est quand même pas si dur, je trouve les gens d'ici intelligents, chaleureux. Je ne suis pas venu au Brésil pour des raisons sentimentales.*

La première fois, j'étais en tournée avec les Bad Seeds, et c'est dans une fête d'après-concert que j'ai rencontré Viv. Mais j'avais décidé de venir vivre ici avant de la rencontrer. Je voulais aussi fuir l'Europe, la vie européenne, la sensibilité européenne, leur approche des choses. Même si le Brésil est un pays colonisé par les Européens, tu te rends compte que la vie et l'atmosphère d'ici n'ont strictement rien à voir avec l'Europe.
Je te rappelle que je ne suis pas anglais, que je n'ai rien d'européen, et je me rends compte que je n'ai jamais vraiment aimé vivre en Europe. L'architecture, l'aspect physique de l'Europe sont très oppressants. Pas assez d'espace, pas assez de lumière, pas assez de soleil. A Paris, on a l'impression de vivre dans un musée, de déambuler dans un cimetière. Je ne nie pas la beauté de Paris qui est indiscutable, mais je m'y sens très oppressé, j'y manque d'air. De ce point de vue, je me sens beaucoup plus à l'aise ici. Et puis, il y a eu Berlin. J'y ai passé de bonnes années, c'était incontestablement une période importante de ma vie et de ma carrière. Mais comme toute période, elle a eu un début et une fin. Je ne pourrais plus revoir Berlin avec le même regard que jadis, je ne pourrais plus y vivre ce que j'ai déjà vécu. A São Paulo, je passe énormément de temps seul, ou alors en famille, je m'occupe de ma femme et de mon fils, Luke. C'est aussi pour ça que j'aime vivre ici. Je suis tout à fait content d'avoir disparu de la scène anglaise et européenne, d'échapper à toutes ces corvées de merde qui me tombaient dessus quotidiennement en Angleterre. Je n'ai plus la pression du rock'n'roll circus *sur les épaules : la maison de disques, la presse, les coups de fil incessants, les demandes d'interviews ici ou là... Au Brésil, j'ai la paix. Il arrive juste qu'une fois l'an un magazine français envoie des journalistes jusque dans ma tanière ! Mais bon, ça va. Du moment que ce n'est pas tous les jours, je tolère."*
Avant d'atterrir à São Paulo, Nick Cave a posé son baluchon à Londres, Berlin ; il a sillonné l'Europe, toute sa carrière discographique ✣✣✣

© Steve Double/Camerapress/Réa

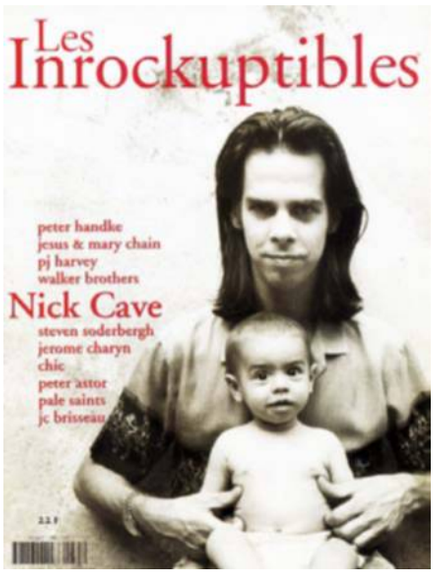
✣✣✣ s'est déroulée loin de l'Australie. L'exil comme moteur principal de son inspiration, la condition nécessaire à sa vision artistique. Nick Cave est un romantique, l'image de l'artiste exilé ferait-elle partie intégrante de sa panoplie ? *"Ici, je suis un gringo, je baragouine à peine la langue locale. Même si je parlais couramment le portugais, je ne serais jamais brésilien. Je serais pour toujours un gringo, un point c'est tout. Mais c'est comme ça depuis que j'ai quitté l'Australie. Je ne me suis jamais senti anglais, pas plus que berlinois. Je me suis habitué à la condition d'exilé, et j'aime beaucoup cette situation. C'est très intéressant de vivre en exil. Quand j'ai pris la décision de quitter l'Australie, je désirais voir le vaste monde, vivre une sorte d'odyssée. Je ne tenais pas à ce que mon itinéraire suive une quelconque logique. En quittant l'Australie, il y avait en moi la décision consciente de ne pas revenir avant longtemps, de m'arracher à ma terre natale, de transformer ma vie en un grand voyage, en une sorte d'errance. Depuis, j'ai toujours gardé cette sensation de mouvement, cette volonté de ne pas m'immobiliser trop longtemps. Même ici, je ne sais pas si je vais rester bien longtemps."*

Artiste exilé

A le voir arpenter ainsi le globe avec un tel entêtement, on peut se demander si notre crooner déglingué n'a pas un vieux compte à régler avec son pays, une possible revanche à prendre sur son enfance. *"Non, parce que, au fur et à mesure de mes tribulations, je me suis peu à peu rendu compte que j'avais laissé derrière moi le pays parfait. C'est pour moi une bonne définition de l'Australie. J'ai cherché un endroit qui soit aussi merveilleux à vivre que l'Australie. Ni l'Europe, ni l'Angleterre, ni les Etats-Unis n'ont pleinement satisfait mon attente. J'aime bien le Brésil, mais je ne vais pas m'y éterniser. Je continuerai à chercher, à explorer. Je finirai bien par retourner en Australie, mais je l'ai tellement dénigrée dans mes interviews passées qu'il faudra bien que je me rachète auprès de mon pays."*

Nick Cave nous emmène ensuite dans son troquet favori, petit endroit qui ne paie pas de mine, fréquenté par quelques prolos qui viennent oublier là leur dure journée de labeur. *"Je suis parfaitement heureux d'être assis aux terrasses de bar comme en ce moment. Je reste là des heures, je bois de la bière, je lis, j'observe la rue, les gens. Mais ce n'est pas parce que j'écluse des bières ou que je reste des heures aux terrasses de café que je ne fous rien. Je travaille ! C'est à São Paulo que j'ai écrit et composé le nouvel album,* Henry's Dream. *Sinon, je lis beaucoup, je joue du piano, je m'occupe de mon bébé... Je reste assis au soleil et je bois. Voilà en quoi consistent mes journées... J'avoue que ce n'est pas une activité trépidante ! Désolé, je n'ai pas de grand scoop à te refiler sur ma vie."*

Pas de messes noires, pas de sacrifices sous la pleine lune, pas d'orgies gothiques dans les cimetières. Plus sage que Rimbaud en Abyssinie, moins en danger que Burroughs à Tanger, loin de ses oripeaux batcave, Nick profite tranquillement du soleil tropical, des après-midi paresseux, du



Nick Cave et son fils Luke photographiés par Eric Mulet à São Paulo en 1992.

temps ralenti. Se rend-il compte d'un certain décadrage de perspective ? *"Je ne vois pas en quoi mon image serait opposée à celle du Brésil. Pendant mes premiers mois ici, mes amis brésiliens me demandaient toujours pourquoi j'étais venu vivre chez eux. J'étais censé être ce personnage lugubre et mélancolique, alors que le Brésil est un pays de soleil, de carnaval et de football. On se représente le Brésil comme un monde de bonheur et d'insouciance. Mais si on gratte un peu la surface, on se rend compte que ce n'est pas vraiment le cas, que le Brésil est aussi le pays du chômage, de la misère, de la mafia, de la violence... En ce qui me concerne, je n'ai jamais cherché à vivre dans des pays ou des villes déprimants. Je ne me considère pas non plus comme un individu spécialement sinistre ou dépressif. Les gens, la presse ont une idée de Nick Cave un peu à côté de la plaque. En tout cas, cette image est totalement éloignée de la façon dont je me sens et je me vois. Il en va de même pour ma musique. J'estime qu'à bien des égards ma musique est joyeuse, qu'elle exprime le bonheur de vivre."*

***Henry's Dream*, album intemporel**

Sur le nouvel album *Henry's Dream*, difficile de trouver des influences brésiliennes évidentes. L'Australien serait-il de ces artistes qui puisent l'essentiel de leur inspiration dans leur univers intérieur plutôt que dans leur environnement ? *"Le Brésil m'a quand même influencé, non seulement au niveau des textes, mais aussi musicalement :* Henry's Dream *est très acoustique, c'est un disque violemment acoustique ou acoustiquement violent. Déjà sur* The Good Son *j'utilisais de nombreux musiciens brésiliens, le texte de* Foi na cruz *était à moitié en portugais et l'album était enregistré à São Paulo. Je suis donc un peu influencé par le Brésil, mais pas au point de faire un album de samba. Cela dit, je ne pense pas avoir besoin d'être influencé par mon environnement. Je n'écoute pas énormément de musique brésilienne. Quand j'ai terminé* The Good Son, *je savais déjà ce que serait* Henry's Dream. *C'est un disque à écouter en profondeur, il ne s'agit pas de pop légère que l'on peut écouter d'une seule oreille, à la sauvette. Les chansons constituent une sorte de carnaval de personnages divers, un défilé d'histoires et de nouvelles que j'ai inventées... Mais je n'aime pas trop analyser ou expliquer mes textes, ça me donne l'impression d'être un idiot incapable de leur rendre justice. Il faut les écouter et les interpréter personnellement. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ils sont très simples, très directs, ils racontent des histoires sans détour, sans double sens. J'en suis très fier."*

Nick Cave se rebiffe quand on évoque ses relations avec la drogue ou la religion, parce que *"les 657 articles publiés sur moi ne parlent que de ça, et j'en ai par-dessus la tête"*. Pourtant, en passant devant un cimetière, il ne pourra s'empêcher de nous préciser : *"C'est le plus impressionnant de São Paulo, il est énorme et contient des tombes magnifiques, dans la plus belle tradition baroque et gothique."* L'Australien a su mieux que tout autre traquer les vieilles légendes et l'esprit vaudou, exhumer le mystère enfoui, faire reluire la fascination d'un petit Blanc pour une culture qui lui est totalement étrangère, mettre en évidence les liens obscurs reliant le blues aux Saintes Ecritures. *Henry's Dream* ne faillit pas à cette quête : on y mêle imagerie biblique et langue du Delta, on y associe fantasmes sexuels et sens du danger et de la blessure, on y tamponne la dévotion et le blasphème, on y régénère des traditions vieilles comme le folk. La Bible revue par Buñuel, le blues rectifié par Lynch. Surtout, une œuvre intemporelle qui aurait pu être pondue il y a vingt ans ou dans vingt ans. *"Je suis de plus en plus sensible aux chansons, je tombe vite amoureux d'une belle mélodie. J'ai beaucoup plus d'attirance pour cet aspect de la musique qu'au temps de The Birthday Party. Je suis meilleur qu'à l'époque, mes musiciens aussi. The Birthday Party était un autre groupe, nous n'avions pas les mêmes buts. Il ne peut y avoir de place pour les belles mélodies quand l'ambition est d'être aussi violent et discordant que possible. C'était ça, The Birthday Party : être le plus agressif possible vis-à-vis des gens, des auditeurs. A l'époque de* Your Funeral... My Trial, *il y avait sans doute quelque chose d'européen dans mes chansons, un son, une atmosphère... Comme la musique d'un cirque ambulant, des échos de cabaret. On retrouve ce goût européen dans* Henry's Dream, *des effluves espagnols, des chansons simples qui ont pour thèmes l'amour et la revanche, la passion et le ressentiment, des chansons fondées sur la guitare acoustique. Sans fausse modestie, je pense que c'est un album superbe, brillantissime."*

La paternité

Finalement, Nick Cave nous entraîne chez lui, dans le quartier de Sumaré. Une petite maison anonyme, gardée par un dalmatien cyclothymique. Point de crypte ou de crucifix, l'intérieur de la famille Cave est désespérément normal – décoration minimale et ameublement limité au strict nécessaire. *"Je ne sais pas si le fait de vivre au Brésil a affecté ma personnalité.*

A São Paulo en février 1994.

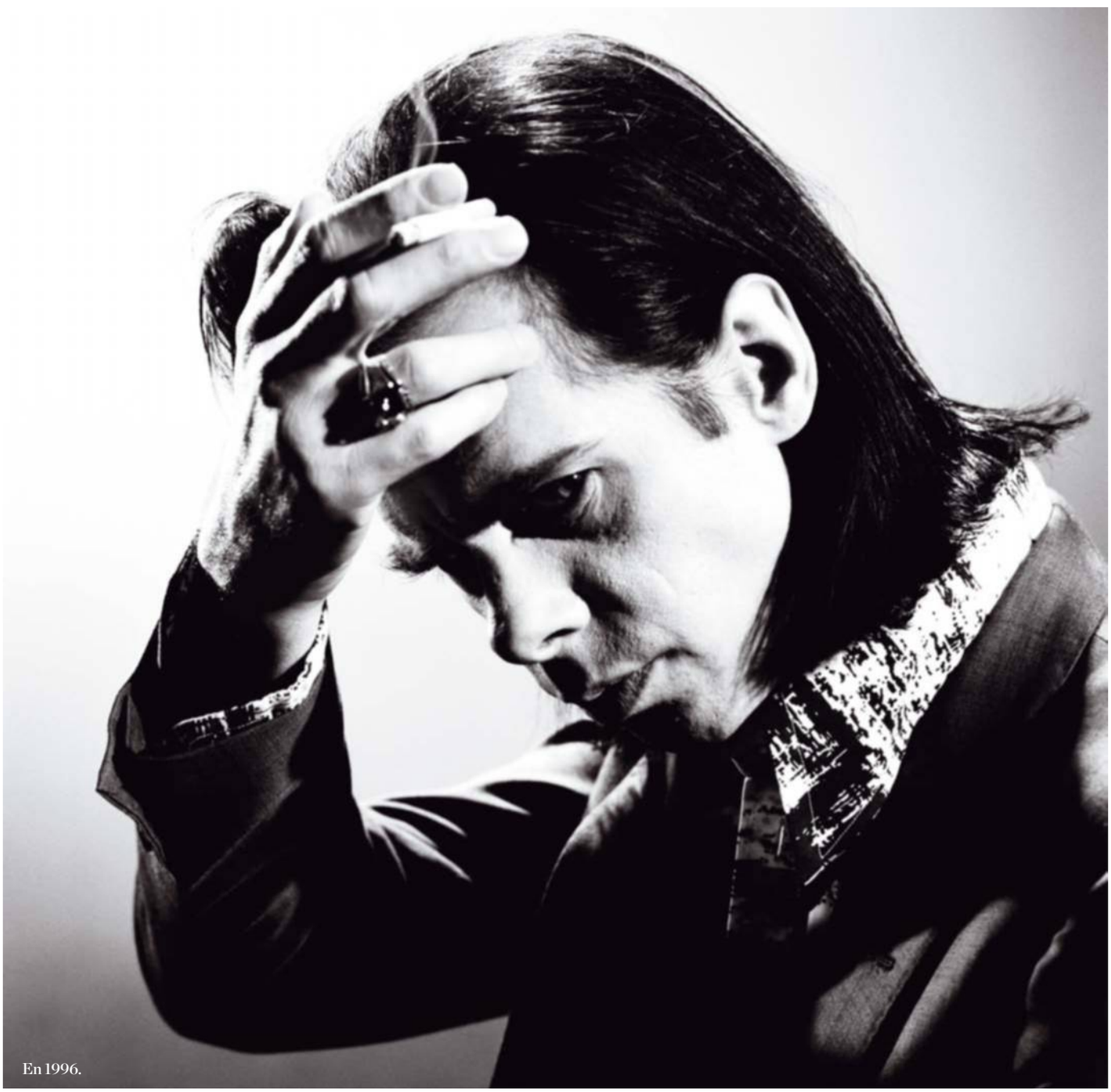
“Mon seul but est de trouver un endroit qui ne soit pas trop corrompu, un endroit où je puisse élever mon fils dans les meilleures conditions. C’est vraiment tout ce que je peux demander à l’existence.”

© Steve Double/Camerapress/Réa

Je n’ai pas le sentiment d’avoir fondamentalement changé. Peut-être que j’ai une conscience sociale un poil plus développée. Avant, je ne m’intéressais pas du tout à la politique, au social, aux autres pays, à la façon dont les gens vivaient, au malheur des autres. Tout ce que j’ai vu et vécu ici m’a un peu ouvert les yeux. Je suis peut-être un gringo, mais sûrement pas un touriste. En revanche, le fait d’avoir un fils a incontestablement modifié mon approche de la vie. Avant, je traversais la vie en aveugle, insensible à ce qui se passait autour de moi, aux sentiments d’autrui. Je dérivais d’un pays à l’autre sans m’intéresser à ce qui s’y passait. J’étais un drifter, *un voyageur sans attaches. Maintenant que j’ai un gamin, je suis obligé de m’intéresser à l’état du monde puisque mon enfant va en faire partie. J’ai regardé autour de moi et, d’une certaine façon, c’est horrible. Le monde est un sale endroit, je ne m’en rendais pas compte. Avoir un gosse aurait dû me rendre amoureux de la vie. Eh bien non, ça m’a mis encore plus en colère, rendu plus pessimiste sur l’état des choses. Il n’y a pas grand-chose à faire contre la misère du monde, moi, je me sens totalement impuissant à modifier le cours des choses. Mon seul but est de trouver un endroit qui ne soit pas trop corrompu, un endroit où je puisse élever mon fils dans les meilleures conditions. C’est vraiment tout ce que je peux demander à l’existence.”* ✥

A cœur ouvert

En 1996, au moment de *Murder Ballads*, Nick Cave se mettait à nu lors d'une surprenante rencontre londonienne. Il y dévoilait de profondes fractures, entre son écriture et sa vie, son rôle de père et son goût du chaos, un idéal familial et sa solitude. **Entretien Emmanuel Tellier**



En 1996.

© Steve Double/Camerapress/Réa

Que ressens-tu face au succès de *Murder Ballads* ?
Pour quelqu'un qui n'a jamais été profondément ambitieux, je trouve très flatteur d'avoir un tube comme *Where the Wild Roses Grow*. Pour la première fois, ma musique passe sur les radios du monde entier et mes clips sont diffusés par des chaînes de télévision qui me boudaient consciencieusement. Mon statut actuel m'enchante et me fait rire, mais je garde la tête froide : ce succès, je le dois évidemment à la présence de Kylie Minogue. Notre rencontre a été parfaite, Kylie est une fille géniale. Elle s'est complètement impliquée, jusqu'au tournage de la vidéo. Avec PJ Harvey – avec qui j'ai enregistré un autre duo –, c'est assez différent : une profonde histoire d'amitié. Polly et moi nous sentons très proches l'un de l'autre. Nous nous ressemblons par de nombreux aspects : elle fait partie de ces gens qui sont foncièrement bons mais menacés en permanence par le côté destructeur de leur personnalité, exactement comme moi.

Quand as-tu eu l'idée d'un album composé de *murder ballads* ?
A l'époque de l'album *The Firstborn Is Dead,* j'avais déjà pensé compiler quelques chansons sur le sujet, tout ce que j'avais écrit de particulièrement sulfureux. Mais, depuis, les Bad Seeds sortaient des disques chaque année : je n'avais donc jamais le temps de me concentrer sur ce projet. Jusqu'au jour où Blixa Bargeld m'a convaincu de reprendre cette idée et d'en faire un album à part entière. Pourtant, ce disque, c'est un peu une plaisanterie, certainement pas l'œuvre d'un sadique qui se défoule. Personnellement, je le trouve plutôt drôle, avec tous ces crimes absurdes ! Il ne faut pas chercher à lire dans mes chansons des choses qui ne s'y trouvent pas. La misogynie, le sadisme, la fureur, le meurtre sont des éléments de théâtre, un décor, une duperie. Depuis des années, j'ai construit un univers avec mes chansons, un monde qui m'est propre, dense et épais. C'est dans cet univers-là que mes personnages évoluent, que les crimes que j'invente se déroulent. *Murder Ballads* n'est que l'aboutissement d'une logique d'écriture. Mais mon univers intime ne ressemble pas à celui de ces chansons. Ces deux mondes sont distincts.

Ton quotidien est plus calme ?
Je ne pourrais pas le jurer... Beaucoup de choses ont changé dans ma vie au cours des derniers mois. Je ne savais plus quoi foutre de ma vie, je ne comprenais plus rien. Tout cela est très personnel... mais après tout, je n'ai rien à cacher. Voilà : depuis quelques mois, je vis seul, ici, à Londres. La mère de mon enfant, Viv, et moi sommes séparés... Je garde Luke la moitié du temps et c'est quelque chose d'essentiel à mes yeux. Il a 4 ans et demi, c'est un petit gars formidable. La séparation m'a aussi permis de redécouvrir la solitude. Je passe beaucoup de temps seul chez moi, à réfléchir. Vivre seul m'a redonné toute ma liberté.

Est-ce l'échec d'une relation ou plus généralement de la vie en couple ?
Je n'ai pas encore vraiment répondu à cette question. Depuis que j'ai 18 ans – et ma rencontre avec Anita Lane –, j'ai toujours eu des petites amies. Je n'ai pas connu une seule journée en célibataire, je n'ai donc jamais pu pousser l'expérience de la solitude à son terme. Etrangement, il m'a fallu toutes ces années pour comprendre que le célibat pouvait être un bienfait pour moi... J'ai longtemps pensé que l'idée de famille était un trésor. J'étais prêt à me battre pour cette idée, mais le combat est inégal. Pour moi, le mariage n'est pas simplement une histoire d'amour, il implique un renoncement : les deux membres du couple acceptent de se ranger sous une loi qui est plus forte qu'eux. Ils sacrifient leur liberté individuelle au nom de la famille. C'est un engagement rituel et sacré qui demande une force spirituelle assez extraordinaire : il faut accepter de se couper d'une partie de soi-même pour s'offrir au couple, faire don de sa personne. Sur le papier, c'est très beau, mais dans la réalité, ça ne fonctionne pas comme ça. En tout cas, pas pour moi.

En quoi ton fils Luke t'a-t-il changé ?
Là, on fouille dans des trucs très intimes... Quand il n'est pas près de moi, je ressens un vide physique, presque douloureux. Prendre soin de mon fils me motive et me responsabilise énormément. Or, à la différence des efforts demandés par la vie en couple, je n'ai pas ressenti ces changements de rythme de vie comme une agression, comme des sacrifices. Pour la première fois de ma vie, je peux être sincèrement généreux, véritablement généreux. J'ai toujours pensé que j'étais un bon songwriter et un musicien très correct, mais aussi que j'étais minable dans toutes les autres disciplines de la vie. J'ai toujours été un mauvais fils, un mauvais mari, un mauvais ami, un mauvais compagnon de groupe pour les Bad Seeds. Or, pour la première fois, je me sens bon dans un domaine utile et vital : je ne suis plus seulement un artiste et un auteur accompli, je suis aussi un excellent père !

Tu sembles vouloir mener ta vie avec raison. Cela s'applique aussi aux tentations ?
Disons que si je voulais me soûler ou prendre des drogues, je le ferais en calculant bien mon coup, pour ne plus devenir une épave, pour garder une vie à côté. De temps en temps, je cède aux tentations, mais sans culpabilité. Ça ne m'empêche pas de voir mon gosse le lendemain, d'être un père parfaitement normal, sobre et attentionné. Je ne suis plus disposé à sacrifier ma vie entière pour les drogues. Il n'y a plus de culpabilité, mais une grande tristesse, que je ressens lorsque je pense à certains de mes amis qui ont déconné avec la came mais qui n'ont pas eu ma chance. Tracy Pew *(bassiste de The Birthday Party et de The Saints – ndlr),* par exemple. Lorsque je pense à lui, j'ai envie de chialer. Voilà un type qui aurait pu être mon frère, nous avions tellement de choses en commun. Simplement lui est mort, et pas moi. Saloperie de destin... Et des gens comme lui, j'en ai rencontré un paquet : la plupart sont restés sur le carreau.

Pourquoi pas toi ?
Je ne sais pas. J'avais pourtant toutes les raisons d'y passer. Je me suis quand même tapé seize overdoses dans ma vie. Je ne sais pas pourquoi j'ai survécu. D'ailleurs, je ne sais pas non plus pourquoi j'arrive à en parler aujourd'hui, après quinze années d'une vie de junkie.

As-tu jamais réussi à expliquer ton attirance pour l'autodestruction ?
C'est juste quelque chose qui me suit depuis des années, une sorte de rébellion permanente, un refus de rentrer dans le rang. Mais mon véritable problème, c'est que je ne souhaite pas vraiment remédier à cette ambivalence Bien/Mal.
J'ai compris depuis quelque temps que cette confusion était la matière première dans laquelle mes chansons prennent vie, qu'elles se nourrissent de ce chaos. Venir à bout de cette "maladie" ne serait pas profitable à mes disques, ce serait même une sacrée catastrophe.

Concrètement, comment gères-tu cette opposition ? Tu voudrais à la fois être un bon père et ne pas venir à bout de la confusion, de l'ambivalence...
Il y a un équilibre à trouver, ce qui n'est pas toujours simple. Il y a des moments où j'exerce un contrôle strict – lorsque je travaille ou que je garde mon fils. Et puis il y a des moments où je me laisse aller... J'ai besoin de ces deux rythmes de vie : le calme et la tempête, l'équilibre et le chaos. J'ai souvent parcouru la Bible à la recherche de réponses, avant de découvrir que ces réponses n'étaient pas dans des livres.
Ce que je peux faire de mieux, c'est essayer de conjuguer les deux aspects de mon caractère le plus intelligemment possible, sans faire souffrir les autres.

Tu n'as jamais eu peur de mourir ?
Même lorsque je reprenais conscience après une overdose, je ne pensais jamais à la mort. Je ne me sentais pas concerné : la mort ne semblait pas pouvoir m'atteindre... Même lorsque j'étais accro, j'ai toujours continué à travailler, je me suis toujours levé le matin. Le travail est resté la chose principale dans ma vie, alors que la majorité des junkies n'a pas cette planche à laquelle se raccrocher. L'écriture m'a sauvé la vie : je n'étais pas seulement un junkie, j'étais un junkie qui écrivait. ✣

"L'écriture m'a sauvé la vie : je n'étais pas seulement un junkie, j'étais un junkie qui écrivait."

King of rock'n'roll

Depuis 1997, Nick Cave multiplie les projets et se promène entre théâtre allemand et western, poésie et rock brut, *Shrek* et la Bible. Un artiste en majesté. **Par Louis-Julien Nicolaou**

Pour les rockers, il fut un temps où disparaître avant d'avoir atteint 30 ans était une nécessité, presque un devoir qu'exigeait le respect dû aux mythes de l'adolescence, aux James Dean, Buddy Holly et autres Eddie Cochran. Alors que, gras et alcoolique, il se trouvait à Paris sans bien savoir pourquoi, Jim Morrison confiait ainsi au journaliste Hervé Muller son embarras d'être un "vieux" rocker de 27 ans. Quelques jours plus tard, une trop forte dose d'héroïne se chargerait de le guérir de son vague à l'âme. En 1997, Nick Cave, le sombre, le torturé, le poète de la mort, du péché et de la rédemption, le rocker ayant survécu à des années de toxicomanie forcenée et, selon ses dires, à pas moins de seize overdoses, va quant à lui fêter ses 40 ans et devoir faire un peu le ménage dans son existence pour s'assurer un avenir digne de sa légende.

Paradoxalement, le divorce avec Viviane Carneiro est un premier pas vers cette nouvelle maturité. Au lieu de s'apitoyer sur son sort ou de s'abandonner au démon de midi en se réincarnant en crooner sadique entouré de femmes fatales, rôle auquel le voue presque naturellement son premier tube international *Where the Wild Roses Grow* en 1996, Cave s'abîme dans une solitude bienfaisante, calme et introspective. Lucide sur sa part de responsabilités, il tire de l'échec de son mariage un enseignement qui, malgré la blessure sentimentale, n'a rien d'amer : après tant d'années à n'avoir jamais passé une journée sans la compagnie d'une femme, la solitude lui va bien. Et puis, l'éducation de son fils Luke lui tient sincèrement à cœur, il lui semble qu'elle le pousse à davantage de bonté et de sérénité. Cependant, l'introspection et l'éducation ne comblant pas totalement un emploi du temps de rock star, le chanteur balance toujours entre un ancrage privé, même plus solide que naguère, et l'excès, le chaos dont il a besoin pour créer. *"J'ai besoin de ces deux rythmes de vie : le calme et la tempête, l'équilibre et le chaos,* confie-t-il aux *Inrocks* (lire p. 54). *Oui, je peux être un type bien. Non, je suis incapable d'être un type bien en permanence... Les gens entièrement bons n'existent pas. Je ne vais pas me battre indéfiniment contre ma vraie nature, ça fait bientôt quarante ans que j'essaie."*

Une figure de la culture

De tout cela, *The Boatman's Call,* écrit et interprété pendant ces mois où une meilleure connaissance de soi inspire au chanteur une confiance renforcée en ses ressources créatives, est le juste reflet. Cave n'a jamais aussi bien chanté que dans ces ballades dépouillées à l'extrême où la pudeur se fissure assez pour que l'intime affleure sans être dévoré par le narcissisme. Le nouveau Cave a renoncé à la théâtralité, pas à arpenter le fond d'encre des nuits de perdition. Si la critique l'encense et qu'il reconnaît non sans une pointe de complaisance que, désormais, sa musique se distingue de celle des jeunes rockers énervés par ceci qu'elle provient *"d'un homme de 40 ans qui a acquis une certaine compréhension de la vie"* (entretien avec Mick Brown, 1998), Nick n'est toujours pas sage. Au point même que, la dépendance aux drogues et à l'alcool reprenant le dessus, il va devoir affronter une fois pour toutes ses démons et soumettre les Bad Seeds à plusieurs mois de chômage relatif.

En 1998, les fans doivent se contenter d'un *Best of,* dont la sélection a principalement été effectuée par Mick Harvey. Cave écrit par ailleurs un texte d'introduction à l'Evangile selon saint Marc dont la publication suit de peu celle de *King Ink II,* recueil de poésies, chansons et écrits divers. Malgré son retrait momentané de la scène, il jouit maintenant du statut de grande figure de la culture. On le voit accompagner au piano une séance de *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, le Schauspielhaus de Düsseldorf lui commande une énième partition pour le *Metropolis* de Lang (offre qu'il décline) et le voici encore qui enregistre quatre chapitres d'*Et l'âne vit l'ange* avec Mick Harvey et Ed Clayton-Jones. Ne manquent plus que les honneurs et les prix ; mais eux aussi vont bientôt fleurir...

En 1997, il est ainsi élu "songwriter de l'année" par les Music Awards australiens, une ❖❖❖

© Simon Leigh/Camerapress/Gamma

A Londres en 1999.

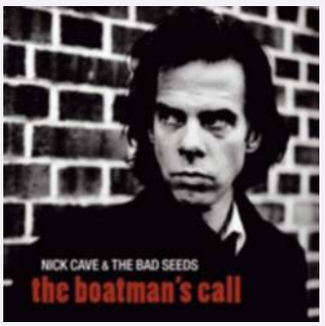
Nick Cave & the Bad Seeds en 2000.

© Joe Dilworth

❖❖❖ distinction comme il en recevra une dizaine au cours de la décennie suivante. La respectabilité endossée par les rockers littéraires à la Lou Reed ou Patti Smith, cette momification dans une bohème ennuyeuse et très académique, constitue une menace qui vaut bien celle de l'addiction aux drogues. Mais, heureusement, revenu sobre et décidé à le rester, Cave sait encore s'amuser, faire n'importe quoi, et donc rester imprévisible. En 1999, il est ainsi la grande incongruité de l'album *A Tribute to Polnareff,* où il glisse – en français – une reprise décadente de *Goodbye Marylou*. Il est également appelé à établir la programmation du Meltdown Festival qui propose chaque année à Londres dix jours de concerts illustrant les genres musicaux les plus divers. Là encore, son plaisir passe en premier. Outre les Bad Seeds et des proches comme Blixa Bargeld et Kylie Minogue, il réussit à faire venir des monuments de la musique américaine comme Nina Simone, Van Dyke Parks et Lee Hazlewood, qui n'était pas monté sur scène depuis des lustres. En rendant hommage à certains de ses héros, Cave désigne ainsi à ses propres admirateurs le continent infini de blues, country et rock où sa musique et sa personnalité ont pris naissance.

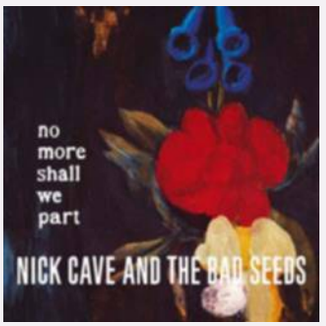
Le ciel et l'enfer

En 1999 toujours, il épouse le mannequin anglais Susie Bick, officialisant une relation entamée deux ans plus tôt au musée d'Histoire naturelle de Londres, *"sous le squelette d'un Brachiosaurus",*



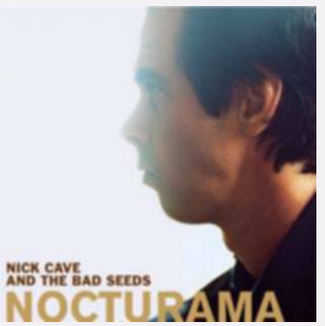
The Boatman's Call 1997

"Now the storm has passed over me, I'm left to drift on a dead calm sea", chantait Nick à l'époque de *Let Love In*. Ce pourrait être la devise de *The Boatman's Call*. Plus discrets et justes que jamais, les Bad Seeds dérivent sur la mer de la tranquillité, mer d'huile qui reflète des rides d'homme sage sur le front du chanteur. Sur un tempo unique – celui, feutré, qui avait enchanté *The Good Son* –, Nick Cave chante des ballades d'ébène et semble faire ses adieux à la scène (la représentation, les coups de gueule). Jadis jeune punk excessif (The Birthday Party), voire disgracieux (The Boys Next Door), il est devenu un pur songwriter, au long cheminement vers l'épure. Ici, il boucle la boucle : quinze ans après la reprise d'*Avalanche* qui ouvrait *From Her to Eternity,* Nick Cave n'a jamais été aussi proche de Leonard Cohen. **S. D.**



No More Shall We Part 2001

Quatre ans séparent cet album du précédent. Dans la carrière du prolifique Nick Cave, habitué à dépoter un album studio tous les deux ans au moins, c'est long, et ce n'est pas très bon signe.
Cet album n'est pas mauvais, parce qu'on y retrouve tout ce qu'on a aimé dans les cinq précédents. Le problème, c'est qu'on n'y retrouve rien de plus. L'ennui, c'est qu'on s'y ennuie un peu. On peut même être franchement irrité par la voix de Nick Cave, crispée voire constipée.
Nick Cave est entré à deux pieds dans la quarantaine, et ça sent la crise. **S. D.**



Nocturama 2003

"Chérie, je suis en feu", n'en finit pas de chanter Nick Cave à la fin de l'album *Nocturama* – le morceau dure près de quinze minutes, soit une dizaine de trop. Dieu que ce feu fut long à prendre...
Nocturama est sans doute le moins bon disque de Nick Cave. Pour la composition, rien de nouveau, beaucoup de redondance. L'interprétation est de plus en plus stéréotypée, tout en grandiloquence forcée. La production est lisse et plate, certains morceaux semblent taillés pour la conquête des radios américaines, et on y reconnaît à peine le style des Bad Seeds, qui sonnent comme un groupe de première partie pour une tournée des stades. **S. D.**

> Sur *The Boatman's Call,* Cave n'a jamais aussi bien chanté que dans ces ballades dépouillées à l'extrême où la pudeur se fissure assez pour que l'intime affleure sans être dévoré par le narcissisme.

précise le chanteur, qui évoque un coup de foudre et une relation pour la première fois suffisamment profonde et enrichissante pour que l'éphémère coup de passion se mue en amour durable.
En 2000, Susie donne naissance aux jumeaux Arthur et Earl. Ces nouveaux arrivants seront responsables de certaines concessions inattendues : ainsi lorsque, en 2004, le papa attendri consent, pour leur plaisir, à ce que *People Ain't No Good* figure dans la bande originale de *Shrek 2*. Pour la première fois, Nick apprécie pleinement sa vie hors du travail. Moins obsessionnel, celui-ci reste toutefois aussi nécessaire qu'auparavant et, en 2001, les Bad Seeds reviennent avec *No More Shall We Part,* album faussement calme, plein de violons, aussi limpide mélodiquement que patraque, plaintif, comme porté par un tourment incurable.
Par-delà cette respectabilité qu'il paraît ne plus vouloir fuir, Cave y affirme combien sa maturité reste hantée, chevauchée sans cesse par le Ciel et l'Enfer. Encensé par la critique, le disque conduit Cave et ses troupes à prendre la route tout au long de l'année. Hormis une petite tournée en mars, 2002 sera plus calme. Le chanteur en profite pour reprendre *Let It Be* (pour le film *I Am Sam* en 2001) et le *Disco 2000* de Pulp (pour le single *Bad Cover Version* du groupe en 2002) et, surtout, pour enregistrer *I'm so Lonesome I Could Cry* de Hank Williams en duo avec Johnny Cash. Cette rencontre entre deux crépuscules, ombre vivante et ombre moribonde, figurera sur *American IV: The Man Comes Around,* dernier album sorti du vivant de l'Homme en noir.
Nocturama paraît en 2003, et c'est encore un bel album, collection de ballades tristes impeccablement interprétées, trop peut-être, à laquelle même le rock à fond de train de *Dead Man in My Bed* n'insuffle aucune sauvagerie. Les thèmes qui possédaient Cave aux heures de ses premières démences se mettent à ronronner. Certains craignent de voir l'inquiétant prêcheur qui, tel Robert Mitchum dans *Cinq Cartes à abattre,* pouvait toujours dégainer un flingue de sa Bible se mettre à les sermonner pour de bon. En tout cas, aucune tournée ne vient promouvoir le disque et Bargeld, compagnon des premières heures, en profite pour se faire la malle. L'Allemand expliquant qu'il n'arrivait pas à concilier Einstürzende Neubauten, les Bad Seeds et son mariage. ✣✣✣

Abattoir Blues/The Lyre of Orpheus 2004

Après une paire d'albums trop tièdes, Nick Cave relève la tête et décide de sortir *Abattoir Blues/The Lyre of Orpheus,* deux albums en un, pour souffler le chaud et le froid. Un double album assez bipolaire donc, avec des crises de jubilation et des chansons d'amour, les deux étant réunis par des arrangements et une production à nouveau dignes des Bad Seeds, tout en évitant les redites. Dès le premier morceau, l'épique *Get Ready for Love,* on a compris que Nick Cave avait retrouvé son mojo. Guitares acoustiques, mélodies pop et grosse chorale gospel illuminent cet album gonflé comme une voile. **S. D.**

Dig!!! Lazarus Dig !!! 2008

Dig!!! Lazarus Dig!!! s'écoute comme une réplique du tellurique premier album de Grinderman. Les trois points d'exclamation sont bien placés. En vrai, un disque qu'on pourrait qualifier de "!!!", synonyme de fiévreux, tendu, physique, puissant. Un disque de rock pur et dur, de groove électrique comme une excroissance monstrueuse du blues de John Lee Hooker, avec des guitares triturées, des orgues au lyrisme torturé, une voix de prêcheur inquiet, le tout joué viril et musculeux – on dirait parfois un croisement des Doors et des Stooges. Nick Cave n'est pas Lazare, revenu d'entre les morts, mais ça faisait longtemps qu'il n'avait pas semblé aussi vivant, hyperactif et branché sur haute tension. **S. D.**

Push the Sky Away 2013

Le quinzième album de Nick Cave est-il une réaction au barouf SM de Grinderman ? C'est, en tout cas, un disque de faux calme, de faux plat. Peu de guitares, de cris et de rock, mais des ballades avec chœurs, cordes et claviers, des tourneries harmonieuses qui gonflent et s'élèvent jusqu'à une autre forme d'explosion, plus lancinante, moins violente. Assez éloignée de ses bonnes vieilles racines blues, la musique de Nick Cave gagne une autre dimension, un autre horizon. L'âge venu (il a atteint les 55 ans), le survivant Nick Cave aborde une forme de sagesse : il ne se cogne plus la tête contre les murs de ses démons intérieurs, mais repousse le ciel. **S. D.**

B-Sides & Rarities 2005
The Abattoir Blues Tour 2007
Live at the Royal Albert Hall 2008
Live from KCRW 2013

En plus de sa discographie studio officielle, Nick Cave a régalé ses fans de quelques albums parallèles : on peut retenir l'indispensable coffret 3 CD de raretés *B-Sides & Rarities* en 2005, une paire d'albums live qui restituent la tension dramatique et la face chamanique de Nick Cave en live (et finalement plutôt rare sur scène), ainsi qu'une session pour la radio californienne KCRW, sortie deux mois après l'excellent *Push the Sky Away,* et au moins aussi bonne. **S. D.**

❖❖❖ Nick, lui, s'installe à Brighton, un lieu qu'il juge calme, reposant, presque ennuyeux, et qui lui semble par conséquent parfaitement approprié pour son travail. Si l'on en croit *Abattoir Blues/The Lyre of Orpheus,* cette nouvelle installation est salutaire. Né d'une urgence nouvelle, ce double album bénéficie d'une vitalité qui faisait défaut à *Nocturama*. Warren Ellis est davantage présent, comme en témoigne sa participation à l'écriture de six titres. James Johnston, leader de Gallon Drunk, est quant à lui crédité comme organiste, devenant, dix ans après avoir participé à la tournée Lollapalooza à leurs côtés, membre à part entière des Bad Seeds. Mais c'est surtout Cave lui-même qui paraît revitalisé, prêt à en découdre, guéri de cette manière cafardeuse, parfois presque geignarde, qu'il avait adoptée depuis la fin des années 1990. D'allure très sobre, l'album suivant, *B-Sides & Rarities,* est triple et, comme son nom l'indique, il compile cinquante-six chansons rares ou inédites enregistrées sur vingt ans par les Bad Seeds. A cette sortie s'ajoute bientôt celle d'un double live couplé à un double DVD, *The Abattoir Blues Tour*.

Une période faste

Entre-temps, toujours très actif, Cave compose avec Warren Ellis deux partitions pour le théâtre (*Woyzeck* de Büchner en 2005 et une adaptation de *La Métamorphose* de Kafka en 2006), signe le scénario d'un western australien, *The Proposition,* puis enregistre sa bande originale, toujours en compagnie de Warren Ellis. L'expérience s'avérant satisfaisante, les deux compères écrivent encore la bande originale de *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford* d'Andrew Dominik, beau film sorti en 2007, dans lequel Nick fait également une apparition. Le théâtre en langue allemande avec son tragique et son grotesque d'un côté, le western, ses mythes immuables et ses héros fatigués de l'autre : Cave, par-delà cette nouvelle étiquette de rocker intellectuel qu'on lui colle maintenant, et qu'il méprise presque autant que celle de rocker gothique à laquelle il était abonné au temps de The Birthday Party, reste simplement fidèle aux esthétiques qui l'ont toujours travaillé.

Et le rock n'est pas en reste. Le projet Grinderman est ainsi lancé avec quelques Bad Seeds en dissidence. Un retour au boucan brut, crade et comme sorti des catacombes, dont Cave, qui touche à la cinquantaine, sait toujours le secret. Ce retour à la source empoisonnée bénéficie par ricochet au quatorzième album des Bad Seeds, *Dig!!! Lazarus Dig !!!,* sorti en mars 2008. Un disque écrit en trois semaines et déterminé non plus par les riffs au piano du chanteur, mais par des boucles et des atmosphères. La presse s'enthousiasme, le public suit, *Dig!!! Lazarus Dig !!!* réjouit tout le monde.

En janvier 2009, Mick Harvey décide de larguer les Bad Seeds après vingt-six ans à leur service et trente-six ans de complicité musicale avec Cave. Il évoque une impasse relationnelle au bout de temps d'années, la frustration de ne pas participer davantage aux arrangements des chansons ainsi que le désir d'être plus proche de

En 2000.

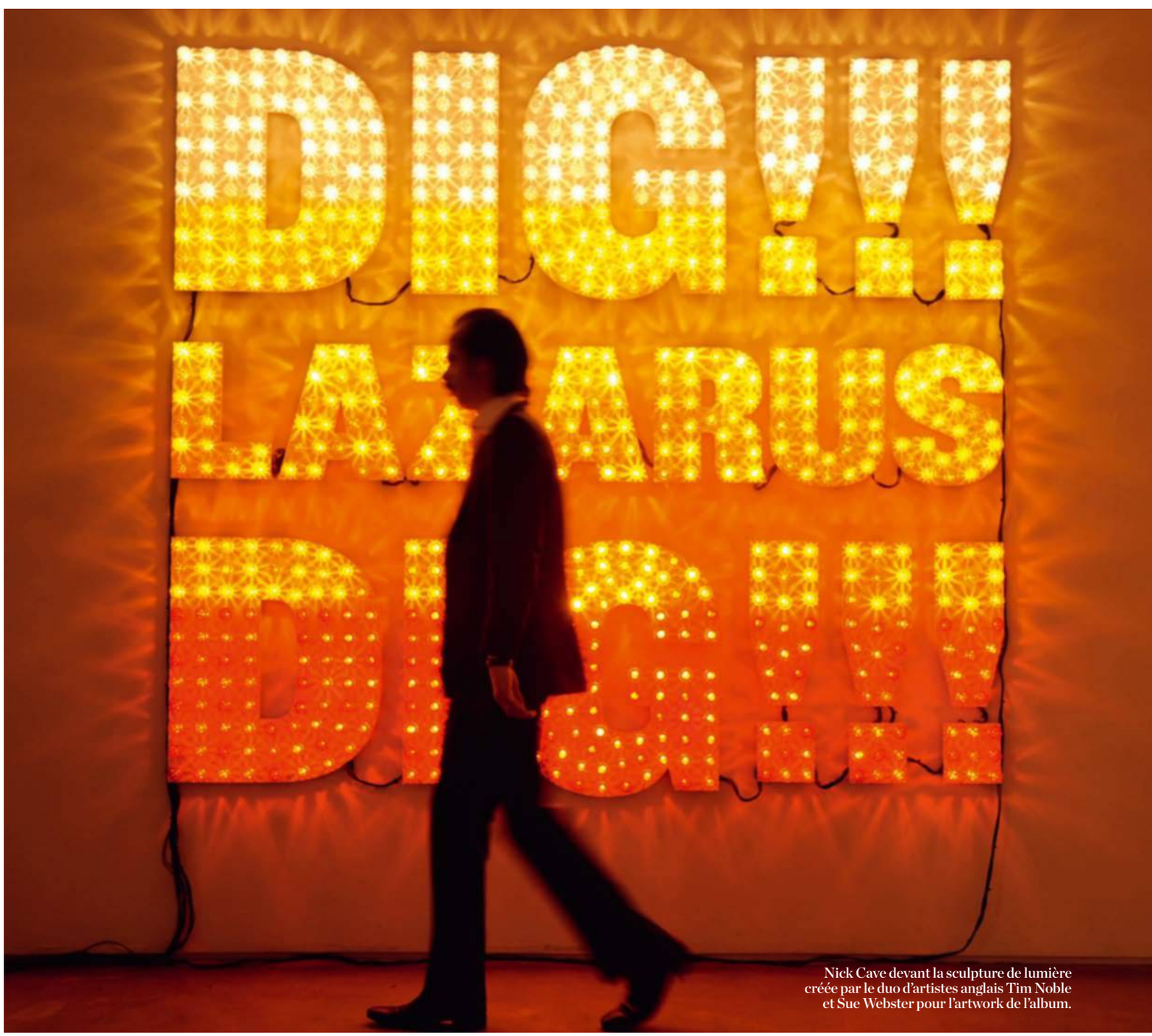
© Thomas Rabsch/Idols/Photoshot/Dalle

sa famille. De son côté, le chanteur constate simplement que la créativité s'est tarie entre son plus fidèle lieutenant et lui depuis qu'il collabore plus étroitement avec Warren Ellis. Et sans écraser une larme – pas son genre –, il publie coup sur coup un roman, *Mort de Bunny Munro,* et un deuxième album de Grinderman, avant d'enregistrer, seul ou en duo, de nouvelles reprises ici et là. En 2013 sort *Push the Sky Away,* album des Bad Seeds enregistré dans l'urgence, avec la volonté, Harvey étant parti, de se passer de guitare et de tenter de nouvelles combinaisons. Une nouvelle fois, personne pour trouver rien à redire. A 57 ans, Cave apparaît ainsi comme un survivant qui aurait déjoué et vaincu tous les pièges du music business sans jamais se trahir ni perdre la moindre parcelle de son âme. Sa foi dans le rock'n'roll n'est pas entamée, pas plus que sa conviction de tenir, avec ses mauvaises graines instables à gueules de gentlemen gangsters et de vieux loups chercheurs d'or, la meilleure des formations. Ayant franchi tous les caps, il est devenu monumental, un bloc d'intégrité que personne ne songerait à oublier dans une remise ou à faire entrer au musée. Echalas vaguement dégarni à l'œil toujours aussi noir, aux cris toujours féroces, il n'est pas près d'être un vieux rocker. ✣

A 57 ans, Cave apparaît comme un survivant qui aurait déjoué tous les pièges du music business sans jamais se trahir ni perdre la moindre parcelle de son âme.

Comme au premier jour

Pas de résurrection, mais un nouvel élan : rencontre avec Nick Cave en 2008 à l'occasion de *Dig!!! Lazarus Dig!!!*.
Entretien Stéphane Deschamps



Nick Cave devant la sculpture de lumière créée par le duo d'artistes anglais Tim Noble et Sue Webster pour l'artwork de l'album.

Depuis ton projet Grinderman l'année dernière, il y a une nouvelle énergie dans ta musique. D'où vient-elle ?
Ma musique est de plus en plus ouverte, c'est vraiment un nouveau territoire pour moi. L'écriture du disque a été très difficile, j'ai vraiment cru mourir en composant les textes et la musique. Ça a pris plus de temps pour arriver à ce point où tu écris quelque chose qui te surprend, qui ne ressemble pas à un truc que tu as déjà écrit. Mais pour ce qui est de l'enregistrement, ça a été une putain de partie de plaisir : on a enregistré quinze chansons en cinq jours. L'idée de passer des mois en studio... Je me demande ce que je pourrais faire de tout ce temps. Le groupe se séparerait, on finirait par ne plus se supporter. On n'a pas eu l'occasion de vivre ça.

Le piano a quasiment disparu aujourd'hui de ta musique...
On a viré le piano parce qu'il devenait l'instrument central des Bad Seeds, quel que soit le disque. Aujourd'hui, je m'interdis de jouer du piano. Je peux jouer de la guitare, de l'orgue, des putains de maracas, mais pas de piano. Ça a immédiatement changé la musique, ma façon de chanter, mon écriture, tout. J'ai un piano à la maison, ça m'arrive d'y composer des chansons, mais quand je présente des nouvelles chansons au groupe, elles ne sont pas jouées au piano. Pour ce disque, j'avais un orgue jouet, avec deux petits sons de batterie programmés, qui appartient à mon fils. J'ai composé quatre ou cinq chansons avec. Puis je l'ai apporté au studio pour montrer les chansons au groupe. Avec ce truc, c'est impossible de ne pas sonner pop. C'était excitant. Qu'on les prenne par n'importe quel bout, mes textes sont du côté sombre, que des mauvaises nouvelles. Mais en les chantant sur ce petit orgue pop, ça a ajouté quelque chose, un effet joyeusement sombre...

Que représente le personnage de Lazare pour toi ?
Quand j'étais gosse, l'histoire de Lazare me terrifiait. C'est le premier zombie recensé. Mais je n'ai pas été obsédé par Lazare toute ma vie. C'était juste un chouette personnage à mettre dans une chanson. Une bonne histoire.
J'ai enlevé Lazare du contexte original : dans mon disque, ce n'est pas une figure religieuse, juste un personnage qui se balade dans notre époque où tout le monde semble endormi, inconscient, dans le coma, paralysé, complètement apathique, drogué. Si on regarde l'histoire récente, il y a cette impression que nous n'avons pas de prise sur les choses, pas le pouvoir de changer quoi que ce soit. Des choses terribles se préparent et on n'y peut rien. Dans deux générations, ce monde n'existera peut-être plus. C'est difficile d'appréhender cette idée. Mais je ne suis pas complètement pessimiste. Il y a des petits signes encourageants, comme la candidature de Barack Obama aux Etats-Unis. En Australie, ça bouge aussi. Pas trop en France, il n'y a pas ce vent d'optimisme, mais au moins vous avez une jolie première dame *(Carla Bruni – ndlr)*.

L'idée de la mort et de la résurrection a-t-elle tenu une place importante dans ta vie ?
J'ai frôlé la mort plein de fois. J'étais accro à l'héroïne, et le passe-temps des accros, c'est de faire des overdoses. Certains en meurent, d'autres non. C'est du concret. En revanche, je n'ai jamais connu d'expérience de résurrection, et je ne crois pas à ce genre de conneries. On lit des histoires de gens qui prétendent avoir complètement changé de vie. La renaissance, le renouveau, "tout allait si mal et maintenant tout est si merveilleux"... On vit dans une culture de la renaissance. Mais je n'y crois pas, on est soi-même, seulement soi-même. On peut être soi-même défoncé, ou sobre, mais on reste soi-même, ce merveilleux soi-même. Par exemple, j'ai décroché de la drogue. Dans le monde des anciens drogués, il y a des gens qui veulent que vous regardiez le passé comme une période horrible. Vous étiez une mauvaise personne, et vous êtes devenu une bonne personne. Ce n'est pas la vérité, c'est un point de vue moral. J'ai choisi d'arrêter la drogue, mais pas pour des raisons morales.

Il y a beaucoup de magie, de surnaturel dans les chansons de cet album. Tu y crois ?
Je suis quelqu'un de créatif, je fabrique des choses à partir de rien, ce qui veut dire que, dans une certaine mesure, je suis dans la magie. Mais je suis aussi extrêmement pragmatique. Je ne crois pas aux fantômes, aux contes de fées. Pour moi, la magie permet des métaphores utiles. Ma femme croit aux fantômes. Quand elle entend un bruit bizarre, elle dit que c'est un fantôme. Dans notre couple, je suis le pragmatique, c'est elle qui voit des petits êtres sous le lit.

Tu as une croix chrétienne autour du cou...
C'est juste au cas où... Je ne suis pas chrétien, je ne l'ai jamais été. Mais je crois en Dieu, je suis encore très touché par l'histoire du Christ quand je la lis dans la Bible et les Evangiles. Mais ça me met en colère de voir de quoi la religion est responsable. Des trucs horribles arrivent pour des motifs religieux. Ce n'est pas de la religion, c'est du crime. Et je ne parle pas d'une religion en particulier. Ça me déçoit parce que j'ai investi beaucoup de moi-même dans ces questions, j'ai passé beaucoup de temps à y réfléchir, ça a une influence sur moi, et quand je regarde de près, j'en vois surtout les effets maléfiques.

Le seul moment dans ta carrière où tu as touché le grand public, c'est lors de ton duo avec Kylie Minogue en 1996. Quels souvenirs gardes-tu de cette expérience ?
Je n'ai jamais fait partie de la culture pop mainstream, même avec le tube de Kylie. J'étais celui qui chantait avec la star, mais je n'étais pas la star. Je me souviens qu'après avoir chanté avec elle à *Top of the Pops*, j'étais dans un magasin de jouets et un gamin déguisé en Power Rangers est venu vers moi et m'a demandé : *"C'est vous le vieux type qui chante avec Kylie Minogue ?"* Dégage, merdeux ! J'en étais là. Kylie m'a momentanément hissé vers ce monde, puis elle a continué sa route et je suis retombé... Je n'ai pas connu les limousines et les paparazzi. Cela dit, je serais toujours prêt à refaire un truc avec Kylie, l'expérience que j'ai eue avec elle est un de mes meilleurs souvenirs. C'était très simple, ça a marché à tous points de vue, il n'y a pas eu d'embrouille. C'était à la fois ambitieux, audacieux, ça a fait flipper pas mal de gens... J'ai fait des concerts devant son public. Je suis monté sur scène avec elle pendant un festival en Ecosse : je croyais que les gars du public allaient me tuer, ils me regardaient en tendant le poing, je lisais dans leurs yeux "comment oses-tu l'approcher ?". C'était très violent. Je croyais que les concerts avec The Birthday Party étaient durs, mais là, c'était encore autre chose. C'était incroyable.

Tu as toujours été bon en duo, est-ce que tu pourrais en faire un jour un album entier ?
Je n'ai pas le temps d'avoir trop de projets comme ça, plein de choses arrivent, mais chaque projet doit avoir une bonne raison d'être. Un album de duos ? Pourquoi pas, mais tous les gens avec qui j'aurais rêvé de chanter sont morts : John Lee Hooker, Nina Simone, Barry White, Ray Charles. Il ne reste pas grand monde. Bob Dylan. S'il m'appelle, j'y réfléchirai.

On te voit très peu au cinéma. Pourquoi ?
Je n'aime pas ça, je ne m'amuse pas sur un tournage. C'est ennuyeux, trop de temps perdu à attendre. Et je ne crois pas être très bon. Un acteur est censé s'abandonner, je suis trop inquiet pour faire ça. ✥

"Qu'on les prenne par n'importe quel bout, mes textes sont du côté sombre. Mais en les chantant sur ce petit orgue pop, ça a ajouté quelque chose, un effet joyeusement sombre..."

© Charles Hopkinson/Camerapress/Gamma

Liberté, créativité, fraternité

En accordant du silence et de l'espace à *Push the Sky Away,* Nick Cave a connu une libération. Il raconte en 2013 un enregistrement aux allures de révélation. **Entretien JD Beauvallet**

Ton album est plutôt crépusculaire : le genre de disque d'un homme revenu assagi de tous les excès...
Un album de vieux sage ? Je ne sais pas comment ça a pu arriver ! Je n'avais aucune intention de faire un disque calme, il s'est juste imposé de lui-même. C'est un album très français : il a été enregistré le ventre plein de nourriture et de vins locaux au studio La Fabrique, en Provence. Le lieu a vraiment eu une forte influence sur l'ambiance du disque, son atmosphère m'a submergé... Après une semaine de vie commune dans ce cadre, nous nous sommes assis pour écouter les premières prises et nous n'en revenions pas : nous n'avions aucune intention musicale en arrivant, mais là, clairement, le lieu avait décidé pour nous. Nous n'avions encore jamais fait un tel disque, avec une telle cohérence, une continuité dans les textes et la musique. Jamais nous n'avions accordé une telle place au silence.

D'habitude, la tension rôdait, menaçait avant d'exploser. Là, les chansons jouent avec cette tension, la maîtrisent...
J'étais estomaqué par ce mélange de calme et de nervosité. C'est vrai, les chansons n'explosent pas, mais je peux parfaitement entendre ce qu'elles seraient devenues sur n'importe quel autre de mes albums, là où elles se seraient fissurées, là où elles seraient parties dans le vacarme. Il y a une vraie impression de contrôle... Je ne sais pas si c'est de la sagesse, car ça impliquerait un côté pontifiant, évangélique. Je n'écoute jamais un album pour apprendre quelque chose, pour découvrir la sagesse : je l'écoute pour être embarqué dans un autre monde, malmené, défié... Un bon disque me fait sortir de la réalité, puis m'y raccompagne.

Depuis des années, avec Grinderman, tu joues un rock très physique, animal. Ce nouvel album en est-il l'antidote ?
Avec les Bad Seeds, nous avons toujours enchaîné des albums très différents, déroutants même. La réaction du public à ces mutations, on s'en fiche royalement : tout ce qui compte, c'est de maintenir les Bad Seeds en vie, en survie. Et l'ennui, la routine, l'absence de défis, ça nous tuerait. Mais ce qui nous sauve vraiment, c'est que nous n'habitons pas dans la même ville, qu'on ne se voit pas tous les jours ! On se rassemble en cas de besoin, pour un projet précis. Le but, c'est de se mettre au service des chansons, quel que soit le danger.

Quand même, les guitares sont très en retrait...
Pour une raison pratique : notre putain de guitariste, Mick Harvey, a quitté les Bad Seeds. Avec lui, nous avions toujours tendance à remplir les blancs, Mick rajoutait ses tempêtes de guitares partout *(il l'imite)*... On avait l'intention de le remplacer, mais quand nous avons écouté les premières prises, tout cet espace entre les instruments nous a impressionnés. C'était trop beau pour être souillé par des guitares. On a juste rajouté des chœurs, notamment ceux de l'école du village. Aucun des gamins ne parlait anglais, c'était magnifique... Quand on jouait une chanson, on ne savait jamais où elle nous mènerait, combien de temps elle durerait... Même moi, je n'avais pas le plan de vol. C'est une façon de conserver la beauté et le danger.

Quel genre de beauté ?
Je passe ma vie à tenter de revivre des épisodes de mon enfance. Il m'est arrivé des choses qui m'ont changé *(silence)*... Ma notion de la beauté est très liée à ma petite enfance. Ecrire, c'est ma façon de retrouver ces impressions, cette lumière.

Comment vous êtes-vous retrouvés en France ?
On a commencé à chercher des studios-résidences en Angleterre, mais ils semblaient tous sinistres, sans âme. Je ne me voyais pas passer plus de deux jours dans ces trucs qui ressemblent à des cliniques. Quelqu'un m'a parlé de La Fabrique : un studio qui abrite la plus grosse collection de vinyles classiques en Europe. Je m'y suis tellement senti chez moi qu'aujourd'hui La Fabrique me manque. J'y ai vécu une expérience très forte, qui a affecté mon âme. Parler d'épiphanie serait peut-être exagéré, mais il s'est vraiment passé un truc. Nous nous sommes sentis totalement libres, calmes, joyeux : l'album reflète ce moment précis de nos vies, une pause... Généralement, avec les Bad Seeds, le studio ressemblait à un champ de bataille, ça finissait avec du sang sur les murs.

Pourrais-tu enregistrer sans groupe ?
J'en serais incapable : je suis un collaborateur, c'est fondamental pour un artiste de mesurer ses limites. Et, musicalement, je suis limité, putain, vous n'avez pas idée ! Je peux composer une chanson, mais lui donner corps, jamais... C'est frustrant d'entendre des chansons dans ma tête et de ne pas être capable de les exprimer seul, de manière convaincante. Mais, heureusement, des gens comme Blixa Bargeld, Mick Harvey ou Warren Ellis m'ont aidé au fil des ans à rendre mes idées concrètes, à les sublimer, à leur faire emprunter d'autres directions.

> "En studio, j'ai vécu une expérience très forte, qui a affecté mon âme. Parler d'épiphanie serait peut-être exagéré, mais il s'est vraiment passé un truc. Nous nous sommes sentis totalement libres, calmes, joyeux."

En 2013.

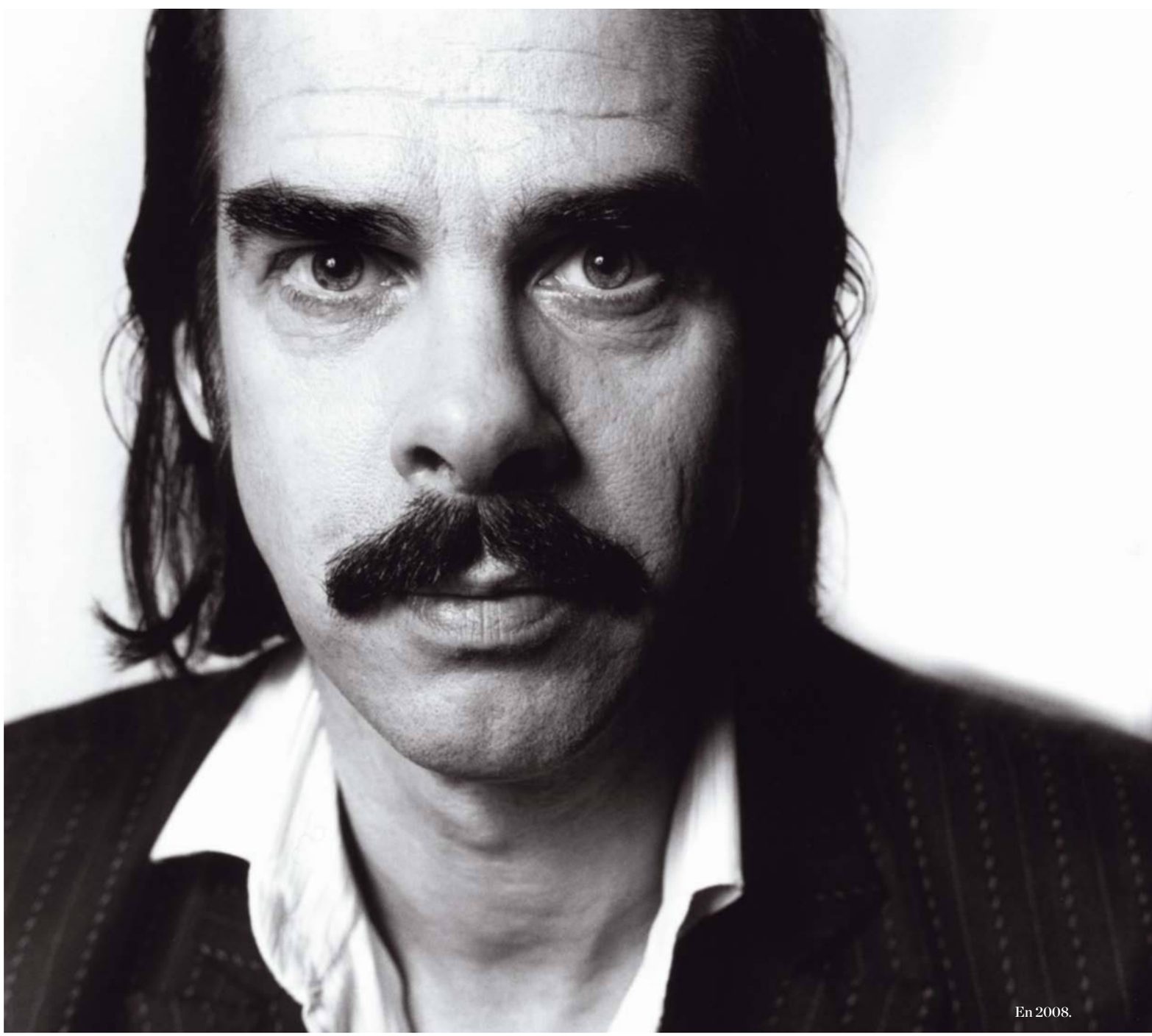
Travailler, pour toi, ça consiste en quoi ?
Je ne crois pas au mythe de l'inspiration, c'est très surestimé. Il y a parfois des révélations, mais sans travail derrière, elles ne servent à rien. J'ai rencontré beaucoup d'artistes autrement plus inspirés que moi : mais qu'ont-ils fait de ces épiphanies ? Rien. Ils les ont laissées mourir. Ils ne sont pas allés au bureau. Je n'attends pas que les idées viennent : je les force. Sur mon calepin, je note une date : et c'est le jour où on se mettra à travailler sur l'album. Une fois inscrit, on ne peut plus rien changer, c'est gravé dans le marbre. Ce matin-là, j'arrive au bureau et je commence à écrire l'album, sans la moindre idée, sans la moindre piste. Il me faut des mois pour affiner les paroles, un disque se façonne très lentement. L'attente entre deux idées peut être une véritable torture. Ma mémoire est très endommagée mais, bizarrement, j'arrive à me souvenir d'embryons de textes, de mélodies qui me viennent là où je ne les attends pas, dans le sommeil notamment...

Es-tu un observateur toujours aux aguets ?
Je ne sais jamais comment démarrer une chanson. Sur *Finishing Jubilee Street,* je raconte comment j'ai écrit une autre chanson, *Jubilee Street*. Beaucoup de mes chansons sont des mises en abyme. Je ne raconte pas ce que je vois, je raconte ce que voit un homme, un témoin... Ça en dit plus sur lui que sur ceux qu'il observe. Je suis voyeur.
Notamment avec ta femme...
J'ai effectivement transformé ma femme, ma muse, en une sorte de cobaye... Plus rien n'est sacré, elle sait que ces moments très intimes vont nourrir mon imaginaire, donc mes chansons, de manière diffractée, corrompue, détournée. Mais, d'une certaine façon, la contrepartie est que je l'immortalise !
Tu as vécu à Berlin, au Brésil, à Londres... Là, tu es à Brighton depuis dix ans. Quid de ta vie de nomade ?
Pour moi, dix ans, c'est une éternité. Je me demande souvent ce que je fous à Brighton. J'ai longtemps détesté cette ville. Quand je vivais à Londres, dans les années 1980 ou 1990, c'est là que je venais pour tenter de décrocher de l'héroïne : je prenais une chambre sur le front de mer, je m'y enfermais avec du whisky et des somnifères et je tentais de tenir deux ou trois jours. Avant de retomber dans l'héro dès que je rentrais à Londres. Pour moi, Brighton était donc une ville sans pitié, glaciale, lugubre, agonisante, et quand ma femme Susie a proposé d'y emménager, j'ai cru qu'elle rigolait. Mais, petit à petit, je me suis attaché à la ville, à sa lumière, à la mer... Brighton est sans doute toujours un trou à rats, mais mon amour pour Susie m'aveugle ! Tout ce qui compte, c'est d'avoir une pièce, où qu'elle soit, où je puisse m'enfermer et disparaître.
Tu te considères partout de passage ?
Je n'ai pas de racines, je ne fais pas partie du monde où je vis, où que je sois. Je me sens en imposture. J'ai honte, parfois je suis gêné d'être Nick Cave. ✥

© Cat Stevens

L'heure de la récréation

Grâce à Grinderman, formation parallèle et éphémère des Bad Seeds, Nick Cave a effectué une sauvage et salvatrice cure de jouvence.
Par Vincent Brunner



En 2008.

Dans l'histoire du rock'n'roll, chose déjà sexagénaire, ça ressemble à du jamais-vu, alors même que son moteur demeure le chaos, l'explosion et la rébellion. Grinderman constitue donc une anomalie, une heureuse bizarrerie. Comment expliquer que Nick Cave, Warren Ellis, Martyn Casey et Jim Sclavunos, membres d'un groupe établi et culte, décident un jour de se fondre dans un nouveau collectif sans même sacrifier le précédent ? Incompréhensible, incroyable. Et pourtant, mue par la joie de gosses répétant dans un garage, une partie des Bad Seeds – Mick Harvey et d'autres sont restés en dehors du coup – s'est donc réinventée au milieu des années 2000. L'épicentre de ce mini-séisme ? Un petit studio de la banlieue parisienne ironiquement nommé Misère.

Sessions buissonnières

En 2005, après avoir donné des concerts en marge des Bad Seeds (avec Cave au piano sur scène), la bande des quatre se lance pour le plaisir dans des sessions marathons sans queue ni tête et encore moins de boussole. Pas de chansons en cours ni de textes prêts à servir. Jouissant d'une complète liberté, la joyeuse équipe improvise jusqu'à plus soif, comme si elle découvrait pour la première fois une alchimie secrète. Les règles brillent par leur absence, et on assiste à une redistribution des cartes inattendue. Au lieu de s'asseoir devant un piano, Nick Cave empoigne une Fender Stratocaster et aligne les riffs comme un gratteux adolescent tout excité. Quant à Warren Ellis, il délaisse son violon au profit de tout ce qui lui tombe sous la main. Après quelques jours exaltants de furie sonore, le gang, euphorique et ivre à force de jouer, se rend compte qu'il a trop pris goût à l'expérience pour ne pas la prolonger. Pour canaliser un minimum ce flux d'énergie brute et mal peignée, les comploteurs vont ensuite opérer un tri dans les tonnes d'idées dégoupillées avant d'investir des studios londoniens.

Au moment d'enregistrer, Nick Cave envisage de recruter un guitariste professionnel avant de se voir poser un ultimatum par Warren Ellis : soit Cave continue de tenir la guitare, soit Ellis se barre. Comme il a appris les accords en s'entraînant avec le répertoire du Velvet Underground et la compilation garage *Nuggets,* la technique de Nick sera fruste et nerveuse. Pour officialiser le recommencement, le quatuor se coiffe d'un blaze tout neuf, emprunté à une figure de style chère aux bluesmen. Un jeu de mot obscène au second degré : chez Memphis Slim *(Grinder Man Blues)* ou John Lee Hooker *(Grinder Man), "to grind"* signifie "baiser" bien plus que "moudre". Si un chimpanzé est affiché sur la pochette, à part ça, Grinderman ne se livre à aucune facétie – pas de *toons* à la Gorillaz ou de personnages fictifs derrière lesquels se cacher. Quand, en 2007, le quatuor lâche dans la nature son premier album, il avance soudé mais à découvert – les crédits ne jouent pas la carte du mystère, ils attribuent à Cave la paternité des paroles et à tout le monde la musique.

En ouverture, les brûlants exutoires *Get It On* et *No Pussy Blues* agressent et excitent comme du Bo Diddley interprété par des jeunes punks. Le geste artistique est fort : alors qu'il atteint la cinquantaine, Nick Cave refait sa crise d'adolescence.

Un nouveau souffle pour les Bad Seeds

Après une tournée et quelques concerts de prestige – la première partie des White Stripes au Madison Square Garden –, Grinderman va être mis en stand-by. Les instigateurs de cette expérience explosive sont en effet confrontés à une situation schizophrénique : ils ne peuvent négliger la maison mère et partent enregistrer pour les Bad Seeds *Dig !!! Lazarus Dig !!!.* Grinderman ne sera cependant pas enterré et aura droit en 2010 à un deuxième album, *Grinderman 2,* aussi aventureux que son prédécesseur.

Sur la pochette, cette fois-ci, c'est un loup menaçant qui symbolise la prise de risque, le danger. A l'intérieur du livret, comme dans la vidéo d'*Heathen Child,* Cave, Ellis, Casey et Sclavunos se déguisent en gladiateurs. On pourrait croire, après le clap de fin officiel annoncé lors d'un concert en Australie de décembre 2011, qu'ils ont fini par rendre les armes. Sauf que Grinderman, en bousculant les habitudes et certitudes du songwriter Nick Cave, a eu un effet boomerang sur les Bad Seeds. Car, depuis, le studio est redevenu une terre d'expérimentation, un endroit où le groupe explore le champ des possibles plutôt que de coller étroitement à des textes préexistants. Parenthèse enchantée et rageuse, Grinderman a ramené au premier plan le plaisir et le défrichage – *2* aura même droit à son pendant remixé *(Grinderman 2 RMX)*. Il est heureux qu'au mépris des règles ce groupe impossible ait existé ! Et, qui sait, peut-être ressortira-t-il des oubliettes, comme lors de l'édition 2013 du festival californien Coachella... ✥

Grinderman 2007

Cette année-là, Nick Cave fête les 30 ans d'une carrière qui, depuis quelques albums, commençait à ronronner en rond, voire à désespérer le fan exigeant. Nick Cave retrouve sa vigueur d'antan et ouvre un nouveau chapitre avec le groupe Grinderman : les Bad Seeds en formation resserrée à quatre musiciens, un Nick Cave moustachu à la guitare électrique, un retour à la spontanéité du rock pur et dur et du punk-blues, sous l'influence inflammable des Stooges ou des Cramps. Debout là-dedans, au feu les lauriers, du cuir plutôt que du polyester : plus qu'une récréation de vieux briscards, Grinderman est un vrai grand groupe de rock'n'roll, qui annonce une renaissance artistique pour Nick Cave. **S. D.**

Grinderman 2 2010

Le premier album de Grinderman était une bombe dans la discographie de Nick Cave. Pour le second, le groupe joue après l'explosion, dans un paysage dévasté, contaminé, fondu. *Grinderman 2* n'est pas moins acéré que *Grinderman 1,* mais il enfonce le clou. Dans la chair de la musique, dans les instruments.
Le vrai chef metteur en sons de cet album semble être Warren Ellis, qui torture ses instruments pour les voir ramper, hurler et leur faire avouer des choses qu'eux-mêmes ignoraient. Il n'y a finalement peut-être rien de nouveau par ici pour Nick Cave et sa meute : ils ont juste déversé un fût d'acide dans la source intarissable de leur maelström musical. **S. D.**

Parenthèse enchantée et rageuse, Grinderman a ramené au premier plan le plaisir et le défrichage pour Nick Cave et ses Bad Seeds.

© Renaud Monfourny

Le jeu des extrêmes

Rencontre en 2010 avec Nick Cave et Warren Ellis autour de leur projet Grinderman. **Entretien Stéphane Deschamps**

Grinderman est composé de quatre musiciens des Bad Seeds. Qu'est-ce qui différencie vraiment les deux groupes ?
Nick Cave : C'est différent pour moi, parce qu'un album des Bad Seeds demande beaucoup de préparation. Je travaille plusieurs mois de mon côté pour composer les chansons avant que l'on entre tous en studio. Alors que si on me dit demain d'enregistrer pour Grinderman, je suis prêt, parce qu'il n'y a rien à préparer : on s'accorde, on improvise pendant cinq jours et on garde ce qui est valable. C'est ce qui s'est passé avec cet album. Ce qu'on entend, c'est principalement de l'improvisation, des prises originales et de l'editing.
Warren Ellis : Nous avons commencé ce groupe parce que c'était plus léger que les Bad Seeds, ça nous permettait d'essayer des choses impossibles dans un grand groupe. Avant même que ce projet ait un nom, c'était ça qui était important pour nous : la liberté d'expérimenter, par exemple de jouer un morceau instrumental pendant vingt minutes. Grinderman est devenu autre chose avec le temps, mais nous avons encore cette liberté en tête. Quand on fait ces sessions de cinq jours, on cherche d'abord à se surprendre, à ne pas refaire ce que l'on a déjà joué avant.
Depuis Grinderman, votre musique est de plus en plus violente.
Nick Cave : Ce que j'aime dans Grinderman, c'est que des gens peuvent se sentir agressés par notre musique. C'est chouette de pouvoir faire ça. Il y a des fans des Bad Seeds qui n'aiment pas du tout Grinderman : pour eux, c'est dangereux, ça détruit tout ce qu'on a mis du temps à créer avant. J'aime notre capacité à choquer, à cliver. Ça renvoie une énergie. Pour en arriver là, il faut pousser les choses vers les extrêmes.
Warren Ellis : Si la musique est intense, ça vient aussi des conditions dans lesquelles nous enregistrons. On n'est pas un groupe dont tous les membres vivent dans la même ville. Quand on enregistre, certains viennent d'Australie – c'est une organisation, on a une chance par an d'enregistrer ensemble. Donc, quand on fait ces sessions, on doit réussir, saisir l'occasion, on ne peut pas perdre de temps à ne rien faire. Du coup, c'est très intense, c'est une priorité, une expérience vitale.
Qu'est devenu le Nick Cave romantique assis derrière son piano ?
Nick Cave : Je l'ai mis de côté pour ma femme !

Martyn P. Casey, Warren Ellis, Nick Cave et Jim Sclavunos.

> "Ce que j'aime dans Grinderman, c'est que des gens peuvent se sentir agressés par notre musique." **Nick Cave**

Ces derniers temps, quand je fais de la musique chez moi, c'est plutôt au piano, des choses très douces. Ça ne veut rien dire pour la suite, à part que j'ai encore beaucoup d'affection pour ce genre de musique. Mais la face B de *Heathen Child* sera une belle ballade très romantique.

Comment vous imaginez-vous dans dix ans ? Plutôt Bad Seeds ou Grinderman ?
Nick Cave : J'aurai 62 ans... Je pense arrêter la musique et la drogue, puis acheter une maison sur une plage en Thaïlande. Tu viendras Warren ?
Warren Ellis : J'ai déjà acheté mon billet. ✣

© Deidre O'Callaghan

vous aimez les inRocKuptibles hors série, vous aimerez les inRocKuptibles hebdo

abonnez-vous !

-39 % par rapport au prix en kiosque

9,60 € par mois ou 115 € pour un an en une seule fois

\+ **1 CD exclusif** par mois

\+ **club inRocKs** des **invitations** à des concerts, expos, avant-premières de films à Paris et en province

\+ **la version digitale** gratuite

en cadeau le coffret Reprises vol. 4

2 CD 22 titres

exclusivité inRocKs, introuvable ailleurs

avec entre autres :
• *Love Will Tear Us Apart* de Joy Division par **Scott Matthew** • *Diamonds* de Rihanna par **Coming Soon** • *Lisztomania* de Phoenix par **Holy Two** • *Rocket #9* de Sun Ra par **Zombie Zombie** • *Paper Planes* de M.I.A. par **Kid Bombardos** • *Que je t'aime* de Johnny Hallyday par **Spleen** • *Twin Peaks Theme* d'Angelo Badalamenti par **Australasia** • **et bien d'autres...**

Plus rapide, abonnez-vous sur abonnement.lesinrocks.com ou bien découpez ou photocopiez cette page et renvoyez-la sans affranchir, avec votre règlement, à :

LES INROCKUPTIBLES - LIBRE RÉPONSE 83378 - 60647 CHANTILLY CEDEX
Renseignements au 01 44 84 80 34 ou abolesinrocks@everial.com

Oui, je m'abonne aux *inRocKs* je recevrai le coffret *Reprises vol. 4*

Ma formule d'abonnement (France métropolitaine uniquement)

❑ **115 €** (1 an)

❑ **9,60 €** par mois par prélèvement mensuel automatique sur RIB ou CB*

étranger et DOM-TOM consultez nos offres d'abonnement sur : **http://abonnement.lesinrocks.com**

CIVILITÉ & COORDONNÉES POSTALES (titulaire du compte si paiement par RIB):

☐ Madame ☐ Mademoiselle ☐ Monsieur

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville .....**Code postal** .....

Email .....@.....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter quotidienne des inrocks.com (actu, news, musique, cinéma, concours...)
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des *inRocKs*
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des partenaires des *inRocKs*

Référence unique du mandat (RUM) sera remplie par *les inRocKuptibles*

En application de l'article L. 27 de la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, les informations demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Sauf opposition formulée par écrit, ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers.
Offre valable jusqu'au 15 janvier 2015 dans la limite des stocks disponibles. * Engagement minimal de 1 an.
En cas d'augmentation du tarif, vous serez averti un mois auparavant et aurez la possibilité de résilier votre abonnement.

CI-JOINT MON RÈGLEMENT PAR :

CARTE BANCAIRE ❑ **CHÈQUE** (à l'ordre des ÉDITIONS INDÉPENDANTES) ❑ **MANDAT** ❑ **RIB** ❑

CB N°															
EXPIRE FIN					SIGNATURE										
CODE SÉCURITÉ (3 derniers chiffres inscrits au dos de votre CB)															

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

❑ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *les inRocKuptibles* d'un montant de 9,60 €/mois

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Editions Indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions Indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

MON COMPTE (indiquez les chiffres figurant sur votre **RIB**)

* | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

numéro d'identification international du compte bancaire - **IBAN** (International Bank Account Number)

* | | | | | | | | | | | |

code international d'identification de votre banque- **BIC** (Bank Identifier Code)

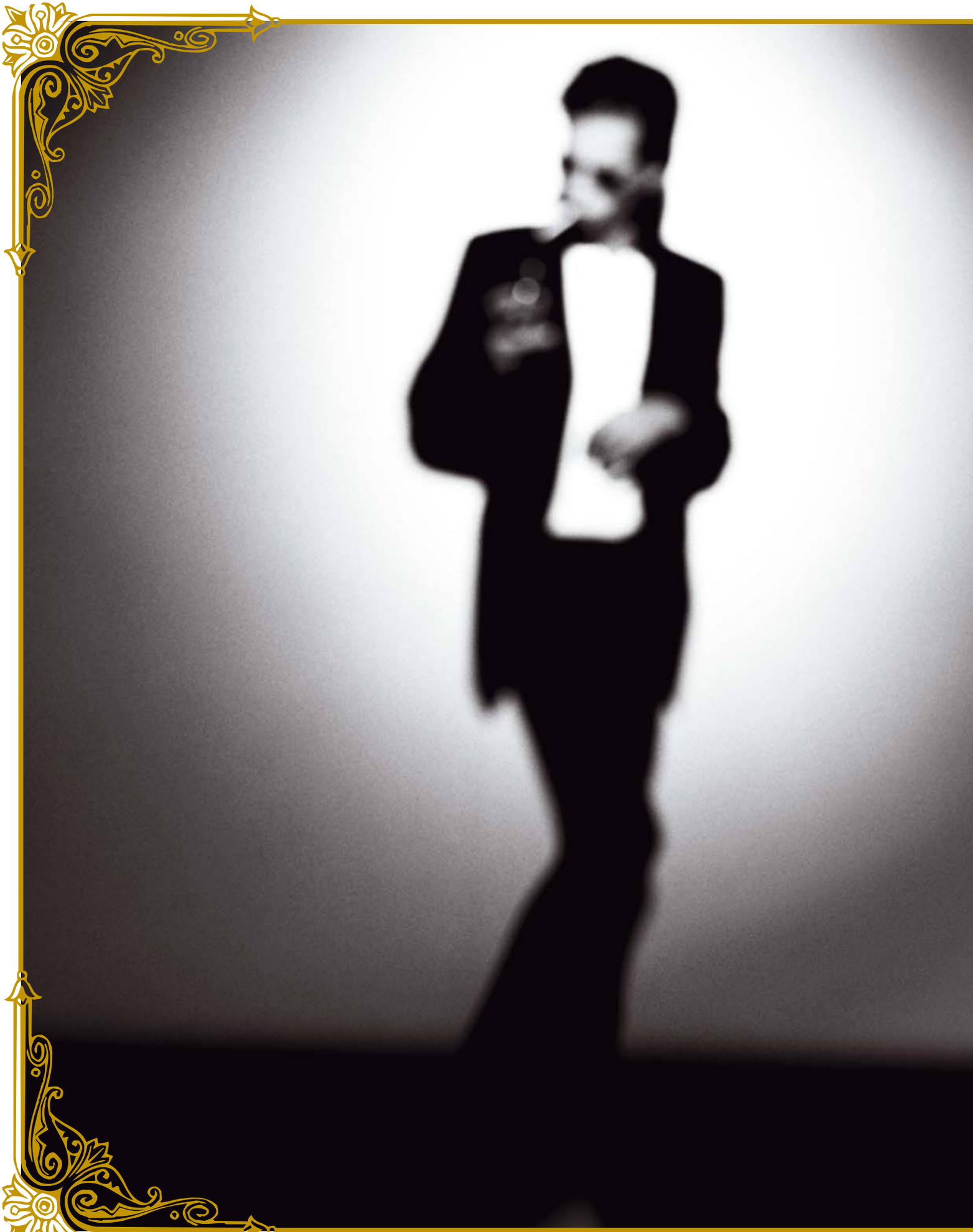
*** Date et signature obligatoires**

pensez à joindre votre RIB

☐ je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Editions Indépendantes - 24, rue Saint-Sabin - 75011 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670
Type de paiement : paiement répétitif.
Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque. *** Mentions obligatoires.**

HSNC



Thèmes & variations

Les femmes, la religion, les mots, la scène, les films : l'univers gothique et flamboyant de Nick Cave.

En 2006 © Thomas Rabsch/Laif/Réa

Nick Cave et sa femme Susie Bick.

© Polly Borland/Getty Images

Les bien-aimées

Muses, épouses ou collaboratrices : les femmes sont nombreuses sur le chemin de Nick Cave. Retour sur celles qui ont nourri son œuvre et sa vie.
Par Johanna Seban

Si l'on devait faire le résumé des obsessions de Nick Cave, on citerait probablement la religion, la mort et l'amour. Cette dernière thématique irriguant l'œuvre de l'auteur australien de manière remarquable (lire p. 75). De l'amour aux aimées, il n'y a qu'un pas : quiconque se plongera dans le riche parcours artistique de Cave ne s'étonnera pas de croiser à maintes reprises des figures féminines. Si les femmes hantent ses textes, elles se sont aussi souvent retrouvées sur le chemin du musicien. Beaucoup ont nourri ses œuvres, d'autres ont partagé son lit, d'autres, comme c'est souvent le cas dans l'histoire de la musique, ont fait les deux...

Dawn
La première femme dans la galaxie cavienne porte le prénom de Dawn, et c'est sa maman. Nick Cave la côtoie à la maison bien sûr, mais aussi à l'extérieur : Dawn est la bibliothécaire de son lycée. La jeune femme passe beaucoup de temps à veiller sur son petit Nick, qui, l'adolescence venue, n'hésite pas à multiplier les frasques. Cave racontera ainsi que sa mère était venue le libérer du poste de police de St Kilda où il était en garde à vue pour vol, quand tous deux apprirent la mort de son père dans un accident de voiture. Cave a 19 ans quand il perd son père.

Anita
Quelques mois plus tard, en 1977, il croise la route d'Anita Lane, qui fréquentait la même classe que Rowland S. Howard, futur guitariste de The Boys Next Door et The Birthday Party. La jeune femme (lire p. 42) devient la compagne et la muse de Nick Cave. Elle l'accompagnera en Europe pendant les années Birthday Party et jusqu'à la naissance de Nick Cave & the Bad Seeds : elle chante les chœurs, joue du clavier. Les plus attentifs la remarqueront dans les crédits, en tant que coauteur de quelques titres de The Birthday Party (*A Dead Song, Dead Joe* et *Kiss Me Black*) et de Nick Cave & the Bad Seeds *(From Her to Eternity, Stranger Than Kindness)*. Si Nick Cave et Anita Lane se séparent en 1983, le couple se recroisera en studio bien après sa rupture. Ils revisiteront ensemble la chanson *Death Is Not the End* de Dylan sur l'album *Murder Ballads*. On leur doit aussi une réinterprétation à deux voix du *Je t'aime... moi non plus* (transformé en *I Love You... Nor Do I*) de Gainsbourg sur *Pink Elephants,* un album de reprises signé Mick Harvey en 1997.

Lydia
Quelque temps après sa séparation avec Anita Lane, Nick Cave publie en 1988 son premier livre : le recueil *King Ink* réunit des poèmes, des paroles de chansons et une pièce de théâtre, certains textes ayant été réalisés en collaboration avec l'artiste américaine Lydia Lunch. Lunch et Cave se sont rencontrés en 1981 : la jeune femme, héroïne du mouvement punk, a joué en première partie de The Birthday Party et rejoint de temps en temps le groupe sur scène. De leur rencontre, Lunch racontera qu'elle fut celle de deux individus aux personnalités très différentes : *"On ne vivait pas sur la même planète. J'étais sauvage, désinhibée. Bien qu'il soit extraverti sur scène, Nick Cave était un garçon très timide* (...). *Il était très lucide et ultrasensible... Accro à l'héroïne, évidemment dépressif*."
La route de Lunch, en tout cas, croise celle de Cave à plusieurs reprises. L'Australien chante sur l'album de Lunch *Honeymoon in Red* (enregistré en 1982 mais sorti en 1987) : si le nom de Nick Cave brille par son absence, le musicien est en fait crédité sous l'expression *"A drunk cowboy junkie"*. La jeune femme et Nick Cave coécrivent aussi *As-Fix-E-8,* une bande dessinée réunissant douze récits érotiques. Lydia Lunch et The Birthday Party publient également en 1982 le split EP *Drunk on the Pope's* ❖❖❖

PJ Harvey dans le clip de *Henry Lee* en 1996.

✣✣✣ *Blood/The Agony Is the Ecstacy*. Dans *Bad Seed,* sa biographie de Nick Cave, Ian Johnston raconte que Cave demanda un jour à Lydia Lunch quand elle comptait avoir des enfants. La jeune femme répondit : *"Chéri, le jour où j'aurai des enfants sera le jour où tu chieras une pastèque."*

Viviane & Beau

S'agissant de progéniture, Nick Cave, n'en déplaise à Lunch, sera généreux. Lors de son séjour brésilien, le musicien tombe amoureux de la styliste Viviane Carneiro. En 1991, ils se marient et ont un enfant prénommé Luke. Au même moment, à quelques jours d'écart, Nick Cave devient papa à l'autre bout du monde : l'Australienne Beau Lazenby donne naissance à un autre garçon, Jethro. Devenu mannequin, le jeune homme a dû attendre plusieurs années avant de rencontrer son père. La relation de Nick Cave avec Viviane Carneiro durera six ans.

> "Parfois, quand vous êtes songwriter, vous avez besoin de quelque chose auquel vous pouvez raccrocher votre chanson, lui donner une incarnation, une forme. Pour moi, Susie joue ce rôle."
> **Nick Cave**

Kylie

En 1996, pour son album *Murder Ballads,* Nick Cave tend le micro à deux chanteuses. La première est blonde et australienne : loin des formats pop taillés pour MTV qu'elle a l'habitude de privilégier, Kylie Minogue interprète avec le chanteur l'envoûtant single *Where the Wild Roses Grow* – la chanson, un tube en Europe et en Océanie, assurera à Nick Cave une reconnaissance plus grand public et à Kylie, une reconnaissance critique. Si les deux musiciens partagent la même nationalité, ils ne se connaissaient pas avant ce duo. Nick Cave explique être tombé sous le charme de la chanteuse après avoir entendu son single *Better the Devil You Know* : *"Cette chanson contenait certaines des paroles les plus violentes et douloureuses de la pop music."*
Suite à leur collaboration, la chanteuse rejoindra à plusieurs reprises le musicien sur scène, notamment lors d'un passage au festival écossais T in the Park en 1995. Sur les conseils de Cave, elle participera aussi à un événement autour de la poésie au Royal Albert Hall, où elle fera une lecture des paroles de son single *I Should Be so Lucky.* Restée proche de Cave, Kylie Minogue participe aujourd'hui au film *20 000 Jours sur terre* : à l'arrière de la voiture de Nick Cave, que celui-ci conduit dans les rues de Brighton, elle partage avec le musicien une touchante discussion sur la peur d'être oublié.

Polly
La seconde chanteuse à qui Cave tend le micro sur *Murder Ballads* est anglaise : PJ Harvey partage avec Cave l'ensorceleur *Henry Lee*. Le clip du single met en scène les musiciens tombant dans les bras l'un de l'autre jusqu'à un baiser fougueux – bientôt, la fiction rattrape la réalité, et Nick Cave quitte Viviane Carneiro pour la brune Polly. L'idylle ne durera pas. De cette rupture, le musicien sort avec le cœur brisé et le touchant *The Boatman's Call,* probablement le plus intime de ses disques.

Susie
La rencontre, en 1997, avec le mannequin anglais Susie Bick remet Nick Cave sur pied : le musicien l'épouse en 1999, et le couple donne naissance à deux fils – s'ils sont nés au même moment, c'est, cette fois, parce qu'il s'agit de jumeaux... Ancien mannequin pour Vivienne Westwood, égérie de David Bailey, Susie Bick a été découverte à 14 ans. Après avoir travaillé pour Guy Bourdin, Sarah Moon ou Helmut Newton, elle a cessé d'exercer après sa rencontre avec Cave, dont elle est devenue la muse officielle : *"Parfois, quand vous êtes songwriter, vous avez besoin de quelque chose auquel vous pouvez raccrocher votre chanson, lui donner une incarnation, une forme. Pour moi, Susie joue ce rôle."* Quand on l'interroge sur son couple, Cave évoque une relation heureuse, aimante et productive, qui lui donne l'occasion *"de saisir chaque moment sacré vécu entre un mari et sa femme, le broyer dans le moulin de son imagination et le recracher sous la forme d'une chanson"*.
La famille réside aujourd'hui à Brighton – la chambre du couple a servi de décor pour la pochette du récent *Push the Sky Away* photographiée par Dominique Issermann. On y aperçoit Nick Cave ouvrant un volet, laissant ainsi la lumière du jour éclairer sa femme, debout et nue.

Marianne, Neko, Debbie et les autres...
S'il ne les a pas épousées pour autant, Nick Cave a récemment multiplié les collaborations artistiques avec des femmes. Pour Marianne Faithfull, il a coécrit et produit trois chansons de l'album *Before the Poison,* jouées par les Bad Seeds, et collaboré à deux morceaux de son nouvel album, *Give My Love to London*. En 2011, pour le premier épisode de la quatrième saison de la série *True Blood,* il a revisité le morceau *She's Not There* des Zombies avec l'artiste Neko Case. Plus récemment, il partageait en 2012 avec Debbie Harry une version de *The Breaking Hands* du Gun Club sur un album hommage au groupe et à son chanteur, Jeffrey Lee Pierce. Toujours fidèles à ses tournées, enfin, les fans féminines de Nick Cave méritent d'être ajoutées à la liste des femmes qui ont nourri son œuvre : à la fois ensorcelées par le chanteur et exerçant sur lui une forte fascination, elles sont souvent autant spectatrices qu'actrices du grand show cavien. ✣

Les chansons d'amour

Le cœur ravi ou le cœur meurtri : les deux pôles qui aimantent les chansons de Nick Cave.

"Tu ne trouveras pas de fille dans ce monde damné qui puisse m'être comparée." Les mots sont de Nick Cave, mais c'est PJ Harvey qui les chante. Avec l'Australien, la jeune femme partage, sur *Murder Ballads,* un *Henry Lee* enchanteur. L'histoire dit que les deux artistes ne se connaissaient pas avant leur duo et que le clip qui les mit en scène marqua le début de leur courte idylle. *"On ne se connaissait pas bien, et ce truc est arrivé pendant qu'on faisait la vidéo. On était un peu mal à l'aise... Après coup, on nous a demandé : 'Alors, votre relation a commencé dans cette vidéo ?' Bah oui, c'est ça..."*
Depuis toujours, les relations amoureuses sont pour Nick Cave une source d'inspiration, un moteur et un carburant à la fois. *"Il existe un état amoureux dont j'aimerais être résident permanent",* résumait-il dans le *Daily Telegraph* il y a vingt ans. Celui que l'on respecte autant pour ses dons de musicien que pour ses talents d'auteur – Nick Cave est souvent considéré comme l'un des plus grands paroliers de sa génération – a donc logiquement consacré un grand nombre de chansons et de textes à l'amour.
Pourtant, la chose fut longtemps source de malheur pour le musicien. *"J'ai l'impression qu'il y a sur terre davantage de souffrance subie au nom de l'amour que de bonheur qui puisse en être tiré."* Témoignage le plus transparent de ses peines de cœur, l'album *The Boatman's Call* faisait, en 1997, le bilan de son idylle éphémère avec PJ Harvey et le deuil de son premier mariage avec la Brésilienne Viviane Carneiro. Très personnel, très mélancolique, c'est un disque de crooner au cœur brisé dont les textes désabusés sont portés par des pianos patraques. *"Les os de notre enfant s'effritent comme de la craie",* chante Cave sur le sombre *Where Do We Go Now but Nowhere?*. Surtout, l'auteur signe avec la sublime *torchsong Into My Arms* l'un de ses textes les plus émouvants sur l'amour *("Je ne crois pas à l'existence d'un dieu interventionniste, contrairement à toi mon amour. Mais si j'y croyais, je me mettrais à genoux et je lui demanderais de ne rien changer du tout, le jour où il a décidé de te mettre au monde").*
Avant de couler des jours heureux à Brighton avec sa femme Susie Bick, Nick Cave a longtemps dépeint l'amour avec violence, déroulant des textes riches en métaphores qui évoquent le pouvoir de destruction de l'attachement – les psychanalystes y devineront les séquelles du traumatisme de la mort soudaine de son père. L'amour est tranchant, sans espoir : il enlève les ailes sur *The Ship Song,* provoque la mort sur *Red Right Hand* ou *Where the Wild Roses Grow*.
Mi- gothique, mi-crooner, Nick Cave voit dans l'amour la possibilité de marier le sang et le sexe, de relier le cœur à la testostérone, comme il le fait magistralement sur le premier album de Grinderman. Dans le film *20 000 Jours sur terre,* Cave évoque le premier amour de sa vie : la fille, comme sa future femme Susie, avait le visage très pâle et les cheveux très noirs. L'ombre et la lumière, encore et toujours.
Johanna Seban

Avec Kylie Minogue en 1996.

© Renaud Monfourny

Ce que vivent les roses...

Il y a presque vingt ans, Nick Cave partageait avec Kylie Minogue le single à succès *Where the Wild Roses Grow*. Celle qui est devenue son amie raconte cette expérience qui a marqué sa carrière. **Entretien Johanna Seban**

Comment s'est déroulée ta rencontre avec Nick Cave ?
Je l'ai rencontré le jour de l'enregistrement de *Where the Wild Roses Grow*. Je savais depuis plusieurs années qu'il avait envie de chanter un morceau avec moi. Je crois qu'il a simplement attendu d'avoir la bonne chanson. Il m'a envoyé une demo : il chantait sa partie et Blixa Bargeld chantait la mienne.

Qu'est-ce qui t'a plu dans la chanson ?
De manière générale, j'ai toujours envie de faire des choses très différentes de ce que je fais habituellement, c'était donc une opportunité formidable. En dehors de cela, la chanson était magnifique, irrésistible. Je n'ai pas hésité un seul instant, même si, pour être tout à fait honnête, je ne connaissais pas bien le travail de Nick Cave. J'ai lu en vitesse une biographie. J'ai aussi été rassurée par les propos de proches que nous avions en commun. J'étais contente qu'ils me parlent de Nick comme d'un homme formidable : sans ça, j'aurais sans doute été impressionnée par son passé haut en couleur ! Cela étant, j'ai toujours eu une attirance pour les hommes de ce genre, j'aime ce côté poétique qui s'échappe de certains mauvais garçons.

Quel souvenir gardes-tu de l'enregistrement ?
Nous nous sommes retrouvés en studio à Melbourne. Nick a été à la fois très tendre et très attentif. Il m'a vraiment "dirigée" comme un réalisateur. Il m'a invitée à considérer la chanson comme une performance, à ne pas chanter tant que ça. Il voulait que je parle autant que je chante. C'était une expérience très enrichissante pour moi.

Justement, on dit que c'est Nick Cave qui t'a, ensuite, poussée à participer aux Jeux olympiques de poésie au Royal Albert Hall de Londres en 1996...
Tout à fait. Je n'étais pas partante, j'avais peur de ne pas être à ma place, et j'ai commencé par décliner poliment l'invitation. Mais Nick sait se montrer convaincant. Il m'a dit d'y aller pour réciter les textes d'*I Should Be so Lucky*... Je me souviens lui avoir demandé s'il était fou ! Bref, j'ai fini par accepter. Je me souviens que nous nous sommes retrouvés dans les coulisses, à regarder la personne qui récitait son texte sur scène juste avant moi. C'était un homme qui avait de longs cheveux gris et une barbe. J'ai demandé à Nick : *"Mais comment vais-je pouvoir passer juste après Dieu ?"* Et Nick m'a répondu : *"Jésus s'en est sorti !" (rires)* Ça a été finalement un moment très important dans ma vie. Je me suis retrouvée face à mon passé. C'était une façon d'accepter l'aspect pop de ma carrière et de ma personne, un aspect que Nick Cave m'a toujours encouragée à développer.

Dans *20 000 Jours sur terre*, tu évoques dans une scène émouvante la peur d'être oubliée...
Nick me demande ce dont j'ai peur, et je réponds que j'ai peur de la solitude et que je crains d'être oubliée. Je pense que c'est une angoisse assez banale, qui est peut-être accentuée chez les artistes ou les créateurs. Vous composez des chansons qui deviennent des moments : elles accompagnent une soirée, un anniversaire, un mariage, que sais-je... Puis les moments passent... Le film, d'ailleurs, selon moi, montre que Nick Cave est dans une recherche permanente de sens. Il expérimente, il développe des idées, il cherche une signification à ce qu'il fait. Cela me touche car cela me fait me sentir moins seule : moi aussi, je cherche un sens à ce que je fais. Nick Cave est un musicien et un performer live formidable. Mais il m'inspire autant en tant qu'artiste qu'en tant qu'être humain. ✣

> "Nick Cave m'inspire en tant qu'artiste et en tant qu'être humain."

Un sang d'encre

Poèmes, prose, nouvelles, théâtre ou romans : depuis la fin des années 1980, Nick Cave a bâti une véritable œuvre littéraire.
Par Noémie Lecoq

Dans une interview pour le *New York Times* publiée en juillet dernier[1], Nick Cave confie comment il a découvert les lettres dès son plus jeune âge grâce à son père, prof de littérature anglaise : *"Mon père m'a lu le premier chapitre de* Lolita *quand j'avais 12 ans. Quelque chose s'est produit en lui quand il l'a lu à voix haute.* (...) *J'ai senti qu'on m'initiait à un monde secret : le monde du sexe, de l'âge adulte et de l'art."* Dans l'Australie de 1969, cette transmission sort de l'ordinaire. Dans la même veine subversive mais formatrice, son père lui lit aussi des passages de la tragédie shakespearienne *Titus Andronicus* et *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Plus qu'un passeur, Colin Cave fut l'élément déclencheur de l'écriture de son fils.

Au Vienna Poetry Festival de 1999, invité pour donner une conférence intitulée *"The Secret Life of the Love Song"* ("la vie secrète de la chanson d'amour"), Nick Cave raconte le déclic qui l'a poussé à écrire : *"Un grand trou béant a fait irruption dans mon monde avec la mort soudaine de mon père, quand j'avais 19 ans. Le moyen que j'ai trouvé pour apprendre à combler ce trou, ce vide, c'est l'écriture. Mon père m'a appris ça, comme s'il me préparait à son propre départ. Ecrire m'a mis en lien direct avec mon imagination, avec l'inspiration et enfin avec Dieu.* (...) *Ma vie artistique est centrée sur le désir, ou plus précisément le besoin d'exprimer les différents sentiments de perte et d'envie qui ont sifflé dans mes os et bourdonné dans mon sang tout au long de ma vie."*

Une frénésie d'écriture

Erudits et imagés, les textes de ses chansons sont depuis toujours irrigués par cette passion pour la littérature. Les recueils *King Ink* (1988) et *King Ink II* (1997) rassemblent paroles, poèmes, pièces de théâtre et ses premiers écrits en prose, dont une lettre d'amour fiévreuse au groupe Einstürzende Neubauten.

Très vite, le domaine trop restreint de la musique ne suffit pas à contenir une telle frénésie d'écriture. Après des années chaotiques à Londres, il trouve refuge à Berlin-Ouest. Interrogé par le *Guardian*[2], le photographe Bleddyn Butcher, qui le suit depuis une trentaine d'années, se souvient : *"Nick a passé une bonne partie du milieu des années 1980 à écrire son premier roman,* Et l'âne vit l'ange. *Il se retirait à Berlin et s'immergeait dans le monde de son protagoniste, le sourd-muet Euchrid Eucrow. Comme Eucrow, il a décoré les murs de sa retraite – un minuscule placard dans un appartement d'avant-guerre – avec des souvenirs et des objets fétiches, pour mieux communier avec sa muse."*

Nick Cave revient sur cette période pour *Mojo* en 2009 : *"Je me suis servi de plusieurs machines à écrire empruntées à des amis. J'écrivais pendant des jours et des nuits d'affilée. Je prenais beaucoup d'amphétamines. Quand ça faisait longtemps que je n'avais pas dormi, je pouvais passer trois jours sur le même paragraphe, à ajouter du Tippex sur du Tippex, sur encore du Tippex. La page finissait par faire environ cette épaisseur* (il écarte son pouce et son index de deux centimètres et rit)."

> "Un grand trou béant a fait irruption avec la mort de mon père. Le moyen que j'ai trouvé pour combler ce trou, ce vide, c'est l'écriture." **Nick Cave**

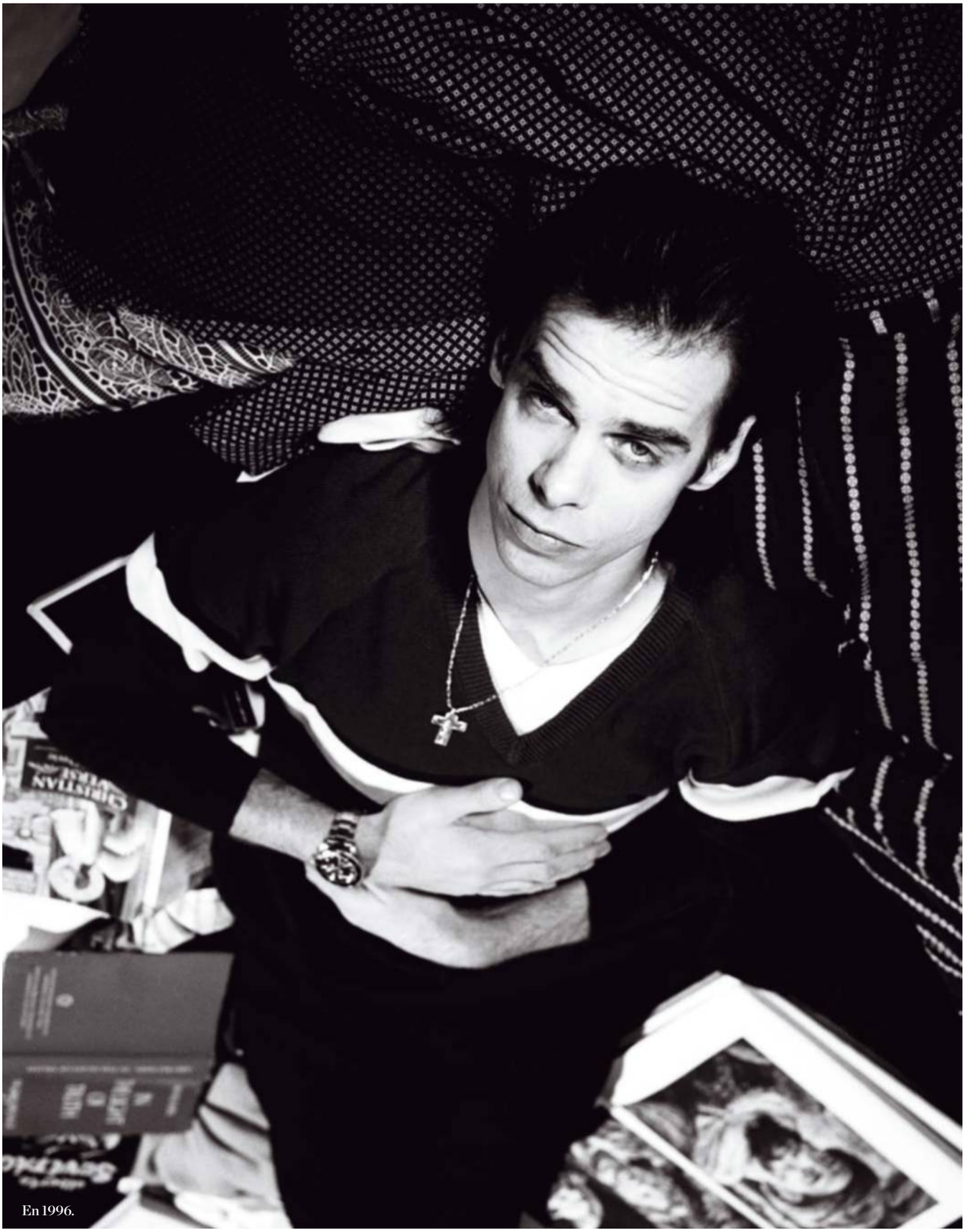
La veine Southern Gothic

Publié en 1989, *Et l'âne vit l'ange* se déroule dans une communauté religieuse du Sud profond américain. Le choix du lieu et les personnages étranges qui y vivent renvoient au style littéraire du Southern Gothic, dans la lignée prestigieuse de William Faulkner et de Flannery O'Connor. Allégorique et dense, ce premier roman dérangeant reflète les thèmes qu'il aborde dans ses albums de l'époque. La violence domestique, le fanatisme, l'isolement et la vengeance font partie du quotidien de son antihéros, qui a des visions d'anges – ici, la foi est inséparable de la folie. Avant et après la sortie de son livre, Nick Cave se plie à l'exercice de la lecture publique d'extraits de son œuvre, parfois entouré de musiciens. Cela aboutit à la sortie de l'album *And the Ass Saw the Angel,* composé de quatre chapitres lus par Nick Cave et de trente-cinq minutes de musique pour accompagner le tout.

Un sentiment d'urgence

Vingt ans plus tard, en 2009, Nick Cave publie *Mort de Bunny Munro*. Ce deuxième roman est largement acclamé – même l'impitoyable Irvine Welsh est conquis. L'action commence à Brighton, où Nick Cave vit avec femme et enfants depuis quelques années. Sur la brèche entre tragédie glauque et humour absurde, l'histoire a encore pour protagoniste un antihéros, Bunny Munro, VRP minable et obsédé sexuel, qui prend la route avec son fils. Nicolas Richard a traduit en français cette œuvre intense : *"Il y a un mystère dans la langue de Cave : chaque paragraphe, chaque phrase dit l'urgence. Que ce soit Bunny-la-dragueet la tension qui préside à la prochaine baise ou sa femme Libby dans un état de basculement perpétuel, ça sonne toujours juste. La grande qualité littéraire de Cave, je crois, tient paradoxalement au fait que l'auteur n'essaie pas de 'faire littéraire' : Bunny Junior, le personnage central à mon sens, est tellement poignant dans sa façon d'aimer son père. Il cristallise par ses actes, sa façon de parler et de se taire toute la problématique du roman."* [3]

Comme pour son roman précédent, Nick Cave s'embarque alors dans une série de lectures en public et en musique au titre fort prometteur :



En 1996.

© Steve Double/Camerapress/Réa

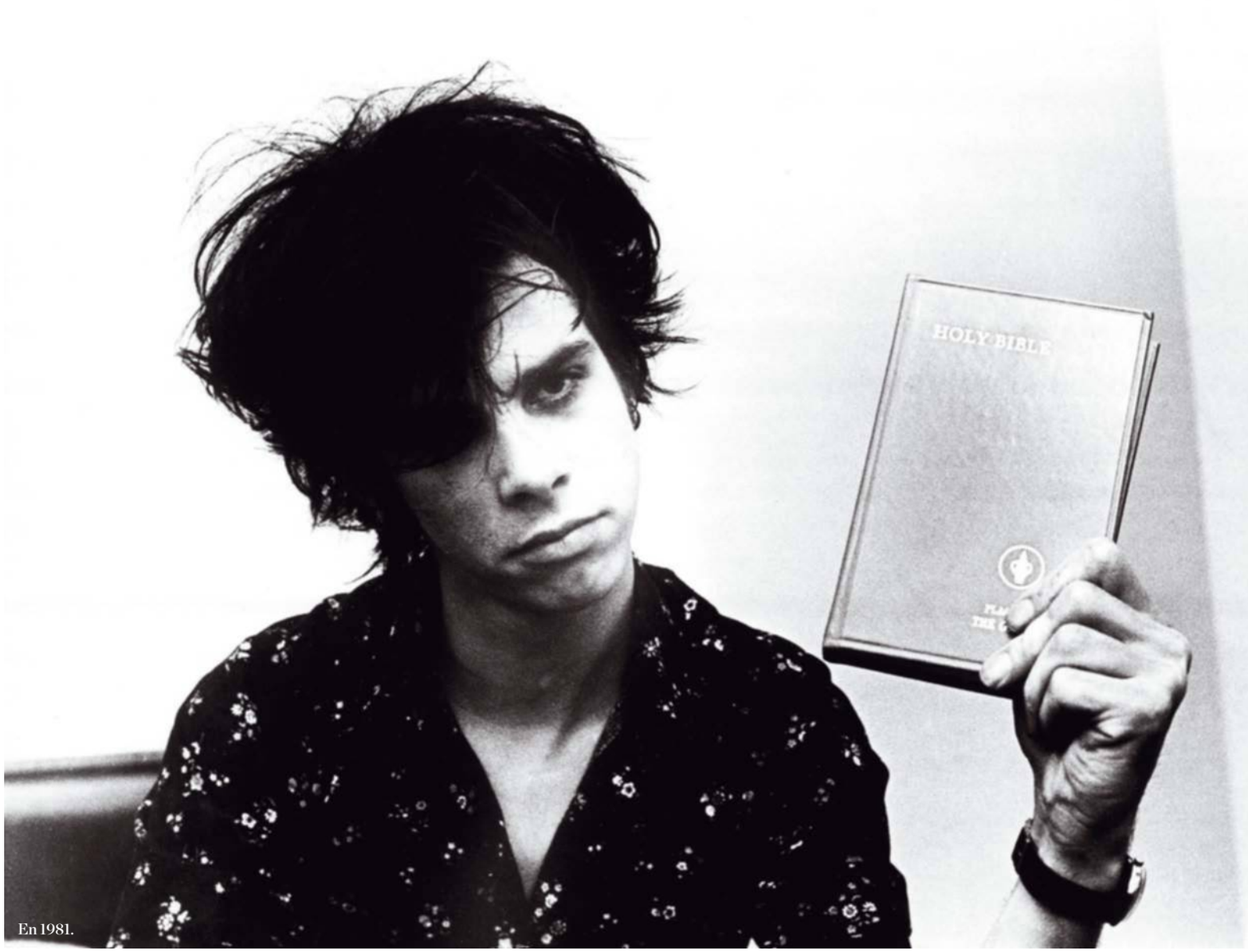
A Night with Nick Cave. Parmi les invités de cette tournée, Blixa Bargeld lit des extraits en allemand. Les Londoniens ont l'immense privilège de voir PJ Harvey monter sur scène pour un duo improvisé. Outre le texte intégral lu par son auteur, le livre audio qui sort dans la foulée comprend une B. O. composée avec Warren Ellis et des effets innovants en 3D conçus par le duo d'artistes Iain Forsyth et Jane Pollard : au casque, l'auditeur découvre une immersion unique, presque hypnotique, parmi les lettres et les mots tortueux du romancier-rocker. Avertissement : l'écouter le soir, avant de s'endormir, ne garantit pas de beaux rêves. ✣

1. Entretien à lire sur : http://nyti.ms/1mlR8Rc
2. Portfolio commenté par Bleddyn Butcher sur : http://bit.ly/1oocroK
3. Propos recueillis par Vincent Brunner.

King Ink (Le Serpent à plumes, 1998).
King Ink II (Le Serpent à plumes, 1998).
Et l'âne vit l'ange (Points, 2012).
Mort de Bunny Munro (Points, 2011).

L'ange & la bête

Entre œuvre de Dieu et part du diable, l'Australien aura fait de la Bible une source intarissable d'inspiration. **Par Claire Stevens**



En 1981.

Au commencement des Bad Seeds, il y eut le blues. A la manière des artistes du Delta avant lui, l'Australien puise, à une époque où son lyrisme est encore en devenir, de quoi l'alimenter dans les Saintes Ecritures. En même temps qu'il laboure les confins d'une musique américaine revisitée, jusqu'à la country ou au gospel, il se fait les dents sur les grands thèmes des deux Testaments, les rebrode, se les approprie au point de les détourner à des fins personnelles et pas très catholiques – à commencer par sa théologie du Mal.

Autoportrait en saint Sébastien

La fascination de l'homme pour l'Eglise, son décorum et ses personnages épiques ne date pas d'hier. Elevé dans la tradition anglicane, enfant de chœur et catéchiste durant ses jeunes années, l'Australien est fasciné jusqu'à l'obsession par cette ferveur mystique plus qu'il n'a, contraint et forcé, baigné dedans. Etudiant en art à une époque où il envisage encore d'être peintre, il juxtapose déjà une pornographie de sous-sol aux images pieuses. L'exercice, postadolescent, gentiment provoc et un peu vain, ne le quittera pas de sitôt – témoins les archives photographiques, nombreuses, de sa période berlinoise où des saintes se retrouvent dans des postures hasardeuses, où des Christ au supplice affichent des braquemarts d'enfer et où, *a contrario,* l'auteur de ce grand défouloir se représente le plus souvent en Belzébuth exhibitionniste, jusque dans les notes du livret de *Let Love In* (1994).

Il y a, dans ce pillage du sanctifié, dans ce maelström de profane et de sacré mêlés en un joyeux bordel, du tâtonnement comme de l'expérimentation. Au début des Bad Seeds, l'utilisation du biblique par leur tête de gondole est assez premier degré : dans la grande tradition du genre, elle répond au besoin de coller au cahier des charges du blues. Redondances, artifices, pacotilles dignes des officines religieuses : au fil de ces premiers titres, les marins arborent des têtes de Christ tatouées (*Cabin Fever,* sur *From Her to Eternity*), Dieu est abandon plus que miséricorde, et le titre du *cover album* de 1986, *Kicking Against the Pricks,* n'est rien d'autre qu'une référence directe à un verset des Actes des Apôtres – y sera donnée en gage la reprise frelatée du *Jesus met the Woman at the Well* de Peter, Paul & Mary. Commencent alors à pulluler les figures expiatoires, que Cave utilisera à des fins personnelles et transfiguratives, jusqu'à son autoportrait en saint Sébastien gothique en diable et lardé de shooteuses régulièrement livré à la fin des années 1980.

De la malice dans le calice

La verve de Cave gagne en hardiesse et en sophistication. Son écriture, picaresque, explore en même temps qu'elle le retourne le grand champ de foire du lyrisme chrétien. Foisonnement narratif, mythologie XXL, culte du détail biblique : autant d'éléments qui collent au tempérament obsessionnel de l'auteur, lequel entreprend aussi de réinventer la roue de la versification en milieu populaire, avec une amorce de succès qui en fera bientôt un parolier à la hauteur de ses maîtres. Sur *Your Funeral... My Trial* (1986), *The Carny,* parmi les premières balises, brille de toute sa force expressionniste, manifestation déjà annonciatrice de son choc littéraire de 1989, le roman *Et l'âne vit l'ange*. Cave y creuse toujours plus profond le sillon de ses marottes. S'y impose, au-delà des archétypes qui lui sont chers (clodos, corbeaux, parias, êtres gémellaires plongés dans un déluge biblique), celui de la Marie-Madeleine (ici le personnage de Cosey Mo élevé au rang de manifestation angélique et de tapin local).

Au civil, Cave n'a pas encore atteint les profondeurs abyssales de la dépression qui remettra en question, quelque huit ans plus tard, son écriture. Il n'a pas non plus bu le calice de sa dépendance à l'héroïne jusqu'à la lie, sait encore à peu près à quel saint se vouer, et cultive ce bouillon liturgique avec toute la malice qui le caractérise. Il placera ainsi, en couverture de la première édition britannique d'*Et l'âne vit l'ange* une mignonne allégorie aux allures de chérubin candide et pensif. D'aucuns y verront son continuum esthétique dans le triple album *B-Sides & Rarities* (ensemble de titres majoritairement enregistrés dans les années 1980-1990 et compilés en 2005) : y ronronnent gargouilles, angelots et orgues d'église à tous les coins de titres, entre deux évocations hardcore. Entre-temps, en 1998, Cave aura signé une introduction à l'Evangile selon saint Marc, comme pour mieux enfoncer le clou de son imprégnation liturgique.

En quête de rédemption

A partir de *The Good Son,* en 1990, on baigne véritablement dans une foi renouvelée autant qu'éclairée par la lumière du Brésil, où Cave a élu domicile, du titre éponyme (une évocation du fils prodigue) au très "couleur locale" *Foi na cruz,* pendant que le cabaret bastringue de son répertoire laisse place à une musicalité digne, entre autres, d'un Ennio Morricone.

Comme sur *The Good Son* et la rivière baptismale de *Sorrow's Child,* les images d'Epinal de la chrétienté répondent également présentes sur *Henry's Dream* (1992) avec la sainte canonisée de *Christina the Astonishing.* Avec, en arrière-plan, les Bad Seeds élevés au rang de légion apostolique.

Après *Let Love In,* centré sur le pervers et le carnassier, et *Murder Ballads* en 1996 dans le rôle du concept album sanglant, *The Boatman's Call* (1997) reprend le flambeau ecclésiastique dans un rayonnement monacal. Revenu de tout, d'une période où il expliquera – dans le film *20 000 Jours sur terre* – avoir fréquenté assidûment les bancs des églises le matin et les caniveaux de la défonce l'après-midi, Cave fait le grand écart entre lose sentimentale et scepticisme religieux. C'est l'album de la rédemption, d'une nouvelle puissance stylistique. Citons, entre autres tours de force, le début d'*Into My Arms* en ouverture de l'album : *"I don't believe in an interventionist God",* attaque textuelle rarement égalée dans un registre pop.

A hauteur d'homme

Cave revenu de ses démons, l'émanation divine à laquelle il s'est jusqu'ici raccroché, ou comparé, va de moins en moins jouer les censeurs, et ses manifestations diverses se mettre en retrait. L'homme va successivement se faire contemplatif (pour *No More Shall We Part*), pastoral (sur *Nocturama,* où il préfère emprunter à la poésie champêtre de l'un de ses auteurs fétiches, Thomas Hardy, plutôt qu'au Livre de Job), jusqu'au paganisme du coup double *Abattoir Blues/The Lyre of Orpheus.* C'est le triptyque de la plénitude, avant l'hystérie pelvienne et postquadragénaire de *Dig!!! Lazarus Dig !!!.*

A l'époque de l'apaisement personnel, de la plénitude amoureuse et du sacre de la cinquantaine, le spirituel devient un élément rhétorique, un prétexte, voire une apostrophe. Dieu, dans l'œuvre de Nick Cave, prend alors des allures de sucre dans le lait chaud : il est peut-être partout, mais on ne l'y voit plus. Dernière livraison en date, *Push the Sky Away* se concentre sur la condition humaine, thématique pourtant casse-gueule dans tout ce qu'elle implique. *"I am alone now/I am beyond recriminations (...)/I'm transforming/I'm vibrating/I'm glowing/I'm flying/Look at me now!"* : débarrassé de ses démons, Nick Cave a remplacé l'image totémique du Tout-Puissant par un surmoi en voie de déification. ✥

Il y a, dans ce pillage du sanctifié, dans ce maelström de profane et de sacré mêlés en un joyeux bordel, du tâtonnement comme de l'expérimentation.

Nick l'enchanteur

Imprégné de littérature ou de récits populaires, Nick Cave aime raconter des histoires depuis toujours. **Par Vincent Brunner**

Parmi les nombreux passages stupéfiants et révélateurs de *20 000 Jours sur terre,* une scène montre combien l'écriture de fiction est depuis longtemps pour Nick Cave un moyen de (sur)vivre et de mieux appréhender le monde. Ainsi, alors que sa femme Susie était enceinte de leurs jumeaux, le chanteur tuait le temps en écrivant dans un carnet sur la météo : pas la vraie, celle qu'il inventait pour se divertir et occuper ses pensées.

S'il n'avait pas croisé les futurs Birthday Party et n'avait pas été saisi par le démon du punk, on ne l'aurait certainement pas découvert sur scène ou sur une pochette, mais photographié devant sa machine à écrire, au dos de son premier livre. Rarement un chanteur aura fourni autant de prose et été fasciné par les mots. Cohabitent en lui depuis longtemps le showman et l'homme de lettres, marqué par la lecture de *Lolita* que lui faisait son père. Et si lui mérite le titre de rocker littéraire sans que cela sonne comme une étiquette pédante, c'est parce qu'il a depuis toujours envisagé le format de la chanson comme le moyen d'exprimer ses obsessions narratives. *"Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été enchanté par la perspective de raconter une histoire,* expliquait-il au magazine *Uncut* il y a deux ans. *C'est comme ça que je raisonne quand je m'assieds pour essayer d'écrire les paroles d'une chanson."*

A l'époque de The Birthday Party, tel le Dylan de *Blonde on Blonde,* il utilise d'abord des images surréalistes (*"J'ai mis mon manteau de trompettes"* sur *Mr. Clarinet*). Si le raconteur d'histoires se cache encore un peu derrière le chef de troupe, il montre déjà le bout de sa plume. Les phrases rapides dictées par le tempo d'*Happy Birthday* racontent ainsi l'anniversaire d'un garçon de 11 ans. Comme un marionnettiste aux gestes frénétiques, il anime des personnages de plus en plus originaux pour habiter ses paroles, comme le "roi d'encre" de *King Ink,* morceau qui l'a tant satisfait au point du vue de l'écriture qu'il nommera ainsi ses recueils de textes. Dès *From Her to Eternity,* le premier album des Bad Seeds, l'attirance pour la narration s'accentue. Les textes qu'il écrit adoptent souvent la forme de nouvelles chantées (*Saint Huck,* divagation autour du *Huckleberry Finn* de Mark Twain). Grand lecteur, Nick n'est cependant pas uniquement influencé par la littérature. La concision avec laquelle bluesmen, chanteurs country et artistes folk de la première moitié du XX^{e} siècle transmettent leurs récits, leur facilité à animer des personnages vont frapper son imaginaire et marquer son style de leur empreinte.

Le bureau sublimé de Nick Cave à Brighton dans *20 000 Jours sur terre* de Iain Forsyth et Jane Pollard (2014).

Le milieu des années 1980 voit Nick s'attaquer à plusieurs genres de fiction. Il coécrit ainsi le script de *Ghosts... of the Civil Dead,* le film de John Hillcoat, et passe au format long, après s'être essayé à des genres littéraires ramassés (nouvelles et pièces en un acte), avec l'ambitieux *Et l'âne vit l'ange* (1989). Alors qu'il se consacre à ce premier roman touffu se déroulant dans le Sud religieux des Etats-Unis, il bâtit en parallèle le texte d'un de ses chefs-d'œuvre, *The Mercy Seat,* long monologue d'un condamné dans le couloir de la mort qu'il conclut par une chute ambiguë *("de toute façon, j'ai dit la vérité/mais j'ai peur d'avoir menti").*

Mais ses talents de storyteller vont littéralement éclater quand il sacrifiera à un sous-genre du folk, les *murder ballads,* soit les chansons qui, comme *Stagger Lee* (datant de 1911), racontent un meurtre. Sur l'album *Murder Ballads,* l'Australien se régale à mettre en scène des crimes passionnels (*Henry Lee* et *Where the Wild Roses Grow,* inspirés par des traditionnels folk) et se lâche carrément sur *O'Malley's Bar,* récit d'une implacable tuerie racontée par son auteur même, un sacré maniaque. Après ce point d'orgue dans sa quête de la chanson narrative, Cave s'est employé à casser ses habitudes, à être moins linéaire en maquillant ses histoires. Peut-être aussi parce qu'il a pu s'exprimer en dehors de la musique et aborder encore plus franchement la fiction. Depuis 2005, il a écrit plusieurs scripts pour le cinéma (notamment pour le réalisateur John Hillcoat) et publié son second roman, le très beau *Mort de Bunny Munro.* Le conteur-né n'a plus à se cacher. ✣

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

c'est déjà Noël sur

LES INROCKSTORE

par les inRocKuptibles

des cadeaux bonus dès 20 € d'achat*!

20 € d'achat = **1 cadeau au choix**

plus le montant de votre panier augmente, plus vous accédez à de beaux cadeaux

40 € d'achat = **2 cadeaux au choix**

80 € d'achat = **3 cadeaux au choix**

offre valable jusqu'au 31 décembre

liste complète des cadeaux sur
boutique.lesinrocks.com

* hors frais de port

Homme de lettres

L'univers sombre et baroque de Nick Cave ne s'est pas bâti *ex nihilo*. La preuve avec ces quelques pistes littéraires.
Par Noémie Lecoq & Louis-Julien Nicolaou

John Milton

Sommet de la poésie anglaise du XVII[e] siècle, *Le Paradis perdu* de John Milton raconte l'histoire biblique de la chute de l'homme. Dans un long souffle épique, il examine des sujets chers à Nick Cave : la tentation, le péché, les tiraillements entre sacré et profane... Le titre de la chanson-fleuve *Red Right Hand* y fait référence : c'est une formule de Milton pour décrire la main vengeresse de Dieu. On la retrouve en ouverture de l'album *Murder Ballads* (1996) sur la crépusculaire *Song of Joy,* agrémentée de cinq vers entiers du poème et de clins d'œil explicites : *"Il cite John Milton sur les murs avec le sang de la victime.* (...)*/Dans ma maison, il a écrit 'red right hand'/Ceci, me dit-on, vient du* Paradis perdu*."* **N. L.**

Les murder ballads

Murder Ballads (1996) est l'un des plus grands succès de Nick Cave. Dans les paroles, on décompte soixante-cinq morts et seulement deux arrestations. Mais avant d'être le nom d'un album magistral, les *murder ballads* sont une sous-catégorie des ballades traditionnelles. Comme leur nom l'indique, elles explorent le thème du meurtre, réel ou fictif. Le point de vue peut être celui de la victime, du meurtrier (voire des deux selon le couplet) ou d'un narrateur omniscient. Le texte, souvent chronologique, présente la future victime, les circonstances du crime, la destinée de l'assassin, mais surtout le mobile. Crimes passionnels, vengeance sanglante, serial killers : autant de sujets taillés pour les chansons de Nick Cave. **N. L.**

Faust, une légende allemande de F. W. Murnau (1926).

Faust

Parmi leurs innombrables ouvrages à quatre mains, Nick Cave et Warren Ellis ont composé la musique de trois pièces de théâtre de la compagnie islandaise Vesturport : le *Woyzeck* de Georg Büchner (2008), *La Métamorphose* de Kafka (2009) et le *Faust* de Goethe (2010). D'origine allemande, la légende du docteur Faust est bien connue : un érudit dépressif vend son âme au diable pour accéder aux plaisirs et à la connaissance infinis. Depuis des siècles, ce thème inonde l'art sous toutes ses formes, de la peinture au cinéma (Méliès, Murnau...), de la littérature (Marlowe, Goethe...) à la musique. On retrouve des personnages en prise avec Lucifer dans plusieurs chansons de Nick Cave : *Loverman, Up Jumped the Devil, Red Right Hand, Higgs Boson Blues*. **N. L.**

Les poètes romantiques

S'il était né au XVIII[e] siècle, Nick Cave aurait été un poète maudit. Un grand nombre de ses paroles ressemblent aux strophes de poèmes épiques, traversés par un souffle tempétueux. Plusieurs poètes romantiques britanniques ont laissé sur son imaginaire une empreinte indélébile. On peut ainsi discerner des échos de Keats dans *Where the Wild Roses Grow,* des références à *La Complainte du vieux marin* de Coleridge dans *Song of Joy,* l'idée de la nature comme source d'inspiration dans *There She Goes, My Beautiful World,* les thèmes inépuisables de l'amour, de la beauté et de la mort un peu partout dans son œuvre. Chez The Birthday Party, l'influence de poètes français (notamment Rimbaud, Baudelaire et Lautréamont) est déjà perceptible. **N. L.**

Illustration pour *Tales of Terror* de Matthew Gregory Lewis (1808).

La littérature gothique

De la cave au caveau, il n'y a qu'un pas, c'est là une des leçons de la littérature gothique qui, de Lewis *(Le Moine)* à Bram Stoker *(Dracula)* en passant par Ann Radcliff *(Les Mystères d'Udolphe)*, Maturin *(Melmoth)* et Le Fanu *(Carmilla)*, l'a inlassablement répétée. Quand déboule Nick Cave, grande carcasse au visage pâle et au regard de ténèbres dont les textes pullulent de morts, d'insectes et de damnés, les néo-gothiques de la nuit No Future s'y trompent et croient discerner en lui le Prince Noir appelé à les guider à travers le labyrinthe mortuaire que hante leur imagination. Le temps aidant, il faudra pourtant reconnaître que la conception que Cave se fait du gothique excède largement le désespoir dégradé jusqu'au folklore béatement cultivé par les goths.

Plus spirituel et plus individuel, le gothique de Cave n'est pas un mode d'expression plus ou moins arbitrairement choisi, mais une affirmation profonde de soi. Ainsi s'explique le paradoxe apparent : influence déterminante de la scène batcave au début des années 1980, alors qu'il officie au sein de The Birthday Party, Cave lui voue un mépris dédaigneux, mais sans rien renier de ce gothique qui lui colle aux os et dont il continue d'édifier le théâtre macabre. A la fureur des débuts, dont *Release the Bats,* avec ses jaculations de vampire en délire, représente la violente apothéose, se substitue, aux côtés des Bad Seeds, une tournure beaucoup plus sophistiquée qui unit le gothique au cabaret et au blues. Quand la veine européenne prend le dessus, c'est pour l'accouchement de perles horrifiques comme *The Carny* ou *Sleeping Annaleah* (fantastique reprise de Mickey Newbury), deux valses grotesques aux relents de fête foraine dégénérée, avec croque-mort ivre, piano mécanique dégingandé et train fantôme rouillé. Confronté au glauque vaudou hérité du blues, Cave cultive encore cette poésie satanique et funéraire, ainsi dans *Up Jumped the Devil* et *Saint Huck,* en attendant les *Murder Ballads* et leur conclusion en forme d'allégeance définitive au gothique : *"Just remember that death is not the end."* **L.-J. N.** ✣

© British Library Board

Matière inflammable

Depuis ses premiers concerts, Nick Cave a fait de la scène un moment paroxystique qui porte à incandescence son univers de bruit, de fureur et de sang. **Par Claire Stevens**

A la fin des années 2000, l'Australien pousse son songwriting dans ses derniers retranchements. Revenu, avec Grinderman (2007), aux racines d'un proto-rock abrasif et tonitruant qui emprunte autant aux Stooges qu'à Alan Vega, les prestations de Nick Cave redoublent de virulence. Il assume alors, épaulé par ses Bad Seeds, sa nouvelle envergure de parrain du rock, dans un genre totalement explosif. On est loin de cette captation live et culte qui l'aura fait connaître au grand public, quelque vingt ans plus tôt, grâce au film de Wim Wenders *Les Ailes du désir* : le temps d'une prestation insalubre, à la limite du toxique, Nick Cave y déversait sa grâce suspecte. Bambi gothique et sur la défensive, il n'y est pas encore le *preacher* délétère qu'il va bientôt devenir. Ses performances posent à peine les bases de ce qui va faire sa formule homologuée : partition bastringue quoique parfaitement orchestrée, vestiaire au cordeau et embryonnaire formule des Bad Seeds. Bientôt, l'aura noire de la période berlinoise laissera place à la reconnaissance publique, avec *Henry's Dream* (1992), ou aux choristes gospel de la tournée *Abattoir Blues,* en 2004, entre autres évolutions scéniques.

Troupe d'assaut

En 2008, live, Cave est un tueur en série. Il s'est mis en tête de prendre le public d'assaut, quitte à descendre dans la fosse et à lui faire sa fête. A l'époque, *Depth Charge Ethel,* extrait du répertoire du premier Grinderman, résume assez bien le propos des Bad Seeds en concert : outrancier, fulgurant, apocalyptique. En un mot, radical. On est davantage dans le meurtre de masse que dans la prise d'otages. Johnny Hostile, fondateur du label Pop Noire, producteur français (Lescop, Savages), a été le témoin direct de la tournée *Dig!!! Lazarus Dig!!!,* alors qu'il accompagnait Joe Gideon & the Shark, le groupe qui ouvrait pour les Bad Seeds. *"Cette charge, c'est un reliquat direct des années Birthday Party. On n'a pas idée de ce qu'étaient leurs concerts à l'époque, notamment en Allemagne. La déflagration sonore qu'ils imposaient rendait les gens dingues. Comme Black Flag, ils jouaient devant un public de skinheads, de bikers, de mecs qui venaient pour se battre. Les promoteurs en avaient fait 'le groupe le plus violent de l'histoire du rock'. C'est comme ça que Cave a approché la scène. Et c'est ce qui fait de lui, encore à l'heure actuelle, un des seuls artistes qui colle les jetons live."*

Ni Graceland ni Las Vegas : trente ans après ses débuts, l'entretien du mythe Nick Cave & the Bad Seeds est une affaire d'essence jamais distillée, entre cols pelle à tarte et boots pointues, esprit de corps et émulation de groupe. A l'âge de l'andropause et des calvities naissantes, le groupe fleure toujours bon la testostérone. Johnny Hostile : *"Je les ai suivis une semaine sur leur tournée britannique. Sept jours, sept concerts. Je me rappelle la première date, quand ils sont sortis du* tour bus. *C'était* Reservoir Dogs, *on avait l'impression qu'ils marchaient tous au ralenti. Mêmes s'ils sont charmants, les mecs dégagent une aura telle qu'elle paralyse."*

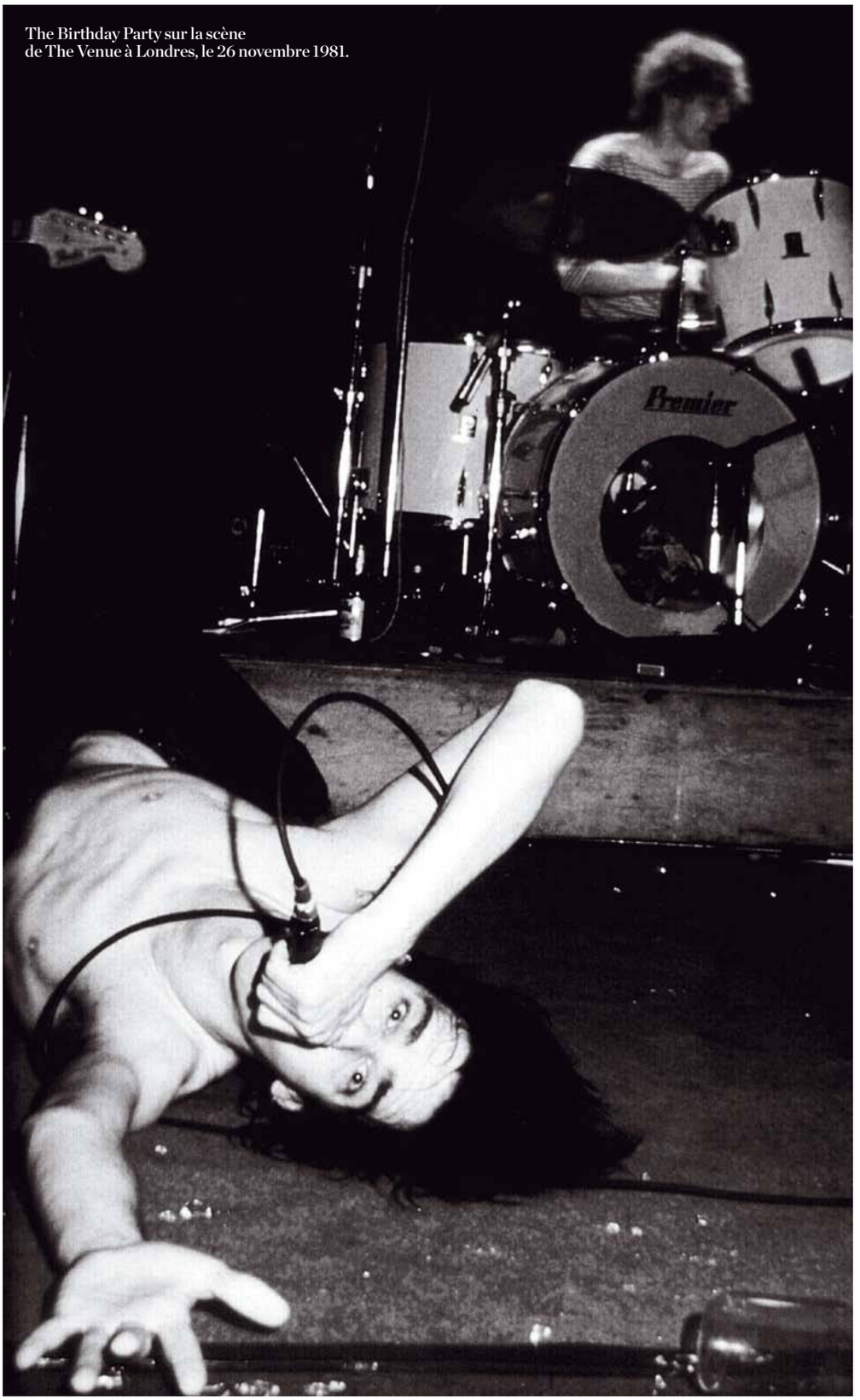
Très *pimps,* très mâles. Sur scène, le pourtant très affable Jim Sclavunos (batterie, en remplacement de l'impeccable Thomas Wydler) prend le mors aux dents ; Warren Ellis (violon, guitare) se contorsionne jusqu'au malaise. Cave invective, harangue, insulte. Derrière, le groupe fait masse. *"C'est une armée,* confirme Hostile. *Et les concerts, des champs de bataille où les Seeds tirent à boulets rouges sur le public. Ils sont dans une concentration totale, se regardent à peine, ne se parlent pas. Il n'y a pas une seconde d'inattention, à part peut-être pour Conway* (Savage, claviériste – ndlr), *qui peut oublier des parties, reprendre en plein milieu d'un morceau parce qu'il est bourré, mais ça fait partie du personnage. On n'est pas dans l'entertainment à l'américaine. Le groupe n'est pas là pour faire la paix avec le public, mais pour lui mettre une gifle."*

Impression confirmée par Nick Cave en personne dans les pages du magazine *Mojo,* en février 2014 : *"Quand je monte sur scène, c'est pour dominer, terrifier. Je n'ai pas envie que les gens auxquels je fais face croient que je suis l'un des leurs."*

Scène de crime

Il y a, lors de ces éruptions volcaniques, des moments de grâce pure comme de tension à couper à la hache : quand il n'est pas question de transcendance (*"Ce moment où l'on se perd,* confie Cave, *au point de se faire l'effet d'un dieu – ou quand ça foire, d'un âne"*), de démonstration de force *dark* (*"C'est la noirceur incarnée, sans pause, sans machisme, sans masques à la Slipknot – par moments, j'ai eu l'impression de voir un livre de Ferdinand Céline sur scène",* dixit Hostile), l'agressivité ambiante peut, par capillarité, déteindre jusque sur l'entourage proche. A Manchester, toujours durant cette même tournée 2008, le son sur scène est infect, conséquence d'un problème technique insoluble : *"J'étais assis à côté de l'ingénieur des retours,* raconte Johnny Hostile. *Nick Cave se pointe, fou furieux, et il le pourrit. Le morceau suivant, c'est Warren qui s'y colle. Les gars étaient sur-énervés. J'ai pris le parti de me barrer, j'ai vu le moment où un truc allait voler. On ne peut pas donner ce qu'ils donnent live sans être dans une agressivité totale, incontrôlable. Comme quelqu'un au milieu d'une baston : tu auras beau le ceinturer, tu ne le feras pas redescendre dans la minute de sa montée d'adrénaline pure".*

"Arrondir les angles ? Plutôt crever", déclarait en substance Cave à nos confrères anglais de *Mojo.* Au chapitre des morceaux radicaux de la *set list,* standards furieux et autres grands crus hypnotiques, *Deanna, The Mercy Seat, Tupelo*



The Birthday Party sur la scène de The Venue à Londres, le 26 novembre 1981.

© Bleddyn Butcher/Rex/Dalle

“Quand je monte sur scène, c’est pour dominer, terrifier. Je n’ai pas envie que les gens auxquels je fais face croient que je suis l’un des leurs.” **Nick Cave**

ou *Jubilee Street* tiennent une place à part. Et *Stagger Lee,* le rôle de la cerise frelatée sur le gâteau. Parmi la pléthore de versions qu’on peut voir sur YouTube, celle jouée à Glastonbury l’an dernier fait figure d’apothéose : Cave, qui a pris l’habitude de marcher sur son public tel Jésus sur les eaux, se lance dans la foule ; en émerge une nymphe burtonienne, tout de blanc vêtue, laquelle vient se planter devant lui. *“Elle le fixe, il la regarde dans les yeux et lui débite les moments les plus violents du texte,* raconte Johnny Hostile, également présent. *C’est une synthèse des concerts de Cave, tout son univers s’y matérialise en une fille. Il a atteint ce niveau de notoriété, de fantasme, où il peut quasiment faire apparaître des créatures sorties de son imagination.”*
A l’instar d’une Nina Simone, qu’il cite dans *20 000 Jours sur terre* et à qui il aura offert son dernier concert à Londres en 1999 lors du Meltdown Festival, il y a de la catharsis comme de l’insondable dans les concerts de Cave. Du bruit et de la fureur, de la magie mêlée à de l’abandon. Capable de descendre dans des profondeurs abyssales à des fins thérapeutiques ou de surfer sur des crêtes. L’un de ses derniers textes en date, celui de *Push the Sky Away,* ressemble fort à une exégèse scénique : *“Some people say it’s just rock’n’roll/Oh but it gets you right down to your soul.”* ✥

Un monde spectral

Les scénarios écrits par Nick Cave pour le réalisateur John Hillcoat reprennent, telles des ritournelles, ses ténébreuses obsessions.
Par Jérôme Provençal

Dans un entretien publié dans le *NME* en décembre 1982, Nick Cave évoque pour la première fois publiquement son projet d'écrire un récit intitulé *Swampland* (*Le Territoire des marais*, en possible V. F.). Au centre de ce récit, un homme qui s'enfonce lentement dans des sables mouvants tandis que se rapproche une horde vengeresse déterminée à l'exécuter sans autre forme de procès, suite à sa tentative de meurtre d'une jeune orpheline. Plus l'homme est aspiré vers l'obscurité du dessous, plus il est assailli par des visions, qui le persuadent qu'un ange vient vers lui pour l'absoudre de ses crimes. En quelques mots trempés dans une encre bien noire, tous les ingrédients semblent réunis pour donner naissance à un drame sudiste pur jus ne demandant qu'à dégouliner sur grand écran. Le film qu'un tel synopsis donne à imaginer avec l'eau à la bouche ne verra cependant jamais le jour.
Hanté par le fantôme de la rédemption, spectre récurrent dans l'univers de Nick Cave, ce récit va d'abord s'incarner dans la chanson *Swampland,* figurant sur *Mutiny!,* le dernier EP de The Birthday Party paru en novembre 1983. A la même époque, Evan English et Paul Goldman – deux Australiens travaillant en binôme sous le pseudo The Rich Kids à la production-réalisation de vidéo-clips – proposent au chanteur-songwriter d'écrire le scénario de leur premier long métrage de fiction. Après hésitation, Nick Cave accepte et décide de construire une histoire à partir du matériau narratif contenu dans cette chanson. Quelques mois plus tard, durant l'été 1984, English et Goldman doivent se rendre à l'évidence : tel qu'il a été développé par un Nick Cave que la prise de drogues ne prédispose alors guère à la clairvoyance, le script s'avère beaucoup trop littéraire, témoignant d'une imagination foisonnante peu soucieuse de contraintes économiques, et son adaptation nécessiterait un budget très au-dessus de leurs moyens. L'auteur refusant catégoriquement de mettre un peu d'eau dans son vin (à la teneur très biblique), le projet doit être abandonné – et ce film mort-né va se métamorphoser en un livre, en l'occurrence *Et l'âne vit l'ange,* le premier roman de Nick Cave publié en 1989, à l'issue d'un long et douloureux processus créatif.

Ghosts... of the Civil Dead
Malgré cet essai non transformé, Evan English et Paul Goldman vont de nouveau mettre Nick Cave à contribution pour l'écriture du projet qu'ils impulsent dans la foulée. Basé en partie sur les actes et les écrits de Jack Henry Abbott, criminel américain auteur du livre *Dans le ventre de la bête* (admiré par Norman Mailer et traduit en français chez Ring en 2013) qui témoigne des conditions de vie inhumaines à l'intérieur d'une prison de haute sécurité, ce projet va aller à terme et donner naissance à *Ghosts... of the Civil Dead,* le tétanisant premier film de John Hillcoat, dans lequel la fiction a un arrière-goût très prononcé de réalité.
Coauteur du scénario (et par ailleurs cosignataire, avec Mick Harvey et Blixa Bargeld, de la bande originale), Nick Cave a en particulier développé le personnage de Maynard, un détenu légèrement perturbé (qu'il incarne lui-même), en s'inspirant notamment de Carl Panzram, tueur en série de première catégorie (si l'on peut dire...) qui ne témoigna pas la moindre once de remords ou de regret devant le jury et alla jusqu'à défier le bourreau au pied de l'échafaud. Inutile de dire que *Ghosts... of the Civil Dead* n'est pas exactement un *feel-good movie*... Son titre doit être pris au pied de la lettre : il s'agit bel et bien d'un film d'épouvante, donnant à voir crûment l'horreur de la condition pénitentiaire – quelle que soit la sophistication des moyens technologiques de surveillance mis en œuvre – et montrant tout aussi crûment en quoi la prison peut être un instrument de nuisance sociale, qui génère toujours plus de violence et qui, en éliminant toute chance de réinsertion, fabrique des morts-vivants à la chaîne. Part d'ombre d'une société, la prison révèle l'inconscient collectif à la lumière de ses néons blafards, et ce spectacle s'apparente souvent à un cauchemar...

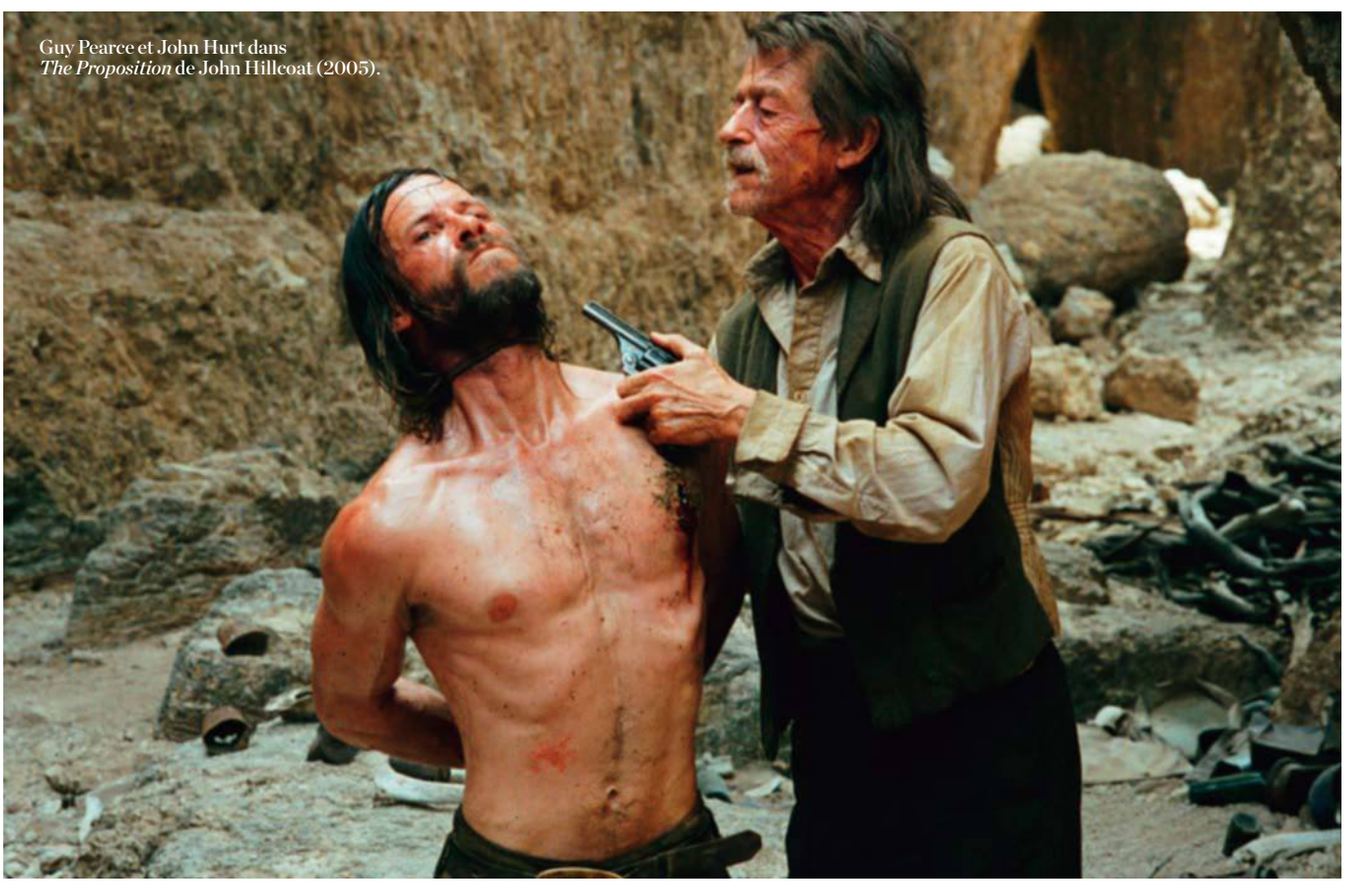
The Proposition* et *Des hommes sans loi
Suite à cette première expérience pour le moins marquante, Nick Cave et John Hillcoat (qui se connaissent depuis l'adolescence) vont entretenir une étroite collaboration artistique, le premier contribuant via la bande originale et/ou le scénario aux films du second ; le second en réalisant plusieurs vidéos pour les Bad Seeds. De fait, depuis *Ghosts... of the Civil Dead,* Nick Cave a composé la musique de tous les films réalisés par John Hillcoat et a écrit le scénario de deux d'entre eux : *The Proposition* (2005) et *Des hommes sans loi* (2012). Si les deux films diffèrent par les genres auxquels ils se rattachent et les contextes historico-géographiques dans lesquels ils s'inscrivent – *The Proposition* est un western situé dans le désert australien à la fin du XIX^{e} siècle, tandis que *Des hommes sans loi* est un film noir inscrit dans l'Amérique profonde au temps de la Prohibition –, ils partagent des points communs au niveau de la narration (tous deux ont pour personnages principaux des frères hors la loi, entraînés dans une infernale spirale de violence) et des thèmes qui la sous-tendent. Tournant autour d'éternelles polarités existentielles (bien/mal, amour/haine, barbarie/civilisation, humanité/animalité...) et scandant chaque film de manière lancinante, ces thèmes agissent à la façon de thèmes musicaux et s'immiscent en profondeur dans l'esprit du spectateur : de véritables ritournelles

obsessionnelles qui font écho à celles ruminées par Nick Cave dans sa musique mais que, hors du format réducteur de la chanson, il peut déployer avec une tout autre ampleur. En septembre 2005, dans un entretien accordé au quotidien australien *The Age*, à la sortie de *The Proposition*, évoquant les liens entre le scénario et son univers musical, il déclarait ainsi : *"C'est très proche de la façon dont mon groupe fonctionne. Il y a des moments d'intense violence et des moments de tristesse calme et lyrique."*[1]
Films dont les récits se déroulent avec la fatale implacabilité des tragédies grecques, *The Proposition* et *Des hommes sans loi* se rejoignent également dans une même ténébreuse vision du monde – un monde dans lequel les bons et les méchants se confondent et se coagulent dans un continuel bain de sang, un monde dans lequel les hommes, incapables de dominer leurs pulsions, se (dé)battent inlassablement, un monde depuis longtemps (toujours ?) abandonné des dieux et livré tout entier à la force supérieure des démons intérieurs. Certes, *Des hommes sans loi* se termine sur un (relatif) happy-end, mais ce happy-end paraît bien fragile, trop fragile pour apaiser vraiment le spectateur : le vernis de la quiétude familiale, comme celui de la civilisation occidentale, peut, on le sait, on le sent, craquer à tout moment. ✥

1. Citation extraite de *Cultural Seeds: Essays on the Work of Nick Cave* de Karen Welberry et Tanya Dalziell (Ashgate, 2009, en anglais).

"C'est très proche de la façon dont mon groupe fonctionne. Il y a des moments d'intense violence et des moments de tristesse calme et lyrique." **Nick Cave à propos de son écriture pour le cinéma**

Nick Cave dans *Ghosts... of the Civil Dead* de John Hillcoat (1989).



Guy Pearce et John Hurt dans *The Proposition* de John Hillcoat (2005).

Des rôles sur mesure

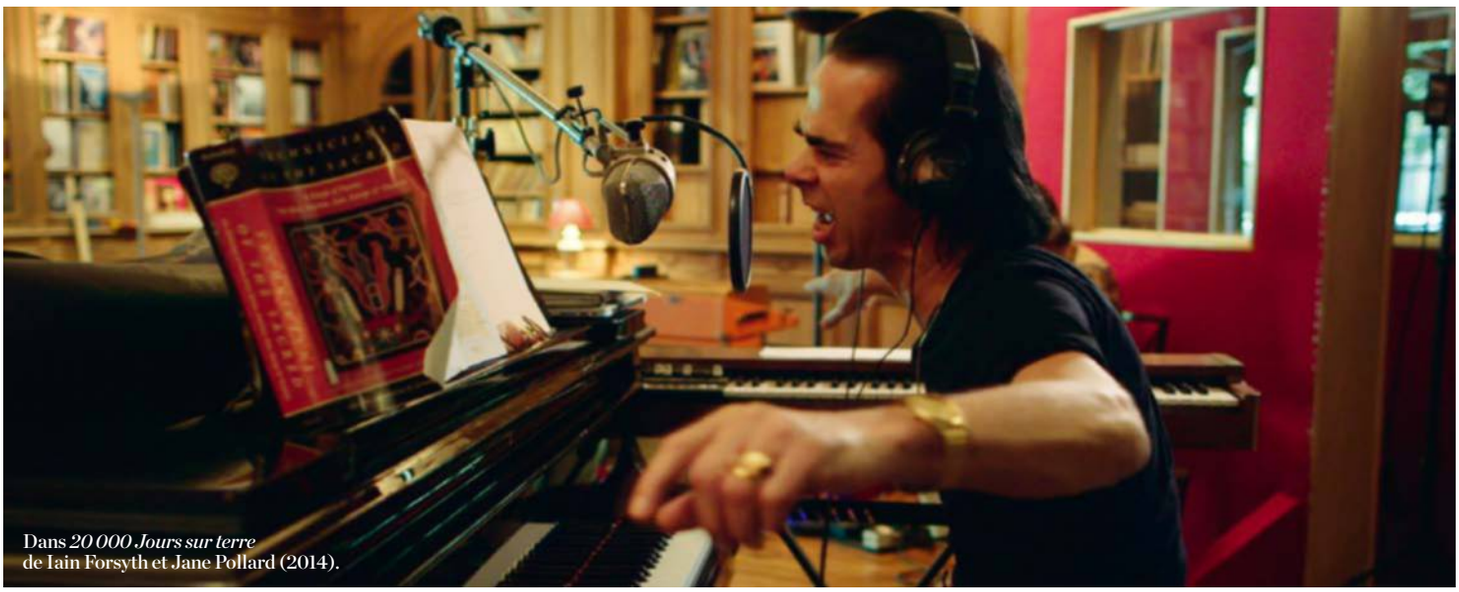
Si ses apparitions au cinéma restent assez anecdotiques, sa présence est toujours remarquable. **Par Jérôme Provençal**

Datant de ses (turbulentes) années berlinoises, les premières apparitions de Nick Cave dans des films sollicitent et mettent en valeur avant tout ses qualités de chanteur-performer : sa présence charismatique et sa musique magnétique semblent à la fois attiser et combler le désir de ceux qui, derrière la caméra, s'attachent à les immortaliser. Aussi ces séquences de pure captation ont-elles, avec le temps, pris une valeur de précieux documents, restituant l'homme tel qu'il était et le resituant dans son environnement.
Insérées dans un récit prétexte (un jour à Berlin, sur les traces de plusieurs personnages), les images tournées aux studios Hansa durant les sessions d'enregistrement de *Mutiny!,* l'ultime EP de The Birthday Party, constituent à cet égard l'attrait principal de *Die Stadt,* moyen métrage tourné en 1983 par Heiner Mühlenbrock (alors étudiant à la DFFB, la fameuse école de cinéma de Berlin). En 1987, Nick Cave va tourner sous la direction de deux autres cinéastes allemands, Wim Wenders et Peter Sempel. Avec *Les Ailes du désir,* Wenders a laissé une empreinte indélébile dans la mémoire des cinéphiles, la longue scène durant laquelle l'on voit les Bad Seeds en concert – interprétant *The Carny* et *From Her to Eternity* dans l'enceinte baroque de l'Esplanade, club aujourd'hui disparu – n'étant pas la moins prenante de cette ode mélancolique à Berlin. Avec *Dandy* (sorti en 1988), Sempel a sensiblement moins marqué les esprits. Très rarement diffusé (et introuvable en DVD), le film – supposément inspiré du *Candide* de Voltaire et visiblement très improvisé – jouit néanmoins d'une réputation culte, due à la présence de diverses figures désormais iconiques de l'underground berlinois, parmi lesquelles notre ami Nick, qui se prête à ce jeu nébuleux avec une palpable désinvolture, dont on peut juger grâce aux extraits du film visibles sur le site de Sempel (www.sempel.com) ou sur YouTube. On peut notamment le voir jouer aux dés dans un troquet avec Blixa Bargeld ou interpréter *City of Refuge* à la guitare sèche dans sa chambre berlinoise aux airs de cabinet de curiosités ou encore, toujours dans sa chambre, faire le mariole avec un pistolet, son joujou de prédilection à l'époque...
Dans *Ghosts... of the Civil Dead* (1989), le premier film de John Hillcoat, Nick Cave prête sa mine livide et sa silhouette émaciée au personnage de Maynard, criminel rendu de plus en plus dingue par la vie en prison de haute sécurité, et livre une interprétation adéquatement hallucinée qui reste sa performance d'acteur la plus notable à ce jour. Dans *Johnny Suede* (1992) de Tom DiCillo, attachante comédie lunaire (avec un Brad Pitt juvénile dans le rôle-titre), Nick, rendu presque méconnaissable, fait preuve d'un sens appréciable de l'autodérision en incarnant l'improbable Freak Storm, rocker à la tenue et à la crinière (une plantureuse banane) d'une blancheur étincelante, et en tordant ainsi savoureusement l'image-cliché d'homme en noir qui lui est accolée.
Quelques années après, Nick Cave revient au cinéma avec *La Chasse au rhinocéros à Budapest* (1998) de Michael Haussman, un retour très malencontreux si l'on en croit l'ami Serge Kaganski dans *Les Inrocks* de l'époque qui, devant *"un film aussi foireux, bidon et pseudo-poétique que son titre",* confessa avoir quitté la salle au bout de quarante minutes, *"sans avoir vu Nick Cave ni Budapest"*. Nettement moins compromettante s'avère son apparition (brève, le temps d'une scène où il joue un musicien de saloon) dans *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford* (2007) d'Andrew Dominik. Aujourd'hui, avec *20 000 Jours sur terre,* le portrait (un poil) stylisé que brossent de lui Iain Forsyth et Jane Pollard, Nick Cave crève littéralement l'écran, traversant le film avec autant de nonchalance que d'élégance. Du début à la fin, il n'est ni tout à fait lui-même ni tout à fait un autre ou, pour le dire autrement, il joue à être lui-même – et il y joue très bien. ✣

Nick Cave incandescent dans *Les Ailes du désir* de Wim Wenders (1987).

Partitions pour grand écran

Bien plus qu'un simple passe-temps lucratif, ses nombreuses B. O. servent de laboratoire à ce compositeur infatigable. **Par Noémie Lecoq**



Dans *20 000 Jours sur terre* de Iain Forsyth et Jane Pollard (2014).

Dans *Les Ailes du désir* (1987), Wim Wenders est l'un des tout premiers à avoir décelé les qualités cinématographiques du songwriting de Nick Cave. Dans une scène envoûtante sous les lustres d'un bar de Berlin-Ouest, Nick Cave & the Bad Seeds jouent deux morceaux magistraux, *The Carny* et *From Her to Eternity*. Depuis, de nombreux films ont intégré à leur B. O. des extraits de son répertoire – *People Ain't No Good* dans *Shrek 2,* une version orchestrale de *Red Right Hand* dans *Scream 3, Moonland* dans la série *Californication* ou encore *Honey Bee* de Grinderman à la fin d'un épisode de *True Detective*. Ce qui frappe, c'est la variété des genres, du dessin animé au film d'horreur, du thriller au fantastique. Le constat est le même lorsqu'il se plie à l'exercice de la composition pour un film précis. Les morceaux inédits qu'il confie aux réalisateurs, en aucun cas des fonds de tiroirs indignes, sont destinés autant à des documentaires – comme le majestueux *To Be by Your Side* dans *Le Peuple migrateur* – qu'à des films d'action – le brûlant *There Is a Light* pour *Batman Forever*.

En dehors de ces créations, les B. O. sont parfois l'occasion pour lui de s'essayer à des reprises, notamment une version solennelle au piano de *Let It Be* pour *I Am Sam* (B. O. entièrement composée de reprises des Beatles), le bouillonnant *I Feel so Good* de J.B. Lenoir pour *The Soul of Man* (documentaire sur le blues de Wim Wenders) ou plus récemment une relecture du *She's Not There* des Zombies avec Neko Case pour la série de vampires *True Blood*.

Dans son carnet de commandes, Nick Cave accepte aussi les projets à plus grande échelle. Dès 1988, en plus de tenir un rôle dans le premier film de son compatriote John Hillcoat, *Ghosts... of the Civil Dead,* il participe à l'écriture du scénario et compose la B. O. avec Mick Harvey et Blixa Bargeld. Les deux membres des Bad Seeds l'épaulent à nouveau sur le deuxième film du réalisateur, *To Have and to Hold*. La collaboration complice entre Nick Cave et John Hillcoat passe au stade supérieur en 2005 pour le western *The Proposition* : Nick Cave est en charge du scénario et de la musique, avec le fidèle Warren Ellis. Ce dernier, qui fait partie des Bad Seeds depuis le milieu des années 1990, devient alors son partenaire d'écriture le plus précieux.

A quatre mains, ils enchaînent à un rythme soutenu les projets, au résultat souvent atmosphérique et sombre : *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford,* les documentaires *The English Surgeon* et *The Girls of Phnom Penh,* la musique du livre audio de *Mort de Bunny Munro* (le second roman de Nick Cave).

En 2009, ils retrouvent John Hillcoat pour l'adaptation de *La Route* de Cormac McCarthy en road movie postapocalyptique. Traversée par le violon lancinant de Warren Ellis, leur musique est mélancolique et orageuse. Changement de registre mais pas d'équipe pour le film de gangsters *Des hommes sans loi* en 2012. Cette fois, ils composent la moitié de la B. O. et mettent en avant les voix de Nick Cave et d'Emmylou Harris – alors que les instrumentaux dominaient leurs B. O. passées. En avril 2014, pour le Record Store Day, Nick et Warren sortent en vinyle le beau score crépusculaire de *West of Memphis,* un documentaire sur une erreur judiciaire. Fin octobre 2014, Nick Cave change de partenaire – mais reste dans le registre dramatique : à La Monnaie de Bruxelles est donné *Shell Shock,* un opéra sur la Première Guerre mondiale mis en scène par Sidi Larbi Cherkaoui dont il a écrit le livret et dont le Belge Nicholas Lens a composé la musique. Prévu pour septembre 2015, le prochain film de John Hillcoat, *Triple Nine,* aura Nick Cave en guise de compositeur de luxe, tout comme *Loin des hommes* de David Oelhoffen (d'après une nouvelle de Camus), en salles en janvier.

Mais malgré une apparente prédilection pour la mise en musique de sujets graves, Nick Cave ne manque ni d'humour ni d'idées saugrenues : en témoignent sa prochaine participation musicale au *Pinocchio* en stop motion de Guillermo Del Toro et sa reprise de l'une des chansons de la version Disney, *Hi-Diddle-Dee-Dee,* visible sur YouTube. ✥

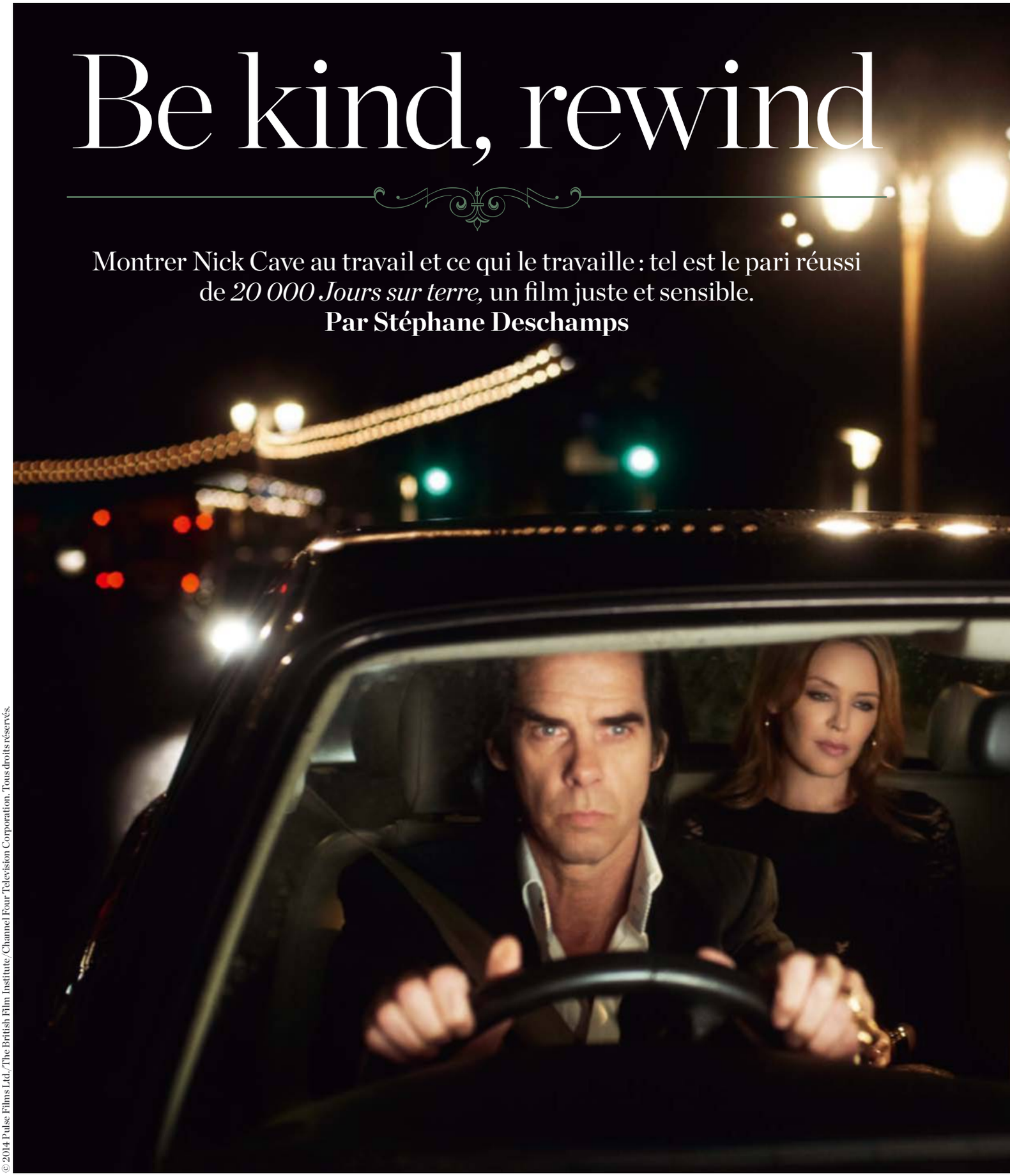
Compilation des B. O. signées Nick Cave et Warren Ellis : *White Lunar* (2009).

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

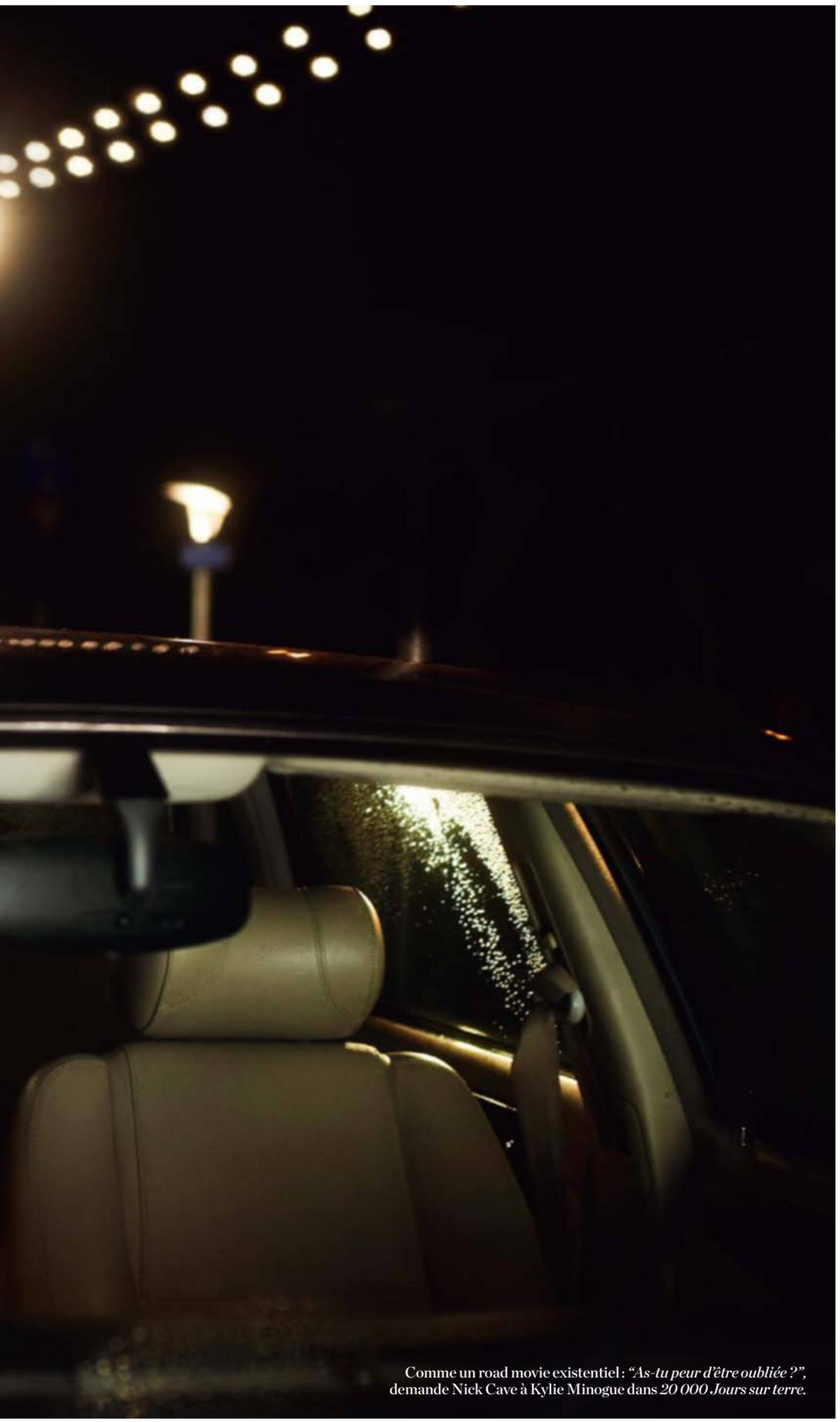
Be kind, rewind

Montrer Nick Cave au travail et ce qui le travaille : tel est le pari réussi de *20 000 Jours sur terre,* un film juste et sensible.

Par Stéphane Deschamps



© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.



Comme un road movie existentiel : *“As-tu peur d’être oubliée ?”*, demande Nick Cave à Kylie Minogue dans *20 000 Jours sur terre*.

Le vieux réveil de voyage sonne à 7 heures. Nick Cave est dans de beaux draps : c’est le matin de son 20 000e jour sur terre (soit pas loin de 55 ans), et il va en faire un film, le film de sa vie, qu’il a coécrit avec le duo anglais Iain Forsyth et Jane Pollard (réalisateurs de plusieurs de ses vidéos depuis 2008) et dont il est le narrateur. Ce qu’on pouvait attendre d’un docu classique sur un musicien – un récit chronologique à base d’images d’archives – est compressé dans l’énergique générique. Point non plus de témoignages de gens du métier grisonnants expliquant à quel point Nick Cave est génial. Ce film sur les 20 000 jours de Nick Cave, c’est autre chose. Une journée dans la vie d’un homme, avec des moments de travail, des déplacements dans l’espace, des repas, des rencontres, des rêves, et le souvenir des 19 999 jours qui ont précédé.

On voit d’abord Nick Cave sortir du lit (pas un poil de graisse sur sa grande carcasse) dans sa grande maison de Brighton (dans la même pièce que sur la pochette de l’album *Push the Sky Away*), puis commencer sa journée de travail, concentré derrière une antique machine à écrire. Son répondeur téléphonique est aussi un vieux truc à cassettes, qui lui rappelle qu’il a rendez-vous chez le psy. Beaucoup moins bougon que face à un journaliste, Nick Cave déterre son premier amour, une fille aux cheveux très noirs et au visage très blanc (comme sa future épouse Susie Bick...). Il se souvient aussi de son père, qui lui avait fait découvrir l’*incipit* du *Lolita* de Nabokov. Et qu’il s’amusait à se déguiser en fille. Son rapport à Dieu et à la religion est compliqué, il raconte que la période où il est le plus allé à la messe, c’est quand il était dans la dope. Transgressions fondatrices... Son psy lui demande ce qu’il redoute le plus : la perte de mémoire. Perdu à l’intérieur de lui-même quand il évoque son père, disparu alors qu’il avait 19 ans.

La mémoire vive

Le film devient alors un voyage dans la mémoire de Nick Cave, et la plus belle manière de la fixer. Les jeunes années punks de Nick Cave, l’Australie et Berlin sont évoqués lors d’une rencontre avec des archivistes, à travers des photos commentées (ce qui donne lieu au passage le plus hilarant du film, quand Nick explique cette série de photos d’un concert de The Birthday Party avec un Allemand qui pissait sur scène avant de se prendre un pain). Nick Cave a beaucoup bourlingué, en Australie, ❖❖❖

✣✣✣ à Berlin, au Brésil (pas un mot dans le film), en Angleterre. *"Ce sont les lieux qui vous choisissent"*, dit-il.
Tout le ramène à Brighton et à ses environs, qu'il parcourt au volant de sa Jaguar noire, pour aller manger des anguilles chez Warren Ellis en parlant de *Doctor* Nina Simone et de Jerry Lee Lewis, ou pour faire la route avec Blixa Bargeld ou Kylie Minogue, qui apparaissent dans la voiture comme des fantômes – on pense alors aux road movies existentiels de Jarmusch.
A Kylie, Nick pose une question, une seule : *"As-tu peur d'être oubliée ?"*, et la réponse semble moins importante que la question. A Brighton, avant la naissance de ses jumeaux (qu'on voit dans une chouette séquence de cocooning en famille), Nick Cave a tenu un journal quotidien où il parlait exclusivement du temps qu'il fait, du climat, de la météo. Une façon de contrôler son humeur et le temps, de croire que son humeur pouvait contrôler le temps. Une façon de repousser le ciel. Et plus il écrivait, plus le temps était pourri... Les plans tournés à Brighton, Nick Cave face aux éléments, à la mer et au ciel, sont magnifiques.
Nick Cave a beau fêter ses 30 ans de carrière discographique avec les Bad Seeds, la musique n'est pas au cœur de ce film, parcouru par une énergie assez rare, où chaque plan semble justifié, à sa place. La création, le travail, l'inspiration sont les vrais sujets de *20 000 Jours sur terre*. On voit Nick Cave pendant la gestation, puis la fabrication de l'album *Push the Sky Away*. D'abord seul au piano avec ses carnets d'écriture, puis au boulot avec Warren Ellis, puis avec les Bad Seeds, pendant l'enregistrement avec une chorale d'enfants français, puis sur scène dans deux séquences rares et très intenses, où Nick Cave devient prêcheur et guérisseur, à la recherche du sacré. *"I'm transforming, I'm vibrating... Look at me now!!!"*, chante-t-il dans *Jubilee Street*.
On a regardé, et on a adoré ce film diablement bien réalisé, qui ne ressemble à rien de connu dans le film musical – ni docu vérité (blackout total sur PJ Harvey, par exemple), ni fiction, ni biopic hagiographique. Plutôt comme un nouveau chapitre dans l'œuvre de Nick Cave, et pas des moindres. ✣

Sortie en salles le 17 décembre.

Nick's movie

Jane Pollard et Iain Forsyth, artistes et vidéastes londoniens, ont réalisé *20 000 Jours sur terre*. Un film entre fiction et documentaire qui se joue des apparences pour mieux livrer un portrait tout en finesse de Nick Cave. **Entretien Anne-Claire Norot**

Les réalisateurs Jane Pollard et Iain Forsyth avec Nick Cave et Susie Bick sur le tournage.

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

Comment avez-vous rencontré Nick Cave ?
Jane : Avant même de le rencontrer, on était très fans de lui. Sur la toute première compilation en cassette qu'Iain m'a faite, vers 1993, il y avait deux chansons de Nick, *The Ship Song* et *Slowly Goes the Night*. Elles sont restées gravées dans ma mémoire ! C'était la première fois que je l'entendais, et ça m'a complètement soufflée. Là a commencé une longue histoire d'amour avec le groupe. Je suis souvent allée les voir en concert. Ensuite, on a rencontré Nick un petit peu par hasard. Il était en train de réaliser le premier album de Grinderman quand un de nos amis nous a demandé si on pouvait venir filmer le groupe pour une session radio de la BBC. On était ravis d'y aller, c'était une occasion formidable ! Dès cet instant, on s'est vraiment bien entendus. Puis Nick et Warren ont décidé qu'on devrait faire les vidéos de *Dig!!! Lazarus Dig!!!*. On en a fait six ou sept, et on a produit le livre audio de *Mort de Bunny Munro*.
On s'apprécie, et on apprécie la façon dont chacun travaille. On travaille rapidement, sans embrouilles, on avance vite.
D'où est venue l'idée de faire un film sur Nick Cave ?
Iain : Au départ, ça a été un peu par accident. Nick et Warren avaient commencé les premières sessions d'écriture de *Push the Sky Away* avec le groupe, et là, Nick nous a appelés pour nous proposer de venir les voir en studio et d'apporter une caméra si on voulait. Nick ne nous avait jamais proposé ça avant. Pour lui, le studio, c'est un endroit secret où on travaille et on évite les distractions. C'était une chance unique pour nous de capturer les tout premiers instants de la fabrication d'un disque. On a sauté sur l'occasion, mais à ce moment-là, on n'avait pas du tout de projet de film. On a fini par les accompagner en studio en France au moment où ils enregistraient vraiment le disque. C'est une fois en France qu'on a regardé les premiers rushs et réalisé que ce serait vraiment dommage que des moments si rares finissent par traîner simplement sur YouTube et les réseaux sociaux. On pouvait leur trouver une bien meilleure utilisation, et ça s'est transformé en film.
Est-ce que Nick Cave a accepté tout de suite de transformer ces enregistrements en un film ?
Jane : Non. De façon tout à fait compréhensible, il était complètement réticent. Participer à un film sur lui-même lui paraissait trop un truc d'autosatisfaction. Mais on se connaît depuis longtemps, il savait qu'on venait des arts visuels et qu'on ne ferait pas un documentaire musical conventionnel. Ce qui a joué aussi, c'est la confiance et l'amitié qu'on a développées ces dernières années. Sans ça, on n'aurait pas pu faire ce film.
Il a accepté toutes vos idées ?
Jane : Il nous a autorisés à expérimenter, lui-même s'est mis à essayer des choses. Il nous disait : *"Vous savez, je pense vraiment que ça ne va pas marcher, mais je vais le faire, je vais essayer."* Ça s'est passé ainsi pour différentes scènes, comme la scène chez le psy par exemple, ou la scène du début quand il est au lit avec Susie et qu'il semble se réveiller... Ce sont des choses dont il n'était vraiment pas sûr au départ. Mais il nous a fait confiance et il s'est lancé.
Ce n'est pas un film fait en dehors de son sujet, c'est un film totalement en conspiration avec son sujet. Donc, il était sûr qu'on n'utiliserait rien qui ne lui plaise pas.
Ça a été dur de le convaincre d'aller chez le psy, parler de son père, de son premier amour ?
Iain : Au départ, il était vraiment très hésitant. C'est difficile de faire ça devant une caméra quand on ne l'a jamais fait dans la vie. Ça peut être terrifiant pour n'importe qui. On a fait appel à Darian *(Leader – ndlr),* qui est un ami et un vrai psy, parce qu'on sentait qu'il serait capable de coopérer avec Nick, qu'il saurait le faire parler de sa carrière, de son œuvre. Il saurait provoquer une conversation à la fois intéressante pour les spectateurs et pour Nick. On savait que Nick avait la réputation, dans le passé, d'être une personne difficile à interviewer – il n'a pas toujours été très coopératif avec les journalistes et les médias. Je pensais que c'était surtout parce que ces conversations se tenaient dans des circonstances pas très confortables, pour la promotion d'un disque, d'un livre. Darian et Nick ont parlé pendant deux jours : on a récupéré dix heures de rushs. Une grande partie de ce temps a été passée à discuter de choses bien trop complexes pour le film, comme les deux romans de Nick. Pendant qu'ils étaient en train d'en discuter, nous savions que nous ne pourrions pas utiliser cette discussion, mais on savait qu'en les laissant parler ils construiraient un climat qui pousserait Nick à être plus actif dans la conversation.
Jane : A travers les divers projets artistiques qu'on a menés précédemment, on a acquis une certaine discipline, on a appris à ne pas s'immiscer dans ce qui se passait devant nous. Pour ce film, Iain et moi avons établi quelques règles. L'une d'elles était qu'aucun dialogue n'était écrit à l'avance. Une autre était qu'on ne demanderait jamais deux fois à Nick de faire quelque chose. Donc, même s'il se passait quelque chose de super et que la caméra ne l'enregistrait pas bien, on ne demanderait pas à Nick de refaire la prise. Il aurait eu trop conscience de lui-même la seconde fois. C'est Darian et Nick qui décidaient quand ils voulaient faire une pause, quand ils voulaient recommencer. Au départ, Nick a juste accepté d'essayer, et ensuite il a trouvé ça passionnant de parler à Darian. On avait briefé Darian sur les sujets qu'on aimerait qu'ils abordent, comme la mémoire, le travail et le songwriting, la mort de son père. Ensuite, pour y arriver, c'était son affaire. C'est lui qui savait comment et quand arriver à faire parler Nick de ces différentes choses.
Au départ, vous étiez partis sur l'idée d'un documentaire traditionnel ou vous aviez déjà pensé que ça pourrait être fictionné ?
Iain : Depuis le départ, on savait qu'on voulait que le film ait une forme différente, même si on n'était pas encore sûrs de cette forme. On n'avait de toute façon jamais vraiment envisagé le film comme un documentaire. Ce qu'on avait en tête, c'était plus un portrait : un film sur Nick, dont Nick serait le centre, avec Nick comme voix et participant actif du projet. Le mot documentaire suggère qu'il y a un intérêt journalistique dans le sujet, alors que ce qui nous intéressait, c'était plus une approche impressionniste, quelque chose qui révélerait une vérité différente. Par exemple, on n'était pas particulièrement préoccupés par les aspects purement biographiques ; on ne s'est pas demandé si on avait bien couvert tous les aspects de la vie de Nick, si on avait bien toutes les bonnes dates, les détails, les faits, les chiffres. On a préféré s'assurer qu'on mettrait au jour une vérité émotionnelle.
Jane : La plupart d'entre nous passent du temps à essayer de masquer la vérité, à inventer une version de nous-mêmes plus intéressante. Nick s'est créé un personnage, une sorte de mythologie autour de lui. La vérité, c'est banal, c'est étriqué. Faire participer l'imagination, c'est tellement plus large, plus intéressant. Nick avait déjà eu des centaines de propositions pour des documentaires classiques et il avait systématiquement refusé. Un documentaire traditionnel ne lui aurait pas plu parce qu'il y aurait eu une sorte d'antagonisme entre lui et le réalisateur.
Vous aviez des modèles de documentaires en tête ?
Jane : Il existe des documentaires exceptionnels – pas dans le domaine de la musique – comme les géniaux *The Imposter (un film de Bart Layton autour de Frédéric Bourdin, Français qui a usurpé plus de cinq cents identités dans le monde – ndlr)* ou *The Act of Killing (enquête de Joshua Oppenheimer sur les massacres de 1965 en Indonésie – ndlr).* Mais les films sur la musique sont devenus convenus, avec leurs interviews en studio devant la console de mixage. Quelle façon de raconter une histoire ! Cela ne révèle ✣✣✣

"Ce qui nous intéressait, c'était plus une approche impressionniste, quelque chose qui révélerait une vérité différente." **Iain Forsyth**

Nick Cave en quête de souvenirs dans *20 000 Jours sur terre.*

“Tout le film tourne autour de cette chose fluctuante qu’est la mémoire.” **Iain Forsyth**

❖❖❖ rien, on n’entre pas dans l’esprit créatif du sujet qu’on essaie de cerner. Les seuls films satisfaisants sur la musique sont ceux sur les artistes qui sont mentalement instables, pas bien dans leur peau, qui se battent ou qui sont morts. Quel dommage ! Les artistes au sommet de leur créativité, en train de créer un chef-d’œuvre ne sont jamais les sujets de documentaires musicaux. C’est dingue qu’on ait dû remonter aux sixties pour trouver des films sur la musique avec lesquels on avait des affinités. Comme *One+One* de Godard, sur l’enregistrement de *Sympathy for the Devil* des Stones, ou *The Song Remains the Same,* le film sur Led Zeppelin avec ces scènes bizarres où les membres du groupe rêvent. Ou comme certains films des Beatles – non pas que ce soit de grands films, mais ils avaient une ambition. Ces films étaient une extension du langage créatif des groupes et révélaient aussi la créativité de leur réalisateur. Chez Godard, il y a une détermination derrière le film, même s’il a des imperfections.

Quels réalisateurs appréciez-vous en général ?

Iain : Le réalisateur qui a eu le plus d’influence sur nous, c’est le Britannique Lindsay Anderson, connu pour son film *If (en 1968 – ndlr).* Juste après *If,* il a fait *Le Meilleur des mondes possible,* un film qui nous a beaucoup marqués. C’est un conte épique et allégorique qui nous emmène dans un voyage extraordinaire à travers le paysage anglais à une époque surréaliste. La plupart des acteurs jouent plusieurs rôles : c’est déroutant, hasardeux, mais d’une manière intéressante. Lindsay Anderson était un réalisateur incroyable et il avait une compréhension étonnante de la musique dans ses films. La musique du *Meilleur des mondes possible* est terriblement présente. Le groupe qui a réalisé la B. O. joue dans le film, et la musique devient un personnage.

Est-ce que Nick Cave a participé à l’écriture du film, comment ça s’est passé concrètement ?

Jane : Après avoir décidé des thèmes et de la scène chez le psy, on a envoyé à Nick une liste de sujets sur lesquels on voulait qu’il écrive : le temps qu’il fait, le fait d’être oublié, etc. Il revenait avec les choses qu’il avait écrites, à partir de nos idées ou spontanément. C’est devenu les voix off qu’on entend dans le film. Certains textes proviennent aussi de ses carnets écrits pendant l’enregistrement de *Push the Sky Away* – on a d’ailleurs trouvé le titre du film dans l’un de ses carnets. On ne lui disait jamais à quel endroit du film on allait utiliser ses textes, et on les changeait tout le temps de place – ils ont un peu une structure poétique, on peut les déplacer sans que le film perde son sens. Sinon, on avait un script, mais pas de dialogues du tout. On écrivait le scénario du jour, l’endroit où on serait, la description des scènes, une idée de ce qui pourrait s’y passer.

Quelle est la part de fiction, quelle est la part de réalité dans le film ?

Iain : *(rires)* Tout le film se situe dans cette zone floue entre le noir et le blanc ! C’est vraiment l’intention précise qu’on a eue dès le début. On voulait se libérer de tout souci d’absolu. Tout le film tourne autour de ça, autour de cette chose fluctuante qu’est la mémoire. Certaines personnes nous ont dit que, parfois, dans le film, Nick se souvient de choses de façon légèrement inexacte, pas exactement comme ça s’est passé. Est-ce que ça veut dire que ses souvenirs sont faux ? Il ne fait pas exprès de se tromper, il se souvient des choses au fur et à mesure, comme elles viennent. On est tous comme ça. Ne pas avoir à se préoccuper de la vérité, ne pas se dire “là on est dans la fiction, là non”, ça nous a permis de faire le film de façon beaucoup plus créative. Si on avait été tenus par les faits, on aurait eu rapidement des difficultés.

Est-ce vrai que les archives Nick Cave que l’on voit dans le film ne sont pas réelles ?

Jane : oui et non. Il existe une collection officielle Nick Cave qui est conservée au Arts Centre de Melbourne. Ils ont fait une expo avec il y a quelques années *(en 2009 – ndlr).* Ils gardent les collections d’artistes australiens importants comme les archives de Kylie Minogue. Nick donne beaucoup de choses à ces archives, et pas mal de collectionneurs aussi.

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

On est allés visiter ces archives : c'est exactement comme on l'imagine, dans les coulisses du musée, climatisé, avec des énormes rayonnages en métal – tout est nickel, il faut manipuler les choses avec des gants. Nous, pour le film, on voulait que les archives aient quelque chose de plus souterrain, plus sombre, plus étrange, plus vieillot. Un endroit où les souvenirs dorment et où on aurait pu les réveiller. On a donc utilisé un endroit inoccupé du sous-sol de la mairie de Brighton, un coin qui était un commissariat à l'époque victorienne, et on l'a complètement redécoré. On a fait venir de nombreuses choses de Melbourne, ainsi que la curatrice de la collection, qui joue une des archivistes dans le film – toutes les personnes qu'on voit dans le film sont vraies, personne ne joue un rôle, l'archiviste est une vraie archiviste. Cette scène est un résumé parfait de ce qui est à la fois réel et irréel dans le film. C'est à la fois documentaire et fiction de cinéma. Les photographies qu'on voit, ce sont de vraies photos de lui. Dawn, sa mère, nous a prêté énormément de photos que Nick n'avait pas vues depuis des années. On les a utilisées pour tourner la scène des archives. Là, Nick les a redécouvertes, en a parlé, a essayé de se souvenir des choses. C'était comme s'il passait en revue sa vie, cherchait à la classer.

Vous avez un autre exemple de scène qui paraît parfaitement vraie et qui est un peu fictionnée ?

Jane : Il y en a beaucoup, presque tout le film !

Iain : La scène, au début du film, où on voit Nick écrire à son bureau est l'exemple le plus parfait de cette zone floue dont on parlait. On est réellement dans le vrai bureau de Nick, toutes les choses qu'on voit sont les siennes, mais tout a été complètement réarrangé pour le film. Nick décrit toujours ironiquement les endroits où il écrit comme des grottes – comme cette petite chambre célèbre, à Berlin, où il a écrit *Et l'âne vit l'ange.* Elle est enveloppante, ressemble à un cocon. On voulait que le bureau de Nick ait cette apparence. Donc, le département artistique et Nick ont travaillé ensemble pour décorer la pièce telle qu'on la voit dans le film. C'est complètement artificiel mais en même temps complètement vrai.

Des pans entiers de la vie de Nick Cave sont absents du film, comme son séjour au Brésil. Etait-ce volontaire ?

Jane : On a parlé à peu près de tout avec Nick : tout fait nécessairement surface quand on suit quelqu'un de façon aussi intensive. Parfois, ça m'étonne si on dit qu'il n'a pas abordé tel sujet. Par exemple, est-ce qu'on parle de Rowland S. Howard dans le film ? Je ne m'en souviens pas, mais je sais que lorsqu'on a filmé on a parlé de lui plusieurs fois. Pour faire ce genre de film d'une manière différente, il ne faut pas se sentir obligé d'être précis ou équilibré, parce que sinon ça ne marche pas.

Faire un film qui ne soit pas complètement un documentaire, c'était aussi un moyen de protéger Nick Cave ?

Jane : Je crois qu'on le met suffisamment à nu ! Et honnêtement, c'est lui-même qui se dévoile. ✥

http://www.iainandjane.com
http://www.20000daysonearth.com

© 2014 Pulse Films Ltd./The British Film Institute/Channel Four Television Corporation. Tous droits réservés.

Un Australien à Brighton

A Brighton, la population protège avec fierté l'anonymat et la tranquillité de Nick Cave.

"Attention, il y a un type qui traverse !" C'est ma mère qui hurle depuis le siège du passager. L'air effaré, elle continue : *"Mais, mais... tu as failli écraser Nick Cave !"* Je ne sais pas ce qui fut mon plus grand choc : avoir raté de justesse Nick Cave et sa poussette ou que ma mère le reconnaisse. Pour quelqu'un qui ne le connaît que par les couvertures des *Inrockuptibles,* cette intrusion du virtuel dans le réel avait été un choc – puis un fou rire.

Pour les résidents de Brighton, croiser Nick Cave en ville est juste un motif de fierté, rarement l'occasion d'un mouvement de foule ou d'une avalanche de tweets. Pour les selfies avec une star, passez votre chemin : on ne fait pas ça ici, s'émerveillent les musiciens ou acteurs qui ont déménagé à Brighton, ce Chelsea-on-Sea, pour plus de tranquillité, de vie privée. De toute façon, personne n'oserait arrêter Nick Cave en ville : il y descend avec son masque menaçant, qui ne donne pas envie de lui proposer un *check* et une image volée. Dans un train archi-bondé entre Brighton et Londres, je l'ai ainsi vu occuper seul un compartiment pour quatre personnes : avec son costume en velours de Transylvanie et sa moustache guère avenante, il avait juste délimité son territoire – et personne n'avait osé s'y glisser.

D'ailleurs, on ne voit pas souvent Nick Cave en jogging en ville : toujours en costume, de ceux que portent les morts ou les prédicateurs, il se rend au supermarché en toute tranquillité, mais en vieille classe. Les Brightoniens l'avaient adopté tôt après son départ de Londres pour la côte, mouvement vers le sud forcé alors par sa femme : peu après son arrivée, il avait entièrement détruit, avec sa Jaguar, un radar de la police. En pleine ligne droite, sur le front de mer, tranquille, sans autre véhicule impliqué. De Hove à Kemptown, d'un quartier à l'autre, cet ancien nomade vit ainsi à Brighton depuis dix ans. Dans l'excellent film *20 000 Jours sur terre,* où Brighton tient le rôle de la muse, il en analyse avec justesse la lumière, le climat bougon, mais avec cette licence poétique qu'il réserve aussi à ses chansons... Ne prenez pas à la lettre sa chanson *Jubilee Street* : la Jubilee Street de Brighton n'est hantée par aucune créature toxique – juste la rue de la bibliothèque municipale ! *"C'est un Brighton reconnaissable mais imaginaire,* confiait-il en août 2013 au magazine *Metropolitan,* en évoquant l'utilisation constante de la ville sur son album *Push the Sky Away. Le dernier album est lié à Brighton de façon très concrète, même si les chansons restent assez oniriques et irréelles."* Et, effectivement, je ne connais rien de plus irréel que de voir Nick Cave acheter du papier toilette chez Waitrose. **JD Beauvallet**

20 000 Jours sur terre : dans les rues de Brighton.

1. **Johnny Cash**
Folsom Prison Blues

Quand Nick Cave, dans son enfance en Australie, voit Johnny Cash à la télé, le ciel lui tombe sur la tête. Le Man in Black est la matrice du personnage ténébreux endossé par Nick Cave, et de sa musique essentielle.

2. **Elvis Presley**
Take My Hand, Precious Lord

Ce beau diable d'Elvis a inventé le rock. Mais ce que Nick Cave préfère, c'est quand Elvis parle à Dieu, de sa voix de velours noir et humide, qui semble avoir essuyé toutes les larmes du monde.

3. **Nina Simone**
Plain Gold Ring

La seule femme de cette sélection, mais une maîtresse femme, *mater dolorosa* dont la voix grave, la vie tragique et l'œuvre immense donnent le frisson. Essayez un peu d'écouter cette chanson sans frémir.

4. **Roy Orbison**
Only the Lonely

Autre figure tragique, séminale et polymorphe du rock, autre voix insensée du XX^{e} siècle, Roy Orbison a été repris par Nick Cave sur *Kicking Against the Pricks (Running Scared)*. Rock et baroque.

5. **John Lee Hooker**
Wandering Blues

Errance dans les méandres du blues saurien et antédiluvien. Ce son, ce rythme, cette tension, cette magie : personne n'a jamais fait mieux, ni plus mystérieux, que le styliste de la guitare John Lee Hooker.

6. **Howlin' Wolf**
Back Door Man

Sur la pochette du deuxième album de Grinderman, il y a un loup. Et *"Howlin' Wolf est toujours là"*, nous disait alors Nick Cave. L'ogre à la voix des cavernes, maître du Chicago blues, est toujours là, à la porte de derrière.

7. **Jerry Lee Lewis**
Whole Lotta Shakin' Going On

Il jouait du piano debout : le rock'n'roll du bastringue, des nuits blanches et des gueules de bois. Une classe de voyou, qui fait de Jerry Lee Lewis le killer ultime du rock primitif et un modèle de débauche pour la jeunesse.

8. **Bob Dylan**
Song to Woody

Un Bob Dylan classique et modeste, qui rend hommage en 1962, sur son premier album, au troubadour du folk américain Woody Guthrie : une page d'histoire de la musique américaine moderne dans une chanson.

9. **The Velvet Underground**
Here She Comes Now

Cette chanson du Velvet Underground est la plus récente de cette sélection : elle semble pourtant venir en lambeaux du Moyen Age, transmise comme un secret d'alchimiste à travers les siècles.

10. **Hank Williams**
Your Cheatin' Heart

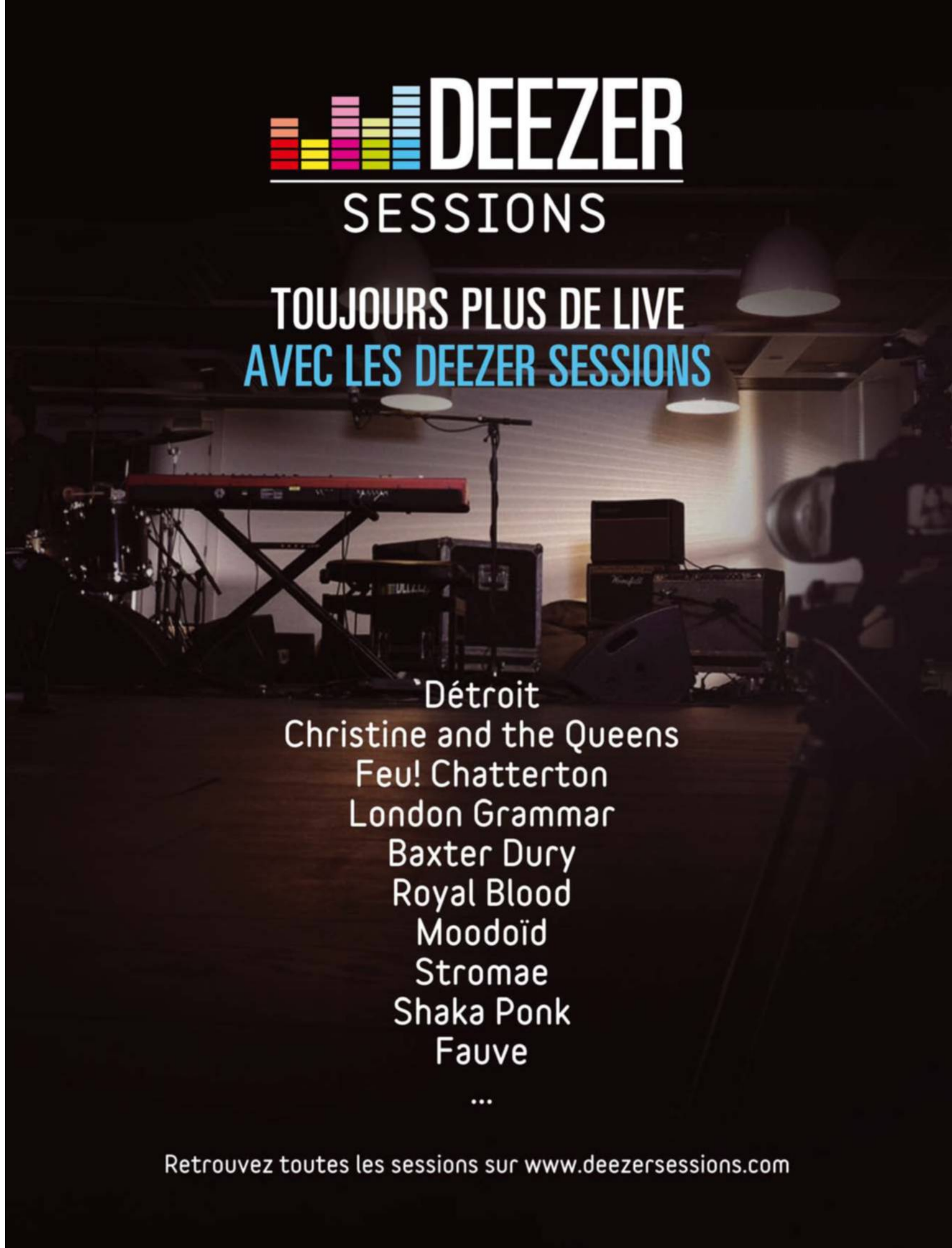
Nick Cave n'a jamais chanté de country. Mais Hank Williams était plus qu'un chanteur de country : première icône rock'n'roll avant l'invention du genre (il est mort en 1953) et orfèvre du pathos mis en musique.

11. **Screamin' Jay Hawkins**
I Put a Spell on You

Rhythm'n'blues comique et atrabilaire : on rit jaune et nerveusement à l'écoute du tube du farfelu Screamin' Jay Hawkins, classique usé jusqu'à la corde, mais qui n'a rien perdu de ses pouvoirs vaudous.

12. **Robert Johnson**
Love in Vain Blues

Comme dans la chanson qui précède, on lui aurait jeté un sort. Robert Johnson a-t-il vraiment vu le diable ? Ce dont on est sûr, c'est qu'il y a quelque chose de profondément hanté, sacré et inégalable dans cette musique.


DEEZER
SESSIONS
TOUJOURS PLUS DE LIVE
AVEC LES DEEZER SESSIONS
Détroit
Christine and the Queens
Feu! Chatterton
London Grammar
Baxter Dury
Royal Blood
Moodoïd
Stromae
Shaka Ponk
Fauve
...
Retrouvez toutes les sessions sur www.deezersessions.com

NICK CAVE & THE BAD SEEDS

RETROUVEZ LEURS DEUX DERNIERS ALBUMS *"PUSH THE SKY AWAY"* ET *"LIVE FROM KCRW"*

EN CONCERT EXCEPTIONNEL
LE 18 MAI 2015 AU GRAND REX (PARIS)

PIAS Kobalt

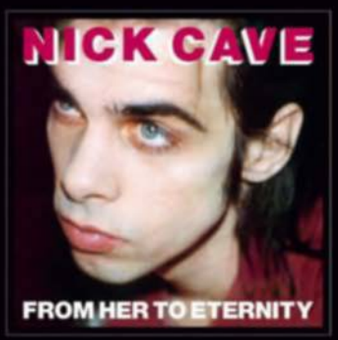
'PUSH THE SKY AWAY'
Disponible en CD/LP/Digital

- *"Quinze albums, trente ans de carrière et une tension intacte"* **LES INROCKUPTIBLES**
- *"Leur album le plus mélodieux et raffiné à ce jour"* **TÉLÉRAMA**
- *"Nick Cave signe un chef-d'œuvre"* **LE FIGARO**
- *"Simplement jubilatoire"* **L'EXPRESS**

'LIVE FROM KCRW'
Disponible en CD/LP/Digital

- *"Un incontournable de leur discographie"* **ROLLING STONE**
- *"Somptueux"* **LES INROCKUPTIBLES**
- *"Le disque immortalise un fantasme de fan, une séance enregistrée pour la radio, dans des conditions impeccables, devant 180 chanceux"* **ROCK & FOLK**

8 ALBUMS DE LA DISCOGRAPHIE DE NICK CAVE ENFIN RÉÉDITÉS EN VINYLE 180GR POCHETTE GATEFOLD

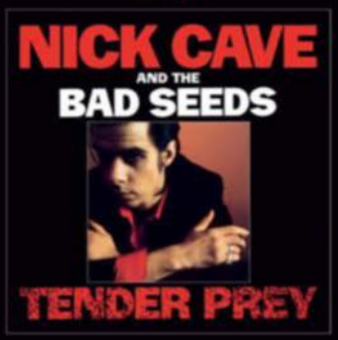


FROM HER TO ETERNITY
(1984) LP

THE FIRST BORN IS DEAD
(1985) LP

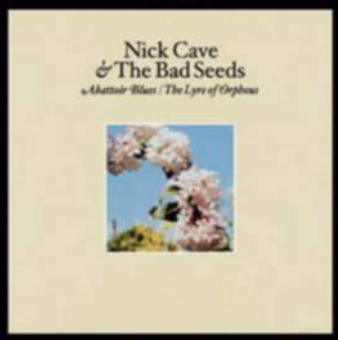
KICKING AGAINST THE PRICKS
(1986) LP

YOUR FUNERAL... MY TRIAL
(1986) 2LP



TENDER PREY
(1988) LP

NOCTURAMA
(2003) 2LP



ABATTOIR BLUES / THE LYRE OF ORPHEUS
(2004) 2LP

DIG, LAZARUS DIG!!!
(2008) 2LP

CES ÉDITIONS PERSONNELLEMENT APPROUVÉES PAR NICK CAVE SONT DE NOUVEAU DISPONIBLES DANS LEUR FORMAT ORIGINAL
Toute sa discographie également disponible en CD

PIAS